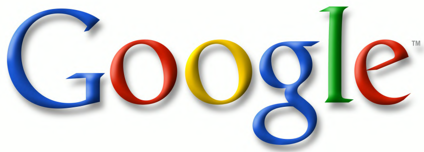
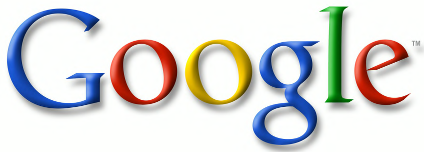
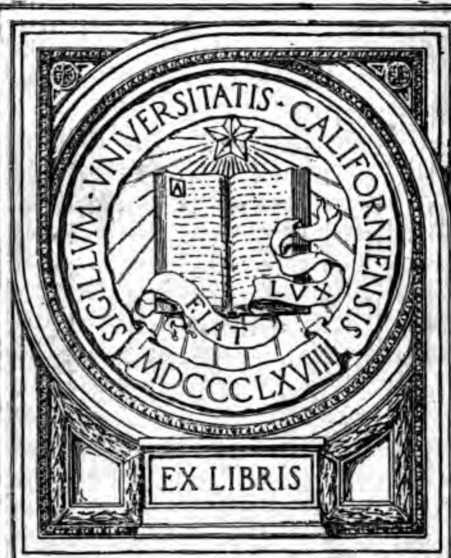
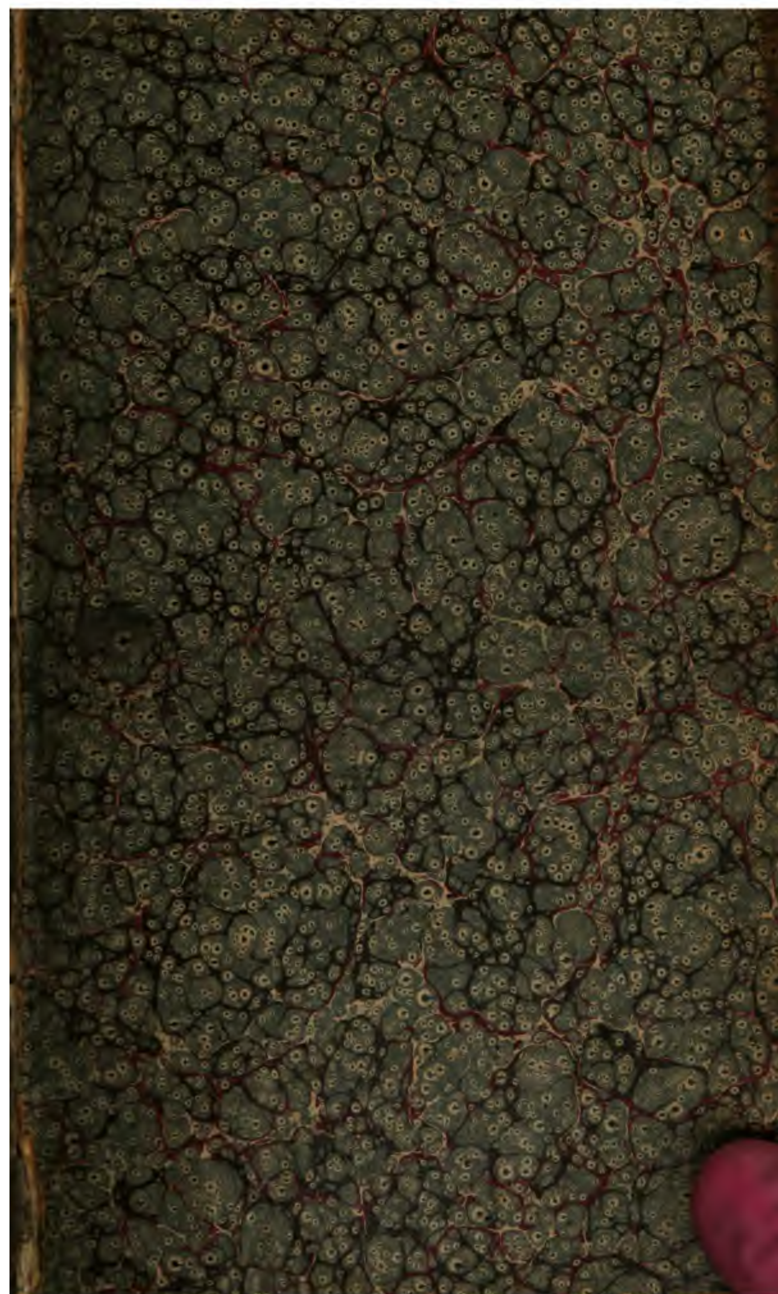





UC-NRLF
B 3 929 637


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES

APPROUVÉE

PAR MGR L'ÉVÊQUE DE NEVERS.



Humanité de M. de Turenne.

L'École des Mœurs

PAR

Blanchard

TOME 1ER



J'aimerais mieux vous voir expirer à mes pieds que de vous voir commettre un seul péché mortel.

Tours

Ad Mame & Cie

ÉDITEURS

L'ÉCOLE
DES MOEURS

OU

RÉFLEXIONS MORALES ET HISTORIQUES

SUR LES

MAXIMES DE LA SAGESSE

PAR M. BLANCHARD

Chanoine d'Avenay

NOUVELLE ÉDITION

Revue et corrigée avec soin

TOME I.

TOURS

A^D MAME ET CIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1850

Il n'est guère de livres plus connus que l'*École des Mœurs*, aussi souvent réimprimés, ni plus dignes de ce succès. La morale du pieux chanoine d'Avenay, constamment appuyée sur les vérités de notre sainte Religion, et rendue plus attrayante par les traits d'histoire et les anecdotes dont elle est accompagnée, offre de précieuses leçons pour tous les âges, pour toutes les positions de la vie; cet excellent ouvrage peut servir de règle de conduite pour remplir fidèlement les devoirs que doit s'imposer un chrétien fidèle, et en même temps pour paraître avec honneur dans le monde. On peut dire que celui qui se conformerait exactement aux sages conseils de l'auteur serait sans reproches devant Dieu comme devant les hommes.

Cependant on rencontre tous les jours des ecclésiastiques, des pères de famille éclairés, de pieux instituteurs qui hésitent à recommander aux jeunes gens la lecture de ce livre. En effet, depuis qu'il a été écrit, les mœurs se sont profondément modifiées, le langage a pris plus de délicatesse, le siècle est devenu plus facile à scandaliser, en raison peut-être de ce qu'il est devenu plus cor-

1

rompu. M. l'abbé Blanchard, d'ailleurs, adressait ses leçons à tous les âges comme à toutes les positions sociales; il en résulte que quelques passages qui conviennent exclusivement aux pères et aux mères de famille, détournent de donner ce livre aux jeunes gens; parmi les anecdotes citées en très-grand nombre dans cet ouvrage, il en est qui paraîtraient aujourd'hui d'un goût contestable et peu en harmonie avec les habitudes actuelles; enfin il est d'excellents conseils qui doivent être donnés avec une extrême prudence, des exemples qu'il faut réserver pour des cas particuliers; il faut éviter surtout que des leçons destinées à corriger le vice ne servent à éclairer prématurément l'innocence.

Telles sont les considérations qui nous ont déterminés à donner une édition de l'*École des Mœurs* spécialement consacrée à la jeunesse. Dans la révision que nous nous sommes permise, nous avons eu pour but d'éviter les écueils que nous venons de signaler, et nous n'avons jamais perdu du vue la classe intéressante de lecteurs pour laquelle nous avions entrepris ce travail. Nous nous sommes surtout attachés à faire disparaître tous les passages qui pouvaient, de près ou de loin, fournir un aliment dangereux aux jeunes imaginations.

Nous aurons atteint notre but, si nous parvenons à répandre et à populariser un des ouvrages de la littérature française où la jeunesse des deux sexes peut trouver le plus de précieuses leçons et d'utiles exemples.

L'ÉCOLE DES MOEURS



I.

Craignez un Dieu vengeur et tout ce qui le blesse:
C'est là le premier pas qui mène à la sagesse.

De toutes les connaissances nécessaires à l'homme, la première et la plus importante est celle de l'existence d'un être suprême. La persuasion de cette existence est la base fixe et invariable sur laquelle reposent les mœurs, la vertu, la probité, et toute la société humaine. Otez-la du cœur des hommes, que deviendra le monde? ou plutôt quel théâtre d'horreurs ne deviendra-t-il pas?

Oui, il est un Dieu; et nous ne pouvons le concevoir que sous l'idée d'un être tout-puissant, souverain protecteur de l'ordre, vengeur du crime, et rémunérateur de la vertu. Essentiellement infini dans toutes ses perfections, il cesserait d'être Dieu, s'il laissait la vertu sans récompense ou le vice impuni.

Pour des raisons dignes de sa sagesse, il n'exerce pas toujours dans cette vie les droits de sa justice. Et quand nous ne connaîtrions pas ces raisons, qui de nous a l'œil assez pénétrant pour découvrir toute

la profondeur de sa conduite sur les enfants des hommes, et pour la juger? S'il récompensait toutes les bonnes actions sur-le-champ, et s'il punissait le crime aussitôt qu'il est commis, ne gênerait-il pas cette liberté, qui est le principe des vertus, des récompenses méritées, en même temps qu'elle nous fait rendre à Dieu un hommage digne de lui? Car s'il lui a plu de nous laisser durant le court espace de cette vie à notre propre direction, c'est parce qu'il lui est plus glorieux d'être servi et adoré par des créatures libres et raisonnables, que par des êtres qui, soumis à la nécessité, ne seraient ni plus vertueux ni plus vicieux que le soleil qui mûrit nos moissons et la grêle qui les dévaste.

Mais si, pour un temps, il souffre l'abus de la liberté, il sait toujours tirer le bien du mal même. Tandis que la vertu gémissante se purifie et s'éprouve, qu'elle augmente ses mérites et ses récompenses, le méchant, qui triomphe et qui prospère, a tout le temps du repentir, et ne peut imputer qu'à lui-même les horribles malheurs qui l'attendent, si en s'obstinant, malgré les cris de sa conscience, à mettre le comble à ses crimes, il force enfin la justice divine à les punir. Et ne doutons pas qu'elle ne le fasse d'une manière digne d'elle, et proportionnée aux attentats. Eh quoi! disait-on à un impie qui se raillait de l'enfer, les hommes auront des prisons, des cachots, des supplices pour punir les crimes de lèse-majesté humaine, et Dieu ne se sera rien réservé pour venger sa majesté divine si souvent et si indignement outragée par de vils mortels, qu'il avait comblés de ses bienfaits!

Que deviendraient sa justice et sa sainteté suprêmes, s'il regardait du même œil le bien et le mal,

et s'il laissait le scélérat dormir à côté de l'homme de bien, dans la nuit paisible du tombeau? Heureux dans son iniquité, environné de richesses et de plaisirs, il aurait opprimé l'innocence, épuisé tous les crimes, et terminé en paix ses jours abominables, pendant que le juste, victime de ses violences, aurait passé et fini les siens dans l'infortune et dans les larmes! Et Dieu, qui en aurait été le témoin, qui se serait vu lui-même infiniment offensé dans les persécutions faites à la vertu, garderait un éternel silence! et il n'y aura pas une autre vie où sa justice rétablira l'ordre, changera les destinées, et rendra à chacun selon ses œuvres! Oui, sans doute, il se lèvera enfin, jugera lui-même sa cause, et se vengera en maître justement irrité. Il n'est si lent à punir, il ne laisse échapper avec tant de peine les traits de sa colère, que parce qu'il a une éternité tout entière pour frapper les coupables. En vain l'impie se flatterait-il d'être anéanti : celui qui l'a tiré du néant, l'en tirerait une seconde fois, s'il le fallait, pour exercer sur lui ses vengeances, et lui faire boire jusqu'à la lie le calice de sa fureur.

Dieu ne nous a pas créés, il est vrai, pour nous perdre et nous rendre éternellement malheureux : mais aussi il ne nous a pas créés pour l'offenser et l'outrager. Nous le faisons cependant, nous changeons toutes les vues qu'il avait sur nous : faut-il nous étonner qu'il change à notre égard tout l'ordre de sa providence? Si nous abusons de sa bonté et de ses bienfaits dans le temps de sa clémence, ne doit-il pas punir les outrages sans nombre faits à sa souveraine majesté, lorsque le temps de sa justice sera venu?

Plus ces châtiments seront terribles, plus nous

devons les redouter et craindre un maître aussi puissant qu'il est juste. Mais, quelque triste qu'il soit de le dire, la plupart des hommes n'ont jamais fait là-dessus aucune réflexion profonde, et ils vivent, sur ce qu'il y eut jamais de plus important pour eux, dans une indifférence étonnante qu'ils n'auraient pas pour leurs affaires d'une bien moindre conséquence. Tandis que l'impie, qui désire que Dieu ne soit point, s'efforce de se le persuader, et se fait même un déplorable honneur d'en paraître convaincu, beaucoup d'autres, à qui une impiété ferme et déclarée ferait horreur, aiment mieux n'y point penser ou rester dans une indécision qui, à la bien définir, n'est qu'une espèce d'athéisme moins révoltant et plus tranquille.

Déchirons le bandeau fatal qui les aveugle et ne les excuse pas. Montrons aux yeux et à l'esprit l'existence du souverain être, imprimée sur toutes les créatures en caractères ineffaçables et si éclatants que les hommes même les plus simples et les plus grossiers ne sauraient la méconnaître. Apprenons surtout à l'âge qui réfléchit si peu à faire, sur ce qu'il voit tous les jours sans attention, des réflexions aussi agréables et aussi nouvelles pour lui qu'utiles et satisfaisantes. Découvrons-lui dans les principales merveilles de la nature l'auteur de l'univers et le sien. Trop grand, trop parfait pour tomber sous les sens, peut-on ne pas l'apercevoir et ne pas le reconnaître dans ses ouvrages ?

En effet, quand je vois un bel édifice, je me dis à moi-même : « Ce superbe bâtiment ne s'est pas formé seul avec tant d'ordre et de régularité; un architecte habile en a tracé le dessin, et des ouvriers intelligents l'ont exécuté. » Je rirais de celui

qui viendrait me dire sérieusement qu'il est l'ouvrage du hasard : cause aveugle qui même n'en est pas une, puisque ce n'est rien. Si, en voyant une belle machine, personne ne doute qu'elle ne sorte des mains d'un ouvrier industrieux, en considérant les beautés de la nature, qui peut douter (1) qu'elles soient l'ouvrage d'un Dieu créateur et maître absolu de l'univers ? Mais parce que ces grandes et magnifiques preuves de l'existence d'un Dieu, pour faire des impressions plus profondes et plus durables, doivent être présentées avec quelque étendue, nous invitons les jeunes gens à nous suivre dans le développement que nous allons en faire pour leur instruction. Nous ne leur offrirons que des tableaux agréables et intéressants.

Non, sans doute, nous n'avons pas besoin de recherches pénibles, pour apprendre qu'il existe un être suprême ; et pour en concevoir la plus grande idée, nous n'avons qu'à lever les yeux vers le ciel : nous verrons que tout y annonce à l'univers son existence et sa grandeur.

Qui a dit au soleil : *Sortez du néant et présidez au jour ;* et à la lune : *Paraissez et soyez le flambeau de la nuit?* Qui a donné l'être à cette multitude d'étoiles qui décorent le firmament, et dont le nombre, ainsi que l'éclat, a vraiment de quoi nous saisir de surprise et d'admiration ?

Si, suivant la sage réflexion d'un des plus célèbres auteurs païens, quelqu'un eût été élevé dès l'enfance dans des lieux souterrains, et qu'il en sortît tout d'un coup pendant une de ces nuits brillantes

(1) Je suis persuadé, dit Voltaire, qu'une horloge prouve un horloger, et que l'univers prouve un Dieu.

(*Lettre à la suite de sa Métaphysique.*)

où mille astres étincellent de toutes parts, quel serait son étonnement ! Ne chercherait-il pas à connaître l'auteur d'une décoration si magnifique? et quelles idées ne se formerait-il pas de sa puissance ! Quelque accoutumés que soient nos yeux à un si beau spectacle, pouvons-nous en jouir nous-mêmes sans en être frappés, et ne pas nous écrier quelquefois : « Quelle magnificence, et quelle attention d'avoir élevé si haut de tels lustres dans toute la voûte des cieux, pour embellir durant la nuit notre séjour sans en troubler le repos, pour guider nos pas dans les ténèbres, et pour diriger au milieu des ondes nos hardis navigateurs ! Tous ces astres qui nous paraissent si petits, et qui sont autant de soleils immenses, n'ont sans doute été placés si loin de nous que pour nous garantir de leurs feux, sans nous priver de la jouissance de leur lumière.

Comme celui-là seul qui a fait les étoiles peut en compter le nombre, lui seul aussi peut en mesurer la grandeur. Elle doit être prodigieuse, puisqu'on les aperçoit, quoique pour la plupart beaucoup plus éloignées de la terre que le soleil lui-même, dont la distance nous étonne (1).

Sans entrer ici dans des calculs astronomiques, ce qui n'est pas de notre ressort, il est certain, et cela nous intéresse bien davantage, que la sagesse divine a mis, ainsi que les étoiles, l'astre du jour dans la juste distance qui nous convenait. Placé plus loin ou plus près, il nous eût été inutile ou nuisible;

(1) Les plus habiles mathématiciens assurent qu'il est un million de fois plus gros que la terre, et qu'il est éloigné de nous de plus de 30 millions de lieues. Les étoiles fixes sont encore infiniment plus éloignées.

il n'aurait pu rendre la terre féconde par sa douce chaleur, ou il l'aurait brûlée de ses feux.

Si quelques-uns de ces astres innombrables qui brillent au-dessus de nos têtes, venaient à se déplacer, tout l'univers serait dans la confusion : le moindre choc d'une de ces sphères terribles pourrait mettre notre globe en morceaux. Cependant, malgré leur multitude, malgré les efforts et la rapidité de leurs mouvements, depuis six mille ans elles se meuvent toujours l'une auprès de l'autre dans le même ordre, et sans aucun embarras : le jeu en est également facile et constant. Elles sont donc toutes sorties d'une même main, et marchent sous les lois d'un seul maître. Et qu'il est grand, ce maître ! qu'il est puissant ! Le ciel est rempli de sa gloire : on y voit partout profondément gravés les traits de sa sagesse et de sa grandeur.

Si au spectacle magnifique du ciel nous joignons celui de la mer, quelle sublime idée n'aurons-nous pas de la puissance de Dieu ! Ne peut-on pas même dire que la mer nous offre, à bien des égards, une image sensible de la Divinité ? Son immensité nous peint en quelque sorte celle de Dieu ; sa profondeur qu'on ne saurait atteindre, l'abîme impénétrable des desseins éternels. Son calme nous représente la clémence divine, et le soulèvement de ses vagues, la colère terrible d'un Dieu irrité. Les mugissements de ses flots remplissent d'effroi les plus intrépides, et, en les voyant s'élever presque jusqu'aux nues avec tant de grandeur et de majesté, celui qui pense ne peut s'empêcher de reconnaître, avec le roi-prophète, que c'est là vraiment une des choses les plus admirables de l'univers, et un des témoignages les plus frappants de la toute-puissance divine.

On croirait que ce vaste et fier élément, dans la fureur qui le transporte, va quitter son lit et inonder les terres. Mais la même main qui élève ses vagues comme des montagnes vers la haute mer, lui a prescrit des lois qui les répriment du côté de la terre. Quelque furieuse que soit la mer en approchant de ses bords, elle s'en retire en mugissant, et courbe ses flots respectueux, comme pour adorer l'ordre souverain qu'elle y trouve écrit. Les savants de tous les siècles ont cherché à découvrir ce qui retenait ainsi la mer, mais quelle autre cause trouvera-t-on jamais que la volonté d'un Dieu tout-puissant, qui seul peut faire tomber l'orgueil de ses flots devant la ligne qu'il lui a tracée?

Canut, roi d'Angleterre, à l'exemple de ses prédécesseurs qui s'étaient fait appeler les maîtres et les dominateurs des mers, résolut, dit-on, un jour de prendre possession de ce titre solennellement, afin qu'à l'avenir cette qualité ne pût lui être contestée. Se persuadant qu'il ne pouvait rendre cet acte plus authentique qu'en obligeant la mer elle-même à venir lui rendre hommage comme à son souverain, au temps de la marée il fit dresser un trône sur la grève de Southampton. Là, en habit royal, la couronne sur la tête, il tint ce langage à la mer, lorsqu'elle commençait à s'approcher de lui : « Sache que tu es ma sujette; que la terre où je suis est à moi, et que jusqu'ici personne n'a été rebelle à mes volontés. Je te commande donc de demeurer où tu es, sans passer outre ni être assez hardie que d'approcher de ton seigneur. » A peine achevait-il ces paroles, qu'une vague renversa son trône, et l'ayant mouillé depuis les pieds jusqu'à la tête, lui apprit le fond qu'il devait faire sur l'obéissance de cet élé-

ment. Les rois peuvent commander aux hommes, mais la mer n'obéit qu'à Dieu.

La terre concourt également avec la mer et les cieux à publier la gloire de son auteur, et à nous faire apprécier ses perfections invisibles dans les ouvrages de ses mains. Quel lieu de la terre pourrions-nous parcourir, où nous ne trouvions partout sur nos pas les marques sensibles de l'existence d'un Dieu, et de quoi admirer sa grandeur et sa magnificence? La prodigieuse fécondité des plantes prouve visiblement le dessein du Créateur. Il pourvoit, par ce moyen, et à la conservation de l'espèce qui orne notre demeure, et au besoin de tant d'animaux qui s'en nourrissent. Pour admirer la bonté de Dieu dans l'extrême variété des fruits, dans leur abondance, dans leur délicatesse, dans leur règne périodique et successif, il n'est pas nécessaire de l'envisager avec des yeux chrétiens, il suffit de la voir avec des yeux attentifs. Aussi un sage du paganisme n'a-t-il pu considérer cette bienfaisance de l'auteur de la nature qu'avec des transports d'admiration et de reconnaissance.

Laissons donc des esprits chagrins se plaindre de quelques désordres apparents : il serait facile de les justifier; mais la sagesse divine n'a pas besoin d'apologie : on reconnaît partout une intelligence suprême. Elle n'éclate pas moins dans la fécondité des animaux que dans celle des plantes. Et comme il n'y a point de grain plus fertile que le blé, parce qu'il est le plus nécessaire à l'homme, les animaux aussi qui servent de nourriture aux autres sont ceux qui multiplient le plus. Si les animaux sauvages multipliaient comme les animaux domestiques, les hommes bientôt ne seraient plus les maîtres de la

terre. En voyant des troupeaux de cent bœufs d'une taille monstrueuse se laisser conduire par un enfant qu'on leur a donné pour gouverneur, peut-on méconnaître dans cette étonnante docilité la puissance secrète qui nous les attache ?

Plusieurs animaux, il est vrai, font quelquefois usage de leurs armes meurtrières contre nos désirs ou au delà de nos besoins : mais plus doux, plus soumis dans l'état de l'innocence, leurs révoltes contre l'homme sont la suite et le châtiment des révoltes de l'homme contre son bienfaiteur. L'univers entier n'offrait à l'homme innocent que des plaisirs; tout annonçait les complaisances d'un père pour des enfants dignes de son amour. Mais après la prévarication de l'homme, tout a changé. La terre est devenue pour lui un lieu de pénitence et d'exil. Héritiers malheureux d'un père criminel, nous avons été enveloppés dans sa disgrâce, comme les enfants infortunés d'un père rebelle sont justement privés des biens et des prérogatives de leur naissance.

Dieu néanmoins ne nous a pas traités avec toute la rigueur que nous méritions. Aux maux et aux afflictions qu'il destinait à nous rappeler à lui, il a mêlé des biens et des douceurs qui en tempèrent l'amertume. Il nous a châtiés en père, et c'est avec bonté qu'il nous punit.

Et en effet, pour ne parler ici que des animaux, s'il a permis que la férocité ou la rage en soulevât quelques-uns contre nous, s'ils sont quelquefois entre les mains de sa justice les ministres et les instruments de ses vengeances; il n'a pas oublié, et il se souvient encore tous les jours que nous avons besoin d'être logés, vêtus, nourris, transportés; il veut qu'une foule d'animaux viennent

nous offrir tous ces secours. L'homme a besoin de compagnie et de délassement après le travail : il a mis auprès de lui un animal plein d'enjouement, qui, avec les apparences de la raison, a pour son maître une amitié tendre, une fidélité à l'épreuve : il a donné à d'autres des dispositions à se laisser apprivoiser, afin qu'ils pussent nous réjouir par les charmes de leur familiarité. La sagesse divine ressemble à une mère tendre, à qui tous les besoins de ses enfants sont chers; qui sans s'avilir daigne badiner avec eux et s'intéresser à leurs plaisirs. Si des animaux nous descendons jusqu'aux plus vils insectes, quel amas merveilleux de beautés secrètes! et dans ces petits animaux qui ne sont rien, quelle perfection inexprimable! Plus l'objet est petit et l'ouvrage imperceptible, plus brille l'art de l'ouvrier. Tout est grand et admirable dans la nature : les plus petites choses y sont marquées au coin d'un créateur tout-puissant. L'œil d'un ciron est d'une finesse où notre esprit se perd. Philosophes orgueilleux, produisez, je ne dis pas une de ces riches fleurs qui font l'admiration de nos yeux et l'ornement de nos jardins, mais un de ces vermisseaux que vous foulez aux pieds, que vous méprisez. Quelle richesse, quel éclat de couleurs sur la tête d'une mouche, dans tous les anneaux d'une chenille, sur les ailes des papillons! Quel sujet d'admiration et de reconnaissance ne trouvons-nous pas dans ce ver précieux, à qui nous devons nos plus doux et nos plus superbes vêtements!

L'univers est rempli de miracles semblables, que nous n'admirons pas parce qu'ils sont trop fréquents, mais qui ne prouvent pas moins à qui sait penser et sentir, non-seulement l'existence d'un être infini-

ment puissant, mais aussi sa sagesse, sa magnificence, et surtout sa bonté pour nous. « Le monde entier, dit le philosophe de Genève, n'offre à un cœur sensible que des sujets d'attendrissement et de gratitude. Partout il aperçoit la bienfaisante main de la Providence. Il recueille ses dons dans les productions de la terre: il voit sa table couverte par ses soins : il s'endort sous sa protection : son paisible réveil lui vient d'elle. Il sent ses leçons dans les disgrâces, et ses faveurs dans les plaisirs. »

Les athées, s'il en est, sont donc ou des monstres d'ingratitude qu'on doit regarder avec horreur, ou des fous dignes de pitié, et qui ne méritent pas qu'on leur parle. S'il leur reste encore quelques étincelles de cette raison qu'ils s'efforcent d'éteindre, ne les convaincra-t-elle pas que Dieu ayant fait l'homme pour le connaître, le servir et l'aimer, il a fait tout le reste pour l'homme; puisque, seul être raisonnable dans la nature, il peut, par son esprit et son industrie, rapporter à son usage tous les biens de la terre? « L'homme, fait pour adorer le Créateur, dit M. de Buffon, commande à toutes les créatures. Vassal du ciel, roi de la terre, il l'anoblit, la peuple et l'enrichit. »

Il est lui-même le plus bel abrégé des merveilles de l'univers; et la structure admirable des membres de son corps, qui jette dans l'étonnement tous ceux qui l'étudient, est peut-être une des plus fortes preuves de l'existence d'un être suprême. Galien, philosophe païen, et l'un des plus célèbres médecins de l'antiquité, n'a pu exposer dans un de ses ouvrages la construction du corps humain, sans s'écrier qu'il avait chanté le plus bel hymne en l'honneur de la Divinité. « L'astronomie et l'anatomie,

dit un des plus beaux esprits de ce siècle, sont les deux sciences où sont le plus sensiblement marqués les caractères du souverain être : l'une annonce son immensité, l'autre son intelligence. » C'est ce que développe parfaitement bien Cicéron, dans un de ses plus savants ouvrages.

« La structure et la position de nos sens, dit-il, répondent merveilleusement à leur destination. Les *yeux*, ainsi que des sentinelles, occupent la place la plus élevée, d'où ils peuvent, en découvrant les objets, remplir leur office. Un lieu éminent convenait aux *oreilles*, parce qu'elles sont destinées à recevoir le son, qui monte naturellement. Les *narines* devaient être dans la même situation, parce que l'odeur monte aussi; et il les fallait près de la bouche, parce qu'elles nous aident beaucoup à juger du boire et du manger. Le *goût*, qui doit nous faire sentir la qualité de ce que nous prenons, réside dans cette partie de la bouche par où la nature donne passage au solide et au liquide. Pour le *tact*, il est généralement répandu dans tout le corps, afin que nous ne puissions recevoir aucune impression, ni être saisis du froid ou du chaud, sans le sentir. »

De toutes les extravagances dont l'esprit de l'homme est capable, celle des épicuriens est peut-être la plus grande. Ils s'imaginaient que le hasard avait tout fait, que les parties de notre corps n'avaient pas été destinées à quelque usage; mais que nous en avions fait usage parce que nous les avions trouvées.

Qui pourrait croire que dans ce siècle, qu'on nomme le siècle des lumières, il s'est trouvé de prétendus sages qui se sont plu à renouveler les

rêveries d'Épicure? A les entendre, dans l'espace de plusieurs millions de siècles le monde a enfin pris la forme qu'il a présentement, par un arrangement des parties que le hasard seul a dirigées. Différents atomes, en s'accrochant les uns aux autres, ont formé tous ces corps organisés qui sont répandus sur la surface de la terre. Les hommes n'ont point eu d'autre principe que les animaux. Toute cette admirable économie de nos membres, qui nous paraît l'ouvrage d'une profonde sagesse, n'est qu'un jeu de la nature.

Selon d'autres, l'homme est né de la mer, dont l'écume demeurée sur le rivage, et échauffée par les rayons du soleil, s'est tout d'un coup élevée comme un champignon, s'est trouvée organisée, s'est dressée sur ses pieds, et a pu faire toutes sortes de mouvements.

Nous avons lu, dans un livre d'anecdotes, un trait bien honorable pour cette sublime philosophie. Un lord anglais, qui avait fait sa lecture favorite de ces beaux systèmes, crut, d'après leurs auteurs, que l'homme pouvait naître de la pourriture échauffée par le soleil. Il se voyait vieux, infirme et caduc. Il fit son testament, où il ordonna qu'après sa mort on laisserait, dans un coin de son jardin, son cadavre exposé aux rayons du soleil, jusqu'à ce que, par leur chaleur vivifiante, ils l'eussent rajeuni et ranimé. Plein de cette flatteuse espérance, dans les plus beaux jours de l'été, il se coupa la gorge.

Qui n'admirera la profondeur de génie de ces hommes rares qui, par de si heureuses découvertes, nous expliquent la formation de l'univers et de l'homme! Parlons sérieusement : si quelque fou nous tenait un pareil langage, nous en aurions sans

doute pitié. Mais non, ce sont des philosophes qui parlent ainsi, et l'on applaudit à leurs extravagances !

Que les idées des vrais philosophes, des hommes sensés et raisonnables, sont bien différentes ! Non, nous ne sommes pas l'ouvrage du hasard : le rien ne fait rien, et une cause aveugle ne peut produire un effet où brillent l'intelligence et la sagesse. Nous sommes créés de Dieu. Notre corps est formé de limon, à la vérité ; mais il a été pétri par la main du Tout-Puissant. Ce corps ainsi organisé n'était encore que matière. C'est Dieu qui y a répandu un souffle de vie, et c'est ce souffle de vie qui nous anime. Il nous a faits à son image, en nous donnant une âme spirituelle et immortelle, capable de connaître son auteur, d'admirer ses ouvrages, et de commander à toute la nature.

Ces lumières pures, que nous donne le flambeau de la révélation sur la noblesse de notre origine, quelque communes qu'elles paraissent à un esprit frivole, ne sont-elles pas bien plus belles et plus satisfaisantes que les puériles chimères qu'on se plaît à y substituer pour nous dégrader, en nous confondant avec les plus vils animaux ?

La crainte du Seigneur, dit l'Esprit saint, *est le principe de la sagesse.* C'est en effet le motif le plus propre à contenir l'homme, toujours prêt à s'égarer. Si, dans l'observance de la loi, l'homme aveugle et plus fragile encore trouve des obstacles fréquents qui le détournent du bien, des séductions puissantes qui le sollicitent au mal, la crainte de Dieu le rend supérieur à tout : elle le retient sur le bord du précipice et le rappelle à la vertu.

Les parents et les maîtres ne sauraient donc in-

spirer de trop bonne heure à leurs enfants et à leurs élèves la crainte du Seigneur. Qu'ils leur répètent souvent ces beaux vers de Racine dans Athalie :

Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Qu'ils leur inculquent ces belles maximes du Sage : « Les grands, les juges et les puissants sont en honneur ; mais nul n'est plus grand que celui qui craint Dieu. Celui qui a peu d'esprit et de lumières, mais qui a la crainte de Dieu, vaut mieux que celui qui a un grand sens et qui viole la loi du Très-Haut. Celui qui craint le Seigneur sera heureux, et il sera béni au jour de sa mort. »

Ces leçons fréquentes, surtout si elles sont appuyées de l'exemple, pénètreront comme des traits de flamme dans ces jeunes cœurs, et s'y graveront en caractères ineffaçables. Nous en avons un exemple illustre dans la personne de saint Louis, roi de France. La reine Blanche, lorsqu'il était encore enfant, lui disait avec cette tendresse que la nature a donnée aux mères, et avec cette magnanimité que la religion donne à ses héros : « Mon fils, je vous aime beaucoup, mais j'aimerais mieux vous voir expirer à mes pieds, que de vous voir commettre un seul péché mortel. » Ces paroles restèrent si profondément imprimées dans le cœur de ce saint roi, que, suivant le témoignage de l'histoire, il n'en commit jamais un seul dans toute sa vie. Ce qu'il dit à Joinville, comme cet historien lui-même le rapporte, prouve aussi combien il était pénétré de cette grande vérité. Ayant, dans la conversation, demandé un jour à ce seigneur ce qu'il aimerait le mieux d'être lépreux ou d'avoir commis un péché mortel ; Join-

ville lui répondit, avec sa franchise naturelle, qu'il aimerait mieux avoir fait trente péchés que d'avoir la lèpre. Le saint roi, indigné, lui dit d'un ton un peu ému : « Il paraît bien que vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir offensé Dieu. Apprenez qu'un seul péché mortel est un mal plus à craindre que tous les maux du monde ensemble. »

Il eut soin d'inculquer la même maxime à son fils, dans les sages avis qu'il lui donna un peu avant de mourir. « Mon fils, lui dit ce vertueux prince, la première chose que je vous enseigne et que je vous recommande, c'est d'aimer Dieu de tout votre cœur et par-dessus tout : car nul homme ne peut être sauvé sans cela. Donnez-vous bien de garde de rien faire qui lui déplaise ; vous devez désirer de souffrir toutes sortes de tourments, plutôt que de l'offenser. »

Louis VIII, son père, n'avait pas des sentiments moins chrétiens, et l'on peut dire qu'il les porta jusqu'à l'héroïsme. Guillaume de Puilaurens rapporte que ce prince étant tombé malade au siége d'Avignon, dans la guerre qu'il faisait contre les Albigeois, ses médecins, pour le guérir, lui proposèrent un remède qui était défendu par la loi de Dieu. Il rejeta ce conseil avec horreur, et répondit qu'il valait mieux mourir que de sauver sa vie par un péché mortel. Il mourut en effet de cette maladie à trenteneuf ans. Quels exemples ! et ce sont des princes qui nous les donnent !

II.

Ne plaisantez jamais ni de Dieu ni des saints :
Laissez ce vil plaisir aux jeunes libertins.

On doit toujours parler de Dieu avec le plus profond respect. Son nom est saint et terrible : il n'est pas même permis de l'employer sans raison ou pour des sujets vains et légers, comme il arrive si souvent. « Que le nom de Dieu, dit le Sage, ne soit point sans cesse dans votre bouche, parce que vous ne serez pas en cela exempt de faute. » Quel crime n'est-ce donc pas d'oser le blasphémer, ainsi que l'impiété ne craint point de le faire, en l'appelant cruel, injuste, en se raillant des divines Écritures, qui sont les dépositaires de sa parole, en le reniant par des imprécations infernales, que les libertins se font quelquefois un jeu de proférer, et qui ne peuvent qu'exciter l'indignation des honnêtes gens ! Ceux qui ont un peu de religion, s'abstiendront même de profaner le nom de Dieu en le mêlant à des plaisanteries indécentes : ne blâmerait-on pas celui qui oserait se le permettre à l'égard des princes de la terre ?

Les choses saintes, et tout ce qui est spécialement consacré à Dieu, ne méritent pas moins de respect. En badiner, les tourner en ridicule, c'est se rendre soi-même infiniment ridicule et méprisable. Les railleries ou le mépris qu'on en ferait seraient des impiétés ou des sacriléges, parce qu'ils rejailliraient sur la Divinité. C'est manquer au maî-

tre, que d'insulter ou de mépriser ce qui lui appartient.

La raillerie est l'arme favorite du vice. C'est par là que les audacieux contempteurs de la piété se plaisent à l'attaquer. Ils insultent à la simplicité du juste : mais que leur triomphe sera court! le temps viendra, et il est plus proche qu'ils ne pensent, où ils détesteront leur aveuglement et leur folie, en voyant la différence terrible et désespérante de leur sort éternel et de celui du juste qui était l'objet de leur dérision.

Laissons-leur donc ce funeste plaisir, et gardons-nous bien d'y prendre part. Se faire un amusement de leurs plaisanteries, c'est se rendre aussi coupable qu'eux. Comme ils ne raillent guère que pour être applaudis, trompons leur attente en leur opposant un froid et dédaigneux silence, qui les oblige eux-mêmes à se taire. Celui qu'une mauvaise honte empêche de témoigner sa juste horreur, trahit lâchement les intérêts de Dieu. Devons-nous être moins zélés pour sa gloire que chacun de nous le serait pour venger la sienne propre, ou celle de sa famille qu'on verrait attaquée ?

C'est ce que fit un jour adroitement sentir à l'empereur Théodose saint Amphiloque, évêque d'Icone, et grand défenseur de la foi contre les ariens. Il voyait avec peine que l'empereur favorisait ces ennemis de la divinité de Jésus-Christ. Théodose ayant associé son fils Arcadius à l'empire, il profita de cette occasion pour venir au palais le jour que le prince et son fils recevaient les félicitations de toute la cour. Après avoir salué profondément l'empereur, il s'approcha du jeune Arcadius, qui était assis près de lui sur son trône, et lui passant fami-

lièrement la main au visage: *Dieu te conserve, mon fils,* lui dit-il. Toute l'assemblée rougit, et Théodose, piqué comme d'une insulte qu'on lui faisait en la personne de son fils, commanda qu'on chassât ce vieillard impudent. Saint Amphiloque se retourna vers l'empereur, et lui dit avec une respectueuse liberté : « On vous offense, seigneur, lorsqu'on ne rend pas à votre fils le même honneur qu'à vous-même. Croyez-vous que le Père céleste ne ressente pas aussi vivement l'injure que lui font ceux qui refusent d'adorer son Fils, et qui blasphèment contre lui en niant sa divinité ? » Théodose, comprenant alors la sagesse du saint évêque, le traita avec plus d'honneur, et publia peu de temps après des lois sévères contre les ariens.

A combien de gens du monde, qui se disent chrétiens, ne pourrait-on pas adresser la même leçon! Tranquilles et indifférents sur tout ce qui regarde Dieu, ils sont pleins de feu sur ce qui les touche. Qu'un impie raille en leur présence ce qu'il y a de plus saint dans la religion, une crainte humaine les rend muets et peut-être même vont-ils jusqu'à s'en divertir. Mais que la raillerie lance sur eux ses traits piquants; qu'elle ne fasse même que les effleurer un peu, c'est alors que toute leur sensibilité parait, que leur mécontentement éclate. S'ils aimaient Dieu autant qu'ils s'aiment eux-mêmes, ne prendraient-ils pas également en main ses intérêts? S'ils le regardaient comme leur père, ne défendraient-ils pas sa gloire indignement outragée, en fermant la bouche à ces railleurs sacriléges, lorsqu'ils pourraient le faire, ou du moins en leur marquant de l'horreur et du mépris ?

Il convient souvent de répondre seulement en

quelques paroles bien nettes et bien tranchées à ceux qui prétendent railler les choses saintes. On ne doit pas s'engager dans le combat avec eux, si l'on n'est bien armé et assuré du triomphe: c'est nuire à une bonne cause que de la mal défendre. Pour confondre l'erreur, pour la suivre dans le labyrinthe où elle aime à nous égarer avec elle, pour écarter les nuages dont elle s'enveloppe, et dont elle couvre la vérité, il faut plus de connaissances et de lumières que n'en ont la plupart des personnes du monde. C'est là le partage des docteurs et des théologiens les plus habiles; et comme c'est à eux de faire connaître toute la beauté, la sainteté, la divinité de la religion, c'est aussi à eux surtout qu'il appartient de la défendre en détail, de la venger vigoureusement des insultes de ses ennemis. Et souvent il ne leur est pas fort difficile de le faire, car la plupart de ceux qui attaquent la religion, ne la connaissent point, et blasphèment ce qu'ils ignorent. Nous rapporterons à ce sujet un trait qu'on nous a raconté.

Un religieux était avec de jeunes officiers dans une voiture publique. Ils se mirent à parler des choses de religion. Ils en firent le sujet de leurs plaisanteries, et débitèrent tout ce qu'ils savaient et ne savaient pas. Le religieux, qui les avait écoutés sans rien dire, fit tomber à son tour la conversation sur les choses de la guerre; il en parla d'une manière si ridicule, que ces officiers ne purent s'empêcher d'éclater de rire. «Messieurs, leur dit-il, c'est ainsi que vous avez parlé de la religion. J'ai voulu vous faire voir que nous ne nous rendons jamais plus ridicules qu'en voulant parler des matières qui ne sont pas de notre ressort, ou raisonner de celles dont nous n'avons qu'une connaissance très-superficielle, parce qu'il est impos-

sible d'en parler bien et avec justesse. En fait de religion, plus qu'en toute autre, quand on parle de ce qu'on ne sait point, on s'expose à dire bien des erreurs et des sottises. » Cette petite leçon les confondit, et ils furent plus circonspects le reste du voyage.

Avec les impies et les libertins, qui ne parlent de la religion et des choses saintes que pour en railler, n'employez donc pour l'ordinaire qu'une réponse courte et générale qui tranche la difficulté, ou une fine ironie qui fasse tomber le ridicule sur le mauvais plaisant. Elle prévient ou arrête de longs combats; et il est des occasions où il vaut mieux ne pas entrer en lice, même avec des armes supérieures. En voulant répondre à toutes les chicanes des impies, on s'exposerait peut-être à scandaliser et à ébranler dans leur foi des personnes faibles, qu'il convient quelquefois de ménager, quoique la crainte d'un scandale pris mal à propos ne doive jamais faire abandonner la cause de la vérité, quand les circonstances exigent de la défendre. Dans une compagnie nombreuse, l'incrédule vaincu rougirait d'avouer sa défaite, et pour mieux la cacher, affecterait un air de triomphe qui en imposerait. On peut donc alors dédaigner ses attaques, et se contenter de payer son audace d'un juste mépris, après lui avoir fait sentir son tort ou son indiscrétion. C'est ce que fit dans une de ces rencontres le père Oudin, jésuite, et l'un des plus savants littérateurs du siècle dernier. Un jeune incrédule étant allé le voir à Dijon, voulut aussitôt entrer en dispute avec lui sur la religion. Mais le père Oudin l'interrompit, en disant qu'il n'aimait pas à disputer avec personne sur les points importants de notre foi : « *C'est pourquoi*, ajouta-t-il, *trouvez bon que nous n'en parlions pas.* — Du moins,

mon père, ajouta le petit maître en pirouettant sur un pied, je suis bien aise de vous apprendre que je suis athée.» Alors le père Oudin, gardant un profond silence, se mit à le regarder et à l'examiner avec étonnement et avec dédain. « Qu'ai-je de si singulier, mon père, répliqua le jeune homme, et que regardez-vous donc avec tant de curiosité? — *Je regarde, Monsieur,* dit le père Oudin, *la bête qu'on appelle athée, et que je n'avais jamais vue.* » A ces mots, le petit maître se retira tout confus.

Quand l'homme se voit près de la mort, disait un célèbre auteur païen, c'est alors qu'il se souvient qu'il y a des dieux et qu'il est homme. S'il avait paru l'oublier dans l'éclat de sa fortune, ou dans la vigueur de sa santé, il ne sent que mieux alors toute sa faiblesse et sa dépendance. Au premier signal de la mort, le plus incrédule lève les yeux vers le ciel : il reconnaît le Dieu qui tient en sa main la vie de tous les mortels : il tremble sur un avenir qu'il s'était vanté de ne pas croire, et dont il avait peut-être plaisanté souvent; il redoute une éternité dont les portes commencent à s'ouvrir, et lui font déjà entrevoir toutes ses profondeurs : il se jette dans le sein de son père et de l'auteur de son être. Heureux s'il y répand des larmes qui puissent effacer ses blasphèmes!

Ceux qui, dans ce moment terrible où il va être décidé de leur sort éternel, portent l'irréligion jusqu'à vouloir plaisanter encore sur les choses les plus respectables, mettent le comble à leur folie. Ils font consister leur honneur dans ce qui achève de les couvrir d'opprobre. Toute plaisanterie dans un homme mourant, comme le dit l'auteur des *Caractères*, est hors de sa place; si elle roule sur le cha-

pitre de la religion, elle est funeste. C'est une extrême misère que de donner à ses dépens, et à ceux qu'on laisse, le plaisir d'un bon mot.

C'est encore une raillerie bien condamnable que celle qu'on se permet sur la vertu et la dévotion. Il y a, je le sais, une fausse vertu, une dévotion hypocrite blâmable sans doute, mais beaucoup moins que le libertinage scandaleux et l'impiété déclarée: car l'hypocrisie garde du moins les apparences, et c'est, comme on l'a fort bien dit, un hommage que le vice rend à la vertu. Elle est aussi plus rare que bien des gens se le persuadent. Ils aiment à penser mal de la dévotion pour se justifier de n'en pas avoir. La censure tacite que la vraie dévotion fait de leur conduite, les indispose contre elle. Ils se plaisent à la confondre avec la fausse, à la défigurer par de malignes interprétations, à lui enlever par des soupçons injustes l'estime qui lui est due, à la rendre même odieuse par la critique la plus amère; et, tandis qu'ils se permettent tout, ils ne lui pardonnent rien. Ils la regardent comme le partage des petits génies et des esprits faibles: ils se croient au contraire des esprits forts; et ils ont sans doute raison, si la vraie force consiste à se laisser maîtriser par ses passions, à se laisser aller à ses penchants, et, par une suite toute naturelle, à mépriser la religion et ses pratiques.

Les personnes dévotes peuvent avoir des défauts, et elles en ont, parce qu'on est toujours homme. On peut, avec de la dévotion, avoir des faiblesses, des petitesses même. Mais gardons-nous pour cela de mépriser la dévotion, et distinguons bien, si nous voulons être équitables, ce qui vient d'elle et qu'elle approuve, d'avec ce qui vient de l'homme et qu'elle s'applique à réformer. Les personnes dévotes qui

ont des défauts, en auraient souvent de plus grands encore, si elles n'avaient point de dévotion. De combien peut-être de vices scandaleux ne les préserve-t-elle pas! Qu'on en juge par bien des gens du monde qui ne se piquent pas de piété, et qui sont fort éloignés d'avoir les mœurs aussi pures que la plupart des dévots. Ceux qui aiguisent le plus les traits de la critique contre la dévotion, sont souvent ceux qui donnent eux-mêmes le plus de prise à la censure. Pour respecter, pour estimer cette vertu, il suffirait d'être juste et de n'avoir point d'intérêt honteux à la déprimer. Que ce sentiment de M. de Fontenelle nous paraît beau! Il disait sur la fin de sa vie : « J'ai vécu cent ans, et je mourrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu. »

III.

Que votre piété soit sincère et solide,
Et qu'à tous vos discours la vérité préside.

Ayez une véritable piété. L'impie, ainsi que le libertin, d'après quelques exemples, aime à croire que ceux qui paraissent les plus vertueux, ne font que jouer le personnage de la vertu, qu'ils n'ont pardessus lui que plus d'habileté à se cacher, et qu'au fond ils ont, comme tous les autres, leurs passions et leurs faiblesses. Aussi, malgré la régularité de bien des personnes pieuses qu'il connaît, malgré l'éclat scandaleux de sa conduite, il se persuade qu'il est moins coupable qu'elles, parce qu'il est

du moins de bonne foi, et qu'il n'affecte pas de paraître ce qu'il n'est pas.

Laissons les ennemis de la piété chercher à étouffer leurs remords, à se justifier dans leurs désordres, en tâchant de se persuader qu'il n'y a point de vertu, afin que le vice leur paraisse plus excusable.

Non, non, quoi qu'ils en disent, la piété n'est pas toujours un masque qui cache l'hypocrite et le scélérat. S'ils pouvaient être témoins de ce qui se passe en certaines âmes solidement pieuses; s'ils voyaient la pureté de leurs intentions, la noblesse de leurs sentiments, la générosité de leurs sacrifices, ils en seraient quelquefois remplis d'admiration; et, loin de les mépriser, ils auraient pour elles cette vénération et ce respect qui sont toujours dus à la vertu.

Si la fausse piété est plus connue que la vraie, c'est que celle-ci se cache, parce qu'elle est humble : l'autre, au contraire, aime à se montrer, parce qu'elle est orgueilleuse. Mais quoiqu'elle ait presque tous les dehors de la piété véritable, tôt ou tard elle se dément et se fait connaître.

Il y en a qui veulent unir tout le luxe et tous les plaisirs du monde avec la dévotion et la piété. On est le matin à l'église, et le soir aux spectacles. On est de toutes les assemblées chrétiennes et de tous les amusements mondains. On veut servir tour à tour Dieu et le monde. Mais comment peut-on se flatter de pouvoir plaire à deux maîtres, allier l'esprit de Dieu avec celui qui lui est le plus opposé, le goût des choses saintes avec celui des choses profanes, et, malgré les anathèmes que Jésus-Christ a lancés contre le monde, espérer accorder le monde avec l'Évangile!

Ce serait une autre erreur de consacrer à des exercices de dévotion une grande partie du temps que l'on doit donner aux obligations de son état. La vraie piété qui nous porte à remplir fidèlement tous nos devoirs, pourrait-elle approuver qu'on les négligeât pour elle, et qu'on lui consacrât un temps qu'on ne saurait lui donner sans le dérober à ses plus étroites obligations? La religion pourrait-elle autoriser ce que la raison condamne?

Lorsque le roi Henri IV travaillait à des affaires pressantes, et qu'il ne pouvait assister au service divin, il en faisait des espèces d'excuse aux prélats qui se trouvaient à sa cour, et leur disait: « Quand je travaille pour le public, il me semble que c'est quitter Dieu pour Dieu même. »

Quelque légitime que soit cette raison, on ne doit pas néanmoins en abuser, comme bien des personnes qui prétextent leurs affaires ou leurs soins domestiques pour se dispenser de ce qu'ils doivent à Dieu, et qui les oublient quand il s'agit de leurs plaisirs. Qui eut jamais de plus grandes occupations que saint Louis sur le trône? Qui fut cependant plus exact à remplir tous les devoirs de son état, et à n'omettre aucune de ses pratiques de piété?

L'auteur du *Traité du vrai mérite*, qu'on n'accusera certainement pas d'avoir été un bigot, dit qu'il a connu de vieux guerriers, qui étaient persuadés que dans cent dangers dont ils ne pouvaient se tirer sans une espèce de miracle, ils avaient dû leur salut à la régularité avec laquelle ils récitaient dévotement, depuis leur enfance, des prières dont ils faisaient la nourriture et la force de leur âme. « Je crois, ajoute-t-il, l'assiduité à entendre la messe le plus efficace de tous les principes de conduite.

J'ai trouvé des officiers généraux en voyage, qui, forcés de partir dès quatre heures du matin, ne l'auraient pas perdu pour tous les biens du monde. Ils savaient rendre à Dieu et au prince ce qu'ils leur devaient. »

Cela nous montre de quelle importance il est de former de bonne heure les enfants à la piété, et de les accoutumer à en remplir fidèlement tous les devoirs. Les premières impressions sont ordinairement les plus durables. Un vase neuf conserve longtemps l'odeur de la première liqueur qu'on y a versée.

Comme nous voulons faire aimer la piété, nous nous garderons bien de la peindre sous les traits sombres et rembrunis dont certaines personnes se plaisent à la charger. Une morale trop sévère produit peu de saints. Les libertins sont bien aises qu'on leur exagère les choses, pour avoir le droit de n'en rien croire et surtout de n'en rien faire, et qu'on leur en demande trop, pour avoir un prétexte de refuser tout. Les faibles, sur ces principes trop sévères, se sont souvent formé de fausses consciences, qui leur ont fait commettre de véritables crimes.

Pour se détromper les uns et les autres, qu'ils lisent le beau livre que saint François de Sales a composé sur ce sujet. Ils y verront que la vraie piété n'est ni si farouche ni si austère qu'on s'est plu à la leur représenter; que le joug du Seigneur est doux et léger; qu'on peut vivre dans le monde sans être du monde; et qu'on peut y avoir de la dévotion sans blesser les bienséances, sans se rendre ridicule ou méprisable.

Une autre erreur bien à craindre consiste à borner tous les devoirs de la piété chrétienne aux devoirs

de la probité mondaine, et qui ose assurer qu'on est assez vertueux lorsqu'on est honnête homme.

Je demanderais volontiers aux apôtres de ce nouvel évangile, par quelle autorité ils viennent contredire si formellement celui de Jésus-Christ, et s'ils ont donné, pour mériter notre créance, des preuves plus authentiques de leur mission. S'ils en ont de moins fortes, ou plutôt s'ils n'en ont d'autres que leur opinion particulière et la commodité de leur doctrine, doivent-ils s'étonner que nous déférions plutôt à la parole de Dieu qu'à la leur?

Bien différent des mondains, dont la piété est si facile à se rebuter, si prompte à se dégoûter dans le service de Dieu, et qui trouvent que les moments qu'ils y donnent sont toujours ceux qui leur semblent couler le plus lentement, le chrétien pieux ne goûte jamais de moments plus doux, plus agréables, que ceux qu'il peut consacrer aux saints exercices. Il ne s'imagine pas que la naissance, les dignités ni les richesses soient un titre pour se dispenser de ce qu'on doit à Dieu. Plus le rang qu'il tient dans le monde est honorable et distingué, plus il se croit obligé à servir de modèle et à donner l'exemple.

Ainsi pensait l'illustre épouse de Henri III, Louise de Vaudemont. Placée sur le trône de France, la couronne ne servit qu'à relever l'éclat de ses vertus, et ne lui fit rien perdre de son humilité, de sa piété, de sa douceur. Elle fut un modèle de modestie et de pudeur dans un temps où la dissolution et les débauches infectaient la ville et la cour. Au milieu du luxe et du faste le plus indécent, elle ne se distinguait que par la simplicité de ses habits. Aussi pieuse qu'elle était humble et modeste, elle parlait plus à Dieu qu'aux hommes, et on la trouvait plus sou-

vent aux églises qu'au Louvre. Durant les premières années de son mariage, elle se confessait et communiait tous les mois; mais, quatre ans après avoir épousé le roi, et étant veuve, elle fréquentait les sacrements tous les huit jours. Convaincue par sa propre expérience que la lecture des livres spirituels est l'aliment de la piété; que ces livres qui paraissent si ennuyeux, si insipides aux personnes qui ne lisent que les livres profanes, sont bien plus utiles et plus nécessaires, elle les lisait volontiers, et en faisait la nourriture ordinaire de son âme. Celui qu'elle se faisait lire le plus souvent, était la Vie des Saints.

Qui que vous soyez, dans quelque état, à quelque haut rang que vous soyez placé, ne rougissez jamais d'être pieux, ni de le paraître. Ne faites pas comme le superbe, qui s'imagine qu'il ne doit point croire ni agir comme le vulgaire. Ne prenez pas pour une marque de noblesse et de grandeur d'être moins sage que les autres.

La piété des grands est le plus beau triomphe de la religion, qui à son tour les comble de gloire. Cette belle qualité fut une de celles de Philippe II, roi d'Espagne, que l'histoire nous représente comme un des plus grands princes de son siècle par sa sagesse, son équité et sa magnificence. Il était sorti de Madrid pour se promener en voiture. Il trouva le vicaire d'une petite paroisse de la campagne, qui, précédé d'un enfant, portait le saint viatique à un malade. Il descendit aussitôt de son carrosse, y fit monter le prêtre, qu'il accompagna la tête nue, et la main à la portière, jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez le malade. C'était un pauvre jardinier. Le prince assista avec la plus grande dévotion à toute la cérémonie. Il fit ensuite une aumône considérable à celui

qu'on venait d'administrer; et remontant dans son carrosse avec le prêtre, qu'il fit mettre à la place la plus honorable, il le ramena jusqu'à son église : imitant en cela l'exemple d'un de ses plus illustres ancêtres, Rodolphe de Hapsbourg, tige de la maison d'Autriche, dans laquelle la piété et la religion ont de tout temps été héréditaires. Ce prince, étant à la chasse, rencontra un curé qui portait le viatique. Il descendit de cheval, y fit monter le prêtre, et conduisit lui-même le cheval par la bride.

Nous ne pouvons mieux finir ces réflexions que par les excellents conseils que madame de Maintenon donnait, au sujet de la piété, à la duchesse de Bourgogne, dans l'instruction qu'elle composa pour cette jeune princesse. C'était un parfait modèle de ce que tous les gens du monde, et en particulier les personnes du sexe, doivent faire.

« Que votre piété, lui dit-elle, soit solide, droite, éclairée : solide, en évitant de la mettre dans des minuties; droite, en préférant toujours les obligations de votre état à toute dévotion particulière; éclairée, en vous instruisant de tout ce que vous devez savoir pour vous sauver.

« Vous aimez la joie, le repos, le plaisir : croyez-moi, j'ai goûté de tout; il n'y a de joie, de repos, de plaisir qu'à servir Dieu; le vice est affreux, et l'on ne peut trop tôt se donner au Seigneur.

« Évitez la vanité et l'oisiveté, évitez surtout le péché : on se jette aisément dans le vice, on en sort difficilement.

« Méditez la loi de Dieu jour et nuit; gravez-la profondément dans le fond du cœur : rentrez souvent en vous-même, et tâchez de vous mettre en la présence de Dieu au milieu des compagnies les plus nombreuses.

« Aimez l'Église, qui est l'assemblée des fidèles; respectez ses ministres; protégez les gens de bien et les bonnes œuvres. Déclarez-vous contre les nouveautés dans la religion. Tenez-vous attachée au saint-siége: c'est le centre de la catholicité.

« Soyez simple dans la piété, docile, humble, unie, comme saint Paul l'ordonne aux femmes.

« Fréquentez les sacrements avec joie et avec confiance: choisissez un bon confesseur, et laissez-vous conduire dans le bien qu'il vous conseillera.

« Aimez la lecture des livres qui portent à Dieu, tels que l'*Imitation de Jésus-Christ* et les *Œuvres de saint François de Sales,* que vous ne devez point vous lasser de lire. Les livres profanes inspirent l'orgueil, et nourrissent la curiosité si dangereuse à notre sexe, à mesure qu'ils étendent les connaissances.

« Aimez vos enfants, voyez-les souvent: c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse et une paysanne puissent avoir. Jetez dans leurs cœurs les semences de toutes les vertus. »

La vérité est le premier devoir de l'homme en société. La parole a été donnée aux hommes pour se communiquer leurs pensées: c'est aller contre l'institution de la nature, que de la faire servir à la duplicité et au mensonge. Quelle confiance les hommes pourront-ils avoir entre eux, si la vérité est bannie de la société, et si la langue, destinée à être l'interprète fidèle du cœur, n'en est que le voile trompeur qui le cache et le déguise?

Que l'homme vrai est précieux dans le commerce de la vie! Avec lui on peut régler ses jugements, ses sentiments, ses démarches: son amitié n'est point

équivoque ni trompeuse, sa bouche est l'organe de la vérité, et jamais le mensonge n'a souillé ses lèvres.

Mais il faut convenir qu'un tel homme est bien rare. La vérité est simple et ingénue, et nous voulons du spécieux et de l'ornement. Elle vient du ciel toute faite, pour ainsi dire, et dans toute sa perfection, et nous n'aimons que notre propre ouvrage, la fiction et la fable; ou, comme dit un auteur célèbre, qui, par la multitude de ses erreurs en tout genre, l'a prouvé plus que personne,

Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre.
VOLTAIRE.

L'honnête homme, le vrai chrétien, ne méprise pas seulement le mensonge; mais il le hait, il le déteste, parce qu'il sait que le Dieu qu'il adore est la vérité même, et que les lèvres menteuses lui sont en abomination. Ne craignez donc jamais de ne pas dire la vérité, et abhorrez le mensonge plus que la mort. Ces beaux sentiments étaient ceux de ce saint évêque de Thagaste en Afrique, nommé Frimus, dont parle saint Augustin. Il tenait chez lui, caché avec beaucoup de soin, un homme innocent qu'un empereur païen voulait faire mourir. Des exempts vinrent par ordre de l'empereur lui demander cet homme. Il leur répondit qu'il ne pouvait ni mentir ni leur découvrir celui qu'ils cherchaient. On lui fit souffrir tous les tourments imaginables, mais il fit paraître une constance héroïque. Il fut amené devant l'empereur, qui admira ses sentiments, et lui accorda même la grâce de l'homme qu'il gardait chez lui. Quelles louanges, ajoute le saint docteur, ne mérite pas cet illustre évêque, qui aima la vérité jusqu'à tout souffrir plutôt que de mentir!

A son exemple, estimez plus la vérité que toutes les choses du monde ; craignez de vivre avec la réputation d'être un homme faux. Haïssez le mensonge, et, quoique dans les compagnies on l'appelle le plus innocent des péchés, et dans les palais le plus nécessaire, appelez-le partout le plus honteux et le plus indigne d'un homme d'honneur. Ne vous permettez même jamais de le mêler à dessein dans les faits que vous racontez, pour les rendre plus agréables. Quelque ornement que vous puissiez lui donner, croyez qu'il ne saurait être que très-méséant dans votre bouche. Il l'est surtout dans celle de ces personnes qui, par leur dignité ou par la sainteté de leur caractère, doivent être les plus fidèles images de celui qui est la vérité par essence. Un religieux qui voulait se jouer de la simplicité apparente de saint Thomas d'Aquin, lui dit d'aller à la fenêtre, et qu'il verrait en l'air un bœuf qui volait. Saint Thomas y accourut. Le religieux se moqua de lui. « Comment, dit-il, avez-vous pu croire qu'un bœuf pût voler? — Je croirais plutôt, lui répondit le saint, qu'un bœuf volât, que de penser qu'un religieux tel que vous dît un mensonge. »

De quelque condition que vous soyez, ayez la force de ne jamais rien dire que de vrai. N'ayez pas la manie si ordinaire aux enfants, aux femmes, et à ceux qui ont, comme elles, l'imagination vive et ardente, de tout agrandir, de tout exagérer. On veut étonner et surprendre : dans cette vue on outre tout ce qu'on dit, et d'un ciron l'on fait un colosse. Mais qu'arrive-t-il? dès que l'on connaît une personne sur ce ton, on commence par diminuer au moins la moitié de ce qu'elle dit, et l'on finit par ne plus la croire.

Évitez le mensonge avec un soin extrême.
Si l'on remarque en vous peu de sincérité,
L'on ne vous croira pas, lors même
Que vous direz la vérité.

On ne gagne en effet à mentir que de n'être pas cru lorsqu'on dit vrai. Un menteur ne ment pas toujours, mais c'est toujours une folie de se fier à sa parole. Un méchant homme affirmait une chose avec serment : « Ce n'est pas aux serments qu'on ajoute foi, lui répondit-on, c'est à la probité. »

Quand une personne a la réputation d'être vraie, on jugerait sur sa parole ; ce qu'elle dit a toute l'autorité du serment. Madame la duchesse de Longueville, qui mérita par ses grandes qualités l'estime dont elle jouit dans le dernier siècle, n'ayant pu, dit Pélisson, obtenir une grâce du roi pour une de ses créatures, elle en fut si vivement piquée qu'il lui échappa des paroles fort indiscrètes et fort peu respectueuses. Une seule personne qui les avait entendues, ne lui fut pas fidèle. La chose revint au roi, qui en parla à M. le prince : c'était le grand Condé, frère de la duchesse de Longueville. Celui-ci assura le roi que cela ne pouvait être, et que sa sœur n'avait pas perdu l'esprit. « Je l'en croirai elle-même, répliqua le roi, si elle dit le contraire. » Le prince va voir sa sœur, qui ne lui cache rien. En vain il tâche, durant une après-dînée tout entière, de lui persuader qu'en cette occasion la sincérité serait une vraie simplicité ; qu'en la justifiant auprès du roi il avait cru dire la vérité, mais qu'il fallait laisser tomber cela, et qu'elle ferait même plus de plaisir au monarque de nier sa faute que de l'avouer. « Voulez-vous, lui dit-elle, que je la répare par une plus grande, non-seulement envers Dieu, mais envers

le roi ? Je ne saurais gagner sur moi-même de lui mentir, lorsqu'il a la générosité de m'en croire et de s'en rapporter à moi. Celui qui m'a trahie a grand tort ; mais après tout il ne m'est pas permis de le faire passer pour un calomniateur, puisqu'en effet il ne l'est pas. » Elle alla le lendemain à la cour. Après avoir obtenu de parler au roi en particulier, elle se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon des paroles indiscrètes qui lui étaient échappées. Elle ajouta que M. le prince n'avait pu l'en croire capable, et que c'était pour cela qu'il avait entrepris de la justifier auprès de Sa Majesté ; mais qu'elle aimait mieux lui avouer sa faute, que d'être justifiée aux dépens d'autrui. Louis XIV, par une action également héroïque, non-seulement lui pardonna de bon cœur, mais lui fit quelques autres grâces qu'elle ne s'attendait pas à recevoir : elle crut même remarquer qu'il la traita depuis avec plus de considération et de bonté qu'auparavant.

Madame de Maintenon, qui reconnaît que la mauvaise dissimulation dans laquelle on élève souvent les femmes a de grands inconvénients, conseille à la duchesse de Bourgogne d'avoir plutôt une *prudente franchise.*

En lui recommandant d'unir la prudence à la franchise, elle lui donnait un avis bien important ; car il est quelquefois de la sagesse de dissimuler ce qu'on pense, et de ne pas dire tout ce qu'on sait. La dissimulation n'est donc pas toujours mauvaise ni blâmable. Il y en a une louable, au contraire, et qui fait partie de la prudence : elle fait, sans le secours du mensonge, cacher ses sentiments aux curieux qui voudraient les pénétrer : elle tait la vérité qui déplairait, lorsque les circonstances n'exi-

gent pas qu'on la fasse connaître ; elle couvre des voiles du silence, quand la justice ou la charité le demande, ce qu'elle sait des défauts ou des intérêts du prochain.

Ceux qui se font un jeu et une habitude de manquer de sincérité dans les petites choses, s'exposent à en manquer bientôt dans les grandes. L'habitude rend aisé et même agréable ce qu'on faisait d'abord avec peine et avec répugnance. Craignez donc de contracter un vice, qui vous ferait haïr et mépriser non-seulement du Seigneur, mais des hommes. Car le monde, tout faux et tout corrompu qu'il est, ne saurait s'empêcher de rendre hommage à la droiture; et ceux mêmes qu'elle a offensés finissent par l'admirer. On déteste les fourbes et les cœurs doubles; on estime les hommes droits et sincères ; on aime la candeur et la franchise.

Mais souvent il est à craindre que la franchise, à moins qu'elle ne soit dirigée par la prudence et par la politesse, ne fasse rougir les autres. Combien de gens qui, pour vouloir être sincères et vrais, sont impolis et grossiers, ou mordants et satiriques!

Un jeune poëte vint montrer à Lulli un prologue qu'il avait composé pour un opéra, et lui demanda ce qu'il en pensait. Ce dernier, l'ayant lu, lui dit qu'il n'y trouvait qu'une lettre de trop. L'auteur, flatté de ce qu'il croyait un éloge, le pria de lui indiquer l'endroit. « C'est, répondit Lulli, dans ces mots, *fin du prologue,* la dernière lettre de *fin.* »

N'ayez point cet amour outré et farouche de la vérité, qui dégénère en humeur cynique, et qui ne la montre que sous un dehors révoltant. Ce défaut est d'autant plus difficile à corriger qu'on s'en fait gloire. Quand on le reproche à ceux qui l'ont, ils répondent

qu'ils sont ainsi faits, et qu'ils ne sauraient dire que ce qu'ils pensent. Ignorent-ils donc qu'on se doit les uns aux autres des égards et des ménagements ? Il n'y a point d'homme, quelque mérite qu'il ait, qui ne fût fort mortifié, si on lui disait tout ce qu'on pense de lui. La discrétion est à l'âme ce que la pudeur est au corps. Un excès de franchise est une indécence comme la nudité.

Cependant il vaudrait encore mieux être trop franc et trop véridique, que fourbe et dissimulé. Mais il y a un milieu à tenir, et l'homme poli saura presque toujours le trouver. Il saura éviter adroitement de dire des vérités désagréables, ou tâchera de les adoucir, persuadé que dans des bagatelles on ne doit la déclaration de ses sentiments qu'à ses amis, encore faut-il qu'ils aient grande envie ou grand besoin qu'on la leur fasse. Mais, dans quelque cas que ce soit, il n'aura jamais recours à cette perfide et trompeuse dissimulation, à qui un poëte dit ironiquement :

Art précieux de feindre avec adresse
Un sentiment que l'on n'éprouve pas ;
Et qui nous fait, blessant goût et justesse,
Louer tout haut, quand nous blâmons tout bas ;
Tu sais voiler d'une gaze légère
La vérité, dont le front trop sévère,
Blesse nos yeux devenus délicats.

Aussi la flatterie ordinairement fait-elle des amis, la vérité des ennemis. Mais les grandes âmes, qui connaissent tout le prix de la sincérité, préfèreront toujours à des amis qui les flattent des ennemis mêmes qui leur diront la vérité. Philippe, roi de Macédoine, qui estimait dans les autres une sincérité qu'il n'avait pas, était à la vente de quelques es-

claves dans une posture indécente. L'un d'eux l'en avertit : « Qu'on mette cet homme en liberté, dit Philippe, je ne savais pas qu'il fût un de mes amis. »

IV.

Tenez votre parole inviolablement,
Mais ne la donnez pas inconsidérément.

Celui qui aime sa réputation, aime à tenir exactement sa parole ; la qualité d'honnête homme impose ce devoir. Il se fait une loi, lorsqu'il le peut, de tenir ce qu'il a promis, dans les choses même les plus légères ; parce qu'on est bientôt infidèle dans les grandes, quand on s'accoutume à n'être pas fidèle dans les petites. Despréaux aimait à se trouver exactement à l'heure où il avait promis, parce que, disait-il, la première chose qui se présente à l'esprit et dont on s'occupe le plus, ce sont les défauts de la personne qui se fait attendre.

Lorsque la promesse n'est pas injuste ou absolument impossible, on ne doit jamais la violer, pour quelque raison ou pour quelque intérêt que ce soit. Pendant que le jeune Pompée disputait l'empire avec Octave et Marc-Antoine, ils firent entre eux une espèce de trêve, et ils se donnaient des repas tour à tour. Un jour que ces deux derniers mangeaient dans la galère de Pompée, un de ses capitaines le tira à l'écart, et lui dit que, s'il veut le laisser faire, il sera bientôt le maître du monde. « Voilà un coup de parti, ajouta-t-il ; la fortune vous favorise ; si vous le voulez, vous n'avez plus d'ennemis dans un quart

d'heure. » Pompée n'y voulut point consentir : « Ils sont venus de bonne foi, dit-il, et j'aime mieux garder ma parole que de commander à tout l'univers. »

L'histoire nous a conservé des traits d'héroïsme en ce genre, plus grands encore et plus magnanimes. Tel est celui du Régulus français, le roi Jean. Qui ne sait le noble sacrifice qu'il fit à cette belle maxime, qui était la sienne : « Que si la vérité et la bonne foi étaient perdues, on devrait les retrouver dans le cœur et dans la bouche des rois ? » Ce prince, dont l'âme fut encore plus grande que ses malheurs, ayant été fait prisonnier à la bataille de Poitiers, fut renvoyé sur sa parole : mais n'ayant pu accomplir toutes les conditions qu'on avait mises à sa liberté, il retourna, accompagné de sa seule vertu, dans la prison du roi d'Angleterre, et y mourut trois ans après.

Le P. de Laurière, franciscain, montra la même fidélité, le même courage, et eut un sort plus heureux. Ayant été pris par les Indiens avec plusieurs officiers portugais, il demanda qu'on le laissât partir pour traiter de l'échange des prisonniers. Le roi de Cambaie paraissant craindre qu'il ne revînt pas, le religieux détacha son cordon, et le lui mit en main comme le gage le plus assuré de sa foi. Sur cela seul on le laissa partir. Sa négociation ayant été infructueuse, il revint dans les fers. Le roi fut si frappé de cette fidélité, et il conçut une si haute opinion d'un peuple qui produisait des hommes capables de cet acte généreux de vertu, qu'il renvoya tous les prisonniers sans rançon.

On doit surtout garder les promesses qui ont été munies du sceau sacré du serment ; et celui qui est la vérité par essence, a quelquefois puni dès cette vie le parjure d'une manière sensible et éclatante.

Lothaire, roi de Lorraine, à laquelle il donna son nom, et neveu de l'empereur Charles le Chauve, avait répudié Thietberge, son épouse légitime, afin d'épouser Valdrade, pour laquelle il avait conçu une inclination déréglée. Le pape cassa la sentence d'un synode qui avait rompu le premier mariage, et menaça Lothaire de l'excommunication, s'il ne quittait ce commerce scandaleux. Il vint à Rome pour donner satisfaction. Il jura en présence du souverain pontife, et fit même jurer une partie des seigneurs de sa suite, que depuis la défense du saint-siége il n'avait point eu d'entrevue avec Valdrade. Il lui promit de suivre en tout ses avis. Le pape le fit approcher de la sainte table, et lui dit de recevoir hardiment le sacrement du salut éternel, s'il avait une ferme résolution de rompre pour toujours tout commerce avec Valdrade, sinon de n'être point assez téméraire pour le recevoir, de peur qu'il ne tournât à sa condamnation. Le roi, sans hésiter, reçut la communion. La plupart de ceux qui l'accompagnaient se présentèrent aussi à la sainte table, et il n'y en eut que quelques-uns qui n'osèrent en approcher. Lothaire sortit de Rome plein de joie, croyant avoir heureusement terminé son affaire : mais la main de Dieu s'appesantit sur lui. La fièvre le prit à Lucques, et la maladie se mit parmi ceux de sa suite : il les vit mourir presque tous sous ses yeux, et mourut ensuite lui-même, comme le rapportent M. Fleury et tous les historiens ecclésiastiques. « On observa, dit l'auteur de l'Histoire de l'Empire, que la mort qui le surprit bientôt après, fut la punition que Dieu infligea à son parjure. On remarqua aussi que de ceux qui avaient juré et communié avec lui, il n'y en eut pas un qui vécût plus de six mois après cette impiété. »

« Celui, dit l'écrivain sacré de l'Ecclésiastique, qui ne fait pas ce qu'il avait promis avec serment, aura son péché sur lui ; et s'il jure en vain, c'est-à-dire pour les choses de peu d'importance ou sans avoir desseiu d'accomplir ce qu'il promet, ce ne sera pas une excuse qui le justifie. »

Les païens ont pensé de même. Après la bataille de Cannes, Annibal avait renvoyé à Rome dix prisonniers, avec serment de revenir, s'ils ne pouvaient obtenir qu'on rachetât les soldats romains qui avaient été pris. Ceux qui manquèrent à leur serment furent dégradés par les censeurs, et relégués pour toute leur vie parmi les derniers du peuple.

On usa de la même sévérité à l'égard du soldat qui, dans cette occasion, s'était rendu coupable en voulant éluder son serment, parce que c'est manquer implicitement à sa parole que de lui donner des interprétations captieuses. Ce soldat, dit Cicéron, était revenu au camp d'Annibal peu de temps après l'avoir quitté, sous prétexte qu'il avait oublié quelque chose; en étant sorti ensuite, il s'était cru dégagé de sa promesse. Il l'était, ajoute Cicéron, à s'en tenir à la lettre; mais dans le fond il ne l'était pas, parce qu'en fait de promesse il faut toujours regarder l'intention qu'on a dû avoir ou qu'on est présumé d'avoir eue.

Si l'on juge d'après ces principes, ce que fit un empereur turc, quoique ce fût envers un traître, ne paraîtra pas moins répréhensible et contraire à la bonne foi. Cet homme découvrit à Soliman II l'extrémité à laquelle était réduite la ville de Rhodes, et la manière de s'en rendre maître, après être convenu qu'il aurait pour récompense une des filles du sultan en mariage. La ville prise, il lui demanda

l'effet de sa promesse. « Je me suis engagé, répondit Soliman, à vous donner ma fille, et je suis résolu de vous tenir parole; mais il faut premièrement que je vous fasse ôter votre vieille peau de chrétien, et s'il vous en vient une nouvelle, vous l'épouserez. » Il le fit écorcher vif. Le traître méritait sans doute un pareil supplice; mais il ne fallait pas, pour profiter de sa trahison, le tromper par une promesse qu'on était bien résolu d'éluder ensuite.

La justice, qui nous oblige à tenir notre parole quand nous le pouvons légitimement, nous permet aussi et nous ordonne même quelquefois d'y manquer. Ainsi, les promesses arrachées par la crainte ou obtenues par l'artifice, il n'y a personne, dit Cicéron, qui ne voie qu'on n'est pas obligé à les tenir. Forcé par les circonstances de faire une promesse à un brigand pour sauver votre vie ou préserver votre maison du feu, vous avez droit de ne pas lui donner ce qu'il n'avait aucun droit d'exiger.

Avez-vous promis de faire une action mauvaise, de commettre un crime ou d'y coopérer : gardez-vous de croire que vous soyez obligé à tenir votre promesse. L'exécution vous rendrait doublement criminel. Agésilas, roi de Sparte, cédant à l'importunité d'un de ses sujets, lui avait promis une chose qui, après y avoir fait réflexion, ne lui parut pas juste. Il différa pour cette raison de remplir sa promesse. Pressé par le Spartiate, il lui dit qu'il ne pouvait pas lui accorder sa demande, parce qu'elle était injuste. « Mais les rois, ajouta ce particulier, ne doivent promettre que ce qu'ils veulent tenir. — Et les sujets, reprit Agésilas, ne doivent demander aux princes que ce qu'ils peuvent accorder. »

Si la probité et la bonne foi doivent répondre de notre parole, la prudence et la sagesse doivent présider à nos engagements. C'est n'être ni prudent ni sage, que d'être trop facile à promettre : mille circonstances imprévues peuvent vous en faire repentir. Ne promettez jamais non plus sans en avoir l'objet : vous vous exposeriez souvent à devenir infidèle ou criminel. Hérode, dans l'ivresse de l'admiration, promet à la fille d'Hérodias tout ce qu'elle voudra lui demander. Elle lui demande ce qu'il ne peut accorder sans crime. Déjà coupable par son imprudence, il le devient encore plus par la mauvaise honte qui l'empêche de désavouer sa promesse, et il donne, quoique à regret, l'ordre de trancher la tête à un saint prophète, qu'il jugeait digne de sa confiance et de son estime.

Donnez tout ce que vous avez promis, mais ne promettez pas plus que vous ne pouvez faire, et promettez toujours moins que vous n'avez envie de donner. Il est juste et beau de remplir ses promesses, il est sage et prudent de les régler sur son pouvoir, il est doux et agréable de donner plus qu'on a promis.

Ne faites pas trop valoir, et ne louez pas beaucoup ce que vous promettez. L'imagination des personnes auxquelles on promet quelque chose de beau ou d'extraordinaire, surpasse souvent tout ce qu'on leur donne dans la suite : il vaut mieux que le don soit au-dessus qu'au-dessous des espérances.

V.

Soyez officieux, complaisant, doux, affable,
Poli, d'humeur égale, et vous serez aimable.

Si les hommes savaient combien il leur est facile de se faire aimer, et combien c'est un plaisir doux et délicat, il n'en est aucun qui ne voulût se le procurer. Il n'y a personne, en effet, pour peu qu'il soit né sensible, qui ne soit bien aise d'être aimé : mais il n'est pas moins vrai qu'il y en a peu qui le soient sincèrement, parce qu'on ne veut pas prendre le seul moyen de se faire aimer, qui est de se rendre aimable.

Si vous voulez le devenir, observez la maxime pleine de sagesse qui vous est ici présentée. Elle renferme tout ce qui peut le plus infailliblement nous concilier l'amour des personnes avec lesquelles nous avons à vivre, et par là nous faire goûter le bonheur le plus doux, le plus pur, le plus constant dont nous puissions jouir dans le commerce de la vie.

Soyez officieux. Quand la raison et la religion ne nous auraient pas fait un précepte d'aimer à rendre service, en faisant pour les autres ce que nous voudrions raisonnablement qu'on fît pour nous, notre propre intérêt devrait nous y engager.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
LA FONTAINE.

Et d'ailleurs, celui qui n'est bon que pour lui seul, est très-mauvais : il est aussi injuste que méprisable

citoyen : car il veut jouir des avantages de la société et n'y rien mettre du sien. Qu'il renonce aux biens de la communauté, ou qu'il y contribue.

Le souverain législateur, en établissant la société, nous a fait les uns pour les autres. Cette vérité est si certaine, que deux des plus grands philosophes de l'antiquité l'ont découverte par les seules lumières de la raison.

Obliger les autres, c'est souvent prêter à usure et s'obliger soi-même. Ce qui a fait dire à un poëte :

> Obligez sans espoir d'aucune récompense :
> Un bienfait n'est jamais perdu ;
> Tôt ou tard il vous est rendu,
> Et souvent dans le temps que le moins on y pense.
>
> FABLES D'ÉSOPE.

Le cardinal Albéroni dut sa haute fortune à un service qu'il rendit : voici comment. Le poëte Campistron voyageait en Italie. En passant par le duché de Parme, des voleurs l'attaquèrent et lui enlevèrent jusqu'à ses habits. Il gagna à demi nu le village le plus voisin : c'était celui où l'abbé Albéroni était curé. Campistron trouva du secours dans la générosité de cet ecclésiastique : il en reçut des habits et de l'argent pour continuer son voyage. Quelques années après, ayant suivi le duc de Vendôme en qualité de son secrétaire dans les guerres d'Italie, il se trouva aux environs de la paroisse de son bienfaiteur. Comme ce prince avait besoin d'un homme du pays, le poëte saisit cette occasion de lui parler d'Albéroni. On fit venir le curé, qui soutint parfaitement l'idée que Campistron avait donnée de lui. Le prince en fit son aumônier. Albéroni le suivit en Espagne et y gagna la confiance de la princesse des Ursins. Il s'attacha à son service après la mort du

duc de Vendôme, fut nommé agent du duc de Parme à la cour de Madrid, ménagea le mariage de la princesse de Parme avec le roi d'Espagne Philippe V, entra dans le conseil du roi, devint cardinal et enfin premier ministre d'Espagne.

Ce qui sert de prétexte à bien des gens peu officieux pour se dispenser de rendre service, c'est le manque de reconnaissance. Il y a, dit-on, aujourd'hui dans le monde tant d'ingratitude; on a quelquefois tant de désagrément d'avoir obligé, qu'on s'en repent presque toujours. Mais voulez-vous ne vous en repentir jamais? appliquez-vous à bien placer vos bienfaits, à rendre service au mérite et à la vertu; ou plutôt n'obligez les hommes qu'en vue de plaire au Père commun des hommes, que pour imiter la bonté de celui qui ne cesse de leur faire du bien, et qui à ces traits nous reconnaîtra pour ses enfants. Si vous éprouvez de l'ingratitude de la part des hommes, vous n'en éprouverez jamais de la part de Dieu. C'est là le seul motif solide qui puisse animer votre bienveillance.

La religion seule peut nous y engager efficacement, parce qu'elle nous annonce et nous promet un rémunérateur généreux et toujours reconnaissant de ce que nous aurons fait aux hommes dans la vue de lui plaire. Ce mobile est aussi bien plus noble et plus sublime.

Le trait qui suit prouve qu'on trouve quelquefois dans les conditions les plus méprisées cette noblesse de sentiment dont je parle. L'Adige, rivière d'Italie dans l'État de Venise, s'étant débordée, le pont de la ville de Vérone fut emporté, à l'exception de l'arche du milieu, sur laquelle se trouvait une maison. Une famille entière s'y trouvait: on

la voyait du rivage tendre les mains et implorer du secours. Cependant la violence du torrent détruisait à vue d'œil les piliers de l'arche. Dans ce danger extrême, le comte de Spolvérini propose une bourse de cent ducats à celui qui aura le courage d'aller sur un bateau délivrer ces malheureux : on risquait d'être emporté par la rapidité du fleuve, où d'être écrasé par les ruines de l'arche en abordant dessous. Le concours du peuple était innombrable, et personne n'osait s'offrir; dans cet intervalle passe un villageois : on l'instruit de l'entreprise proposée, et de la récompense qui y est attachée. Il monte aussitôt sur un bateau, gagne à force de rames le milieu du fleuve, aborde, attend au bas de la pile que toute la famille, père, mère, enfants, vieillards, se glissant le long d'une corde, soit descendue dans le bateau. « Courage, s'écria-t-il, vous voilà sauvés! » Il rame, surmonte l'effort des eaux, et regagne le rivage. Le comte de Spolvérini veut lui donner la récompense promise. « Je ne vends point ma vie, lui dit le villageois, mon travail suffit pour me nourrir, moi, ma femme et mes enfants. Donnez cela à cette pauvre famille, qui en a plus besoin que moi. »

On doit aimer à obliger tout le monde autant qu'il est possible; mais il faut le faire avec prudence, si l'on ne veut pas en être quelquefois la dupe. Un maître d'école de village que l'expérience avait instruit, allant dans une grande ville, fut chargé par diverses personnes de leur faire quantité d'emplettes. Chacun lui donna un mémoire, en lui promettant qu'à son retour l'argent qu'il aurait employé lui serait rendu. Le maître d'école se chargea de tout, et partit. Étant à la ville, il fit emplette pour

une seule personne, qui lui avait donné de l'argent. De retour chez lui, il remit la marchandise à celui à qui elle appartenait. Tous les autres crurent que le maître d'école avait pareille remise à leur faire ; mais il leur dit qu'il lui était arrivé un malheur ; qu'ayant mis tous leurs mémoires sur une table, le vent les avait emportés par une fenêtre, et qu'ils étaient tombés dans la rivière qui était au-dessous, à l'exception de celui d'un tel, qui y avait enveloppé son argent, ce qui l'avait empêché de s'envoler avec les autres.

Complaisant. L'homme complaisant est celui qui s'applique à étudier le caractère, l'humeur, les inclinations des autres, et à y conformer les siennes. Il entre dans nos vues, dans nos goûts, et profite de la moindre occasion de nous faire plaisir. La complaisance est vertu ou vice, suivant l'usage qu'on en fait. Mettons sous les yeux des portraits sensibles de l'un et de l'autre cas.

Un ami aime à partager vos plaisirs : il les sert, mais il ne sert pas vos vices. Il ne s'ennuie point en vous désennuyant. Il ne blesse jamais votre amour-propre par une image trop vive de vos défauts, et il déploie néanmoins toute son adresse pour vous les faire connaître. Il vous aide de ses conseils avec zèle, mais avec prudence. Il ne vous contredit que quand il le doit ; il prévient vos désirs en tout ce qu'il peut : il étudie votre humeur, à laquelle il assujettit la sienne ; il ne cherche qu'à se rendre utile et agréable. Enfin toute sa condutie ne tend qu'à vous plaire, sans vue basse, sans motifs vicieux. Voilà le modèle de la plus aimable et de la plus précieuse complaisance.

Un autre est étroitement lié avec un jeune homme

débauché et libertin. Il se multiplie au gré de tous ses désirs; il épouse et sert toutes ses passions; il chante et jure avec lui, il emprunte ses airs, ses manières et ses défauts; il l'imite de loin dans sa folle parure et dans tous ses mauvais goûts. Il se croit complaisant, mais il n'est qu'un adulateur abominable, ou un parasite affamé.

Ces esprits faibles, que la complaisance conduit souvent à n'avoir plus de mœurs, n'ont qu'un défaut, celui d'avoir les défauts de tous les autres, et d'être capables de tout le bien et de tout le mal qu'on veut leur faire faire. Toute leur vie se passe à déférer aux autres, à s'accommoder à leurs passions, à suivre leurs exemples : et n'ayant peut-être point de vices par eux-mêmes, ils n'en sont souvent que plus vicieux.

On en voit qui, toujours à la pensée d'autrui et jamais à la leur, semblent n'avoir d'esprit et de jugement que par emprunt; ils ne pensent point, ils ne jugent point; ils ne jugent et ne pensent que d'après les autres; ils ne louent ou ne blâment, n'admirent ou ne méprisent que d'après des personnes à qui ils veulent plaire. Ils se disent complaisants, et ils ne sont que des singes méprisables, des échos ennuyeux, des flatteurs ou des imbéciles. Cette fade et ridicule complaisance, qui plaît d'abord, parce qu'on aime à être applaudi, imité, ennuie à la longue et fatigue. L'orateur Célius, homme vif et impétueux, soupant avec une personne d'un naturel doux, et qui approuvait tout ce qu'il disait, ne put à la fin souffrir sa monotone complaisance. « De par les dieux! s'écria-t-il, nie-moi quelque chose, afin que nous soyons deux. »

De toutes les bonnes qualités, il n'en est peut-être point qui demande plus de discernement que la complaisance. Faites trop peu, vous tombez dans la rudesse; faites trop, vous devenez rampant et servile. Le milieu est délicat. Mais aussi la vraie complaisance est une vertu bien estimable. Il faut avoir le cœur bien fait pour aimer à faire plaisir: il faut beaucoup d'esprit, pour se plier décemment à celui des autres; il faut bien de la patience, pour supporter les humeurs, les défauts, et quelquefois les caprices, sans être rebuté; il faut bien de la fermeté pour ne jamais rien accorder de ce que défend le devoir. C'est ce qui fait qu'il y a si peu de vrais complaisants. Au lieu de plier, dans tout ce qui est permis, ses goûts et ses idées à celles des autres, chacun au contraire veut dominer, se faire écouter, l'emporter.

Cependant nous sentons tous les jours le besoin que nous avons de la complaisance des autres. Comment cette réflexion ne nous rend-elle pas nous-mêmes plus complaisants, et d'où vient que la plupart des hommes s'appliquent si peu à l'être? Cela vient, dans les uns, de défaut d'éducation; on ne les a pas accoutumés de bonne heure à plier leur humeur, leur caractère; dans les autres, de mollesse et de la peine qu'ils ont à se contraindre; dans plusieurs, de l'attachement à leurs propres goûts et à leurs fantaisies; ils ont tant de complaisance pour eux-mêmes, qu'il ne leur en reste presque plus pour les autres.

Doux. La douceur de caractère est une des plus aimables qualités qu'on puisse recevoir de la nature. Si elle ne nous l'a pas donnée, nous devons faire tous nos efforts pour l'acquérir. La chose n'est pas

impossible : il ne faut que de la bonne volonté et du courage. Saint François de Sales était né avec un caractère vif et violent. Dès qu'il eut reconnu son défaut, il s'appliqua fortement à s'en corriger, et il devint un modèle de douceur, comme il le fit bien voir dans une occasion. Un jeune gentilhomme, qui le haïssait, vint faire un bruit horrible sous ses fenêtres : il joignit aux aboiements de plusieurs chiens les injures de quelques valets insolents. Non content de cela, il eut l'effronterie de monter lui-même à la chambre du saint évêque, et y vomit contre lui tout ce que sa fureur lui put suggérer de plus offensant. Le prélat regarda cet emporté d'un œil tranquille, et ne lui répondit pas une seule parole. Le gentilhomme, prenant cette modération pour un mépris, redoubla sa rage, et poussa son insolence jusqu'aux derniers outrages. Saint François de Sales conserva toute sa patience. Lorsque ce furieux se fut enfin retiré, on demanda au saint évêque comment il avait eu la force de souffrir cet insolent, et comment il avait pu se taire dans une telle rencontre. « Nous avons, répondit-il, fait un pacte inviolable, ma langue et moi, et nous sommes convenus que, pendant que mon cœur serait dans l'émotion, ma langue ne dirait mot. Pouvais-je mieux apprendre à ce pauvre ignorant la manière de se posséder, qu'en me taisant ? et sa colère pouvait-elle mieux s'apaiser que par mon silence ? Ne faut-il pas avoir compassion d'un malheureux qui est emporté par sa passion ? »

On aime une personne douce, on la recherche, tout le monde serait charmé de vivre avec elle. On évite au contraire celui qui a le caractère dur, violent, impérieux, inflexible; et, quand on se fait

éviter, on ne tarde guère à se faire mépriser. L'esprit dur reste seul, personne ne veut de son commerce ; l'impérieux tyrannise, on le déteste ; le violent irrite, le contredisant fâche, l'inflexible révolte, le bourru se fait haïr, et l'on se venge du brutal par de cruelles vengeances ou par des insultes plus piquantes encore que les siennes. Un auteur aussi brutal que satirique avait reçu des coups de bâton pour quelques épigrammes mordantes qu'il avait faites. Il eut dans la suite un différend avec son libraire, et le menaça de le faire expirer sous le bâton. *Vous savez bien*, lui répondit froidement le libraire, *qu'on n'en meurt pas.*

Quelque odieux et quelque insupportables que soient dans la société les caractères dont nous venons de parler, celui de l'homme colère l'est encore davantage en quelque sorte, et de plus il est très-commun. C'est un défaut bien malheureux et bien grand que celui de ces personnes dont la bile est facile à s'émouvoir. « Qui pourra, s'écrie Salomon, vivre avec un homme qui se fâche aisément? »

Puisqu'on est destiné à vivre avec les hommes et à souffrir par leur fait, on ne saurait trop s'appliquer à acquérir de la douceur et de la patience, à réprimer ses accès de vivacité et de colère. Nous en avons un bel exemple dans un des plus grands princes qui aient porté la couronne de France. Crillon, étant venu trouver Henri IV pour s'excuser d'un reproche qu'on lui faisait, passa des excuses aux discussions, et des discussions aux emportements. Le roi irrité lui ordonna de sortir. Comme Crillon revenait sans cesse de la porte auprès du prince, en continuant de lui parler sur le même ton, on s'aperçut que le roi pâlissait de colère ; on eut peur qu'il

ne se saisît de l'épée de quelqu'un et n'en perçât Crillon. Cependant il se contint ; et, après que Crillon fut sorti, il se tourna vers les seigneurs qui étaient près de lui et qui avaient admiré sa patience : « La nature, leur dit-il, m'a formé colère ; mais depuis que je me connais, je me suis toujours tenu en garde contre une passion qu'il est dangereux d'écouter ; je sais par expérience que c'est une mauvaise conseillère, et je suis bien aise d'avoir de bons témoins de ma modération. »

La colère en effet est une maîtresse impérieuse et méchante. Elle récompense toujours mal ceux qui lui obéissent, et vend cher ses pernicieux conseils. Dans combien d'excès honteux, indignes, quelquefois irréparables et suivis de cruels remords, ne précipite-t-elle pas les hommes ! Elle porte les personnes qui ont le plus d'esprit, ou qui par leur rang et leur naissance devraient avoir le plus de bons sentiments, à dire ou à faire mille choses qui avilissent toujours et qui souvent déshonorent. Le philosophe Démonax, voyant un Lacédémonien en colère qui maltraitait son esclave : *Cesse*, lui dit-il, *de te rendre semblable à lui.*

La colère est peut-être de toutes les passions violentes celle qui nuit le plus au corps même. Rien n'altère plus la santé que les accès d'emportement : ils altèrent le sang, bouleversent les humeurs, changent totalement la constitution, et conduisent précipitamment au tombeau. *Les transports et la colère*, dit l'Écriture, *abrègent les jours.* Combien même n'en a-t-on pas vu qui, dans une de ces crises violentes, sont tombés morts ! L'empereur Valentinien Ier, dont l'histoire loue les grandes qualités, et qui, fils d'un cordier, s'était élevé à l'empire par sa va-

leur, devint la triste victime des fréquents mouvements de colère auxquels il se livrait, et qu'il négligea trop de réprimer. Donnant un jour audience aux ambassadeurs des Quades, il entra dans une si grande fureur, qu'il eut un vomissement de sang et en mourut. Qu'il est terrible de paraître en ce moment au tribunal du souverain Juge, pour y rendre compte de tous ses emportements!

Mais celui qui a l'âme aussi élevée que son rang croirait s'abaisser et s'avilir, s'il s'abandonnait à ces honteux transports. M. de Lauzun ayant un jour parlé fort insolemment à Louis XIV : *Si je n'étais pas roi*, lui dit ce prince, *je me mettrais en colère.*

Il montra une modération non moins étonnante dans une autre occasion, où il est peut-être plus difficile encore de surmonter les mouvements impétueux de la nature. Un de ses valets de chambre ayant par malheur répandu de la cire bouillante sur son pied, il se contenta de lui dire avec beaucoup de douceur: « Prenez garde une autre fois de n'être plus si maladroit. »

Il en coûte pour être ainsi maître de soi; mais quand on a soin de réprimer ses passions, leur âpreté s'adoucit; elles deviennent comme des animaux domestiques et apprivoisés, qui habitent avec nous, qui y vivent en paix. Chaque victoire a sa récompense; et lorsque, la passion calmée, on envisage de sang-froid jusqu'où elle pouvait nous mener, c'est une satisfaction bien douce qu'elle ne nous ait rien fait commettre contre la raison et la sagesse.

Que toutes ces réflexions entrent profondément dans votre âme, et vous préparent pour le moment du combat. Vous vaincrez toujours, si vous en pre-

nez les vrais moyens, et si vous allez puiser des forces et du courage dans les puissants motifs et dans les grands exemples que vous offre la religion. En vain chercheriez-vous ailleurs des remèdes efficaces contre la plus impétueuse des passions.

Affable. Cette aimable qualité, qui fait qu'un supérieur reçoit d'une manière gracieuse ceux qui s'adressent à lui, doit être surtout celle des grands et des hommes en place. Plus on est élevé par son rang ou par sa naissance au-dessus des autres, plus on doit avoir de douceur et d'affabilité. O vous qui êtes jaloux de l'amour des hommes, aimez à vous rendre humains et accessibles: montrez à tous cet air simple et noble de bonté, qui attire les cœurs. Faites qu'au sortir de votre entretien on goûte toujours le plaisir d'être charmé de vous et d'être content de soi-même. Le maire d'une petite ville de France, chargé de haranguer le roi en lui présentant les clefs, lui dit: « Sire, la joie que nous avons en voyant votre Majesté, est si grande que... » Il fut alors si interdit, qu'il rappela en vain sa mémoire; il répéta en bégayant les dernières paroles qu'il venait de prononcer. « Oui, lui dit le prince d'un ton de bonté, la joie que vous avez est si grande que vous ne pouvez l'exprimer. »

Si l'affabilité est de devoir dans un grand, dans un homme en place, elle est aussi bien plus propre à lui concilier l'estime et l'amour, que sa dignité même ou son rang. L'éclat qui brille autour de sa personne nous offusque trop pour ne pas nous déplaire; et l'élévation où il est placé humilie trop notre amour-propre pour que nous ne cherchions pas dans ses défauts et dans ses fautes de quoi justifier notre envie. Mais si les charmes de l'affabilité

tempèrent les rayons de gloire qui nous éblouissent, si la douceur des manières fait en quelque sorte descendre jusqu'à nous celui qui semblait si élevé au-dessus de la condition commune, il désarme la jalousie, fait taire la haine, et attire à lui tous les cœurs.

Trajan était bien convaincu de cette vérité. Ses favoris, le voyant recevoir tout le monde avec beaucoup d'affabilité, lui représentaient qu'il oubliait la majesté de l'empire. « Je veux, répondit-il, que mon peuple trouve en moi un empereur tel que je désirerais en voir un, si j'étais homme privé. »

L'affabilité, ainsi que le remarque Massillon, est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendants de ces races illustres et anciennes, auxquelles personne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance : ils la laisseraient ignorer, si elle pouvait l'être. On ne sent leur élévation que par une noble simplicité. Ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû ; et parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse et l'affabilité sont la seule distinction qu'ils affectent. La fausse grandeur, au contraire, est farouche et inaccessible, comme si elle craignait que, vue de trop près, elle ne perdît beaucoup de ce qu'elle paraît être.

Poli. L'inclination à obliger, l'honnête complaisance, sont les conditions premières de la politesse ; mais cela seul ne compose pas la politesse, il faut encore ce que quelques-uns appellent le don des manières. Ainsi la politesse consiste non-seulement à ne rien faire et à ne rien dire que d'obligeant, mais

aussi à le faire et à le dire avec une façon de s'exprimer et des manières qui aient quelque chose de noble et d'aisé, quelquefois même de fin et de délicat.

On pourrait appeler la politesse l'assaisonnement de la bonté : c'est la bonne grâce ajoutée au bon cœur. L'homme poli s'étudie à rendre les autres contents de lui et d'eux-mêmes; car la plus forte passion des hommes étant d'être estimés et considérés, la vraie politesse consiste surtout à leur témoigner de la considération et de l'estime, à ménager, à flatter même finement leur amour-propre.

Ce n'est pas qu'il faille jamais employer la flatterie et l'adulation. La flatterie est toujours un vice, et la véritable politesse, ainsi que la parfaite droiture, rougirait de s'en servir.

Ayons, autant qu'il nous sera possible, la politesse qui s'annonce par les grâces : mais, préférablement à tout, ayons celle qui annonce l'honnête homme et le chrétien. On peut, par le seul esprit de bienveillance, d'humanité, d'une charité plus sûre encore, avoir cette aménité, cette affabilité pleine d'attentions, de complaisance et d'égards, qui fait la douceur de la société, et qui rend mille fois plus aimable que ne l'est cette foule de gens si affectueux, si maniérés, si polis, et si fourbes dont le monde est rempli.

Qu'on inspire aux jeunes gens cette politesse sincère dont nous parlons, ils auront les vertus que la fausse politesse imite et qu'elle n'a pas; ils auront l'essentiel, le fond de la politesse, et il leur sera facile ensuite d'en acquérir l'extérieur et les grâces. Qu'ils voient pour cela des gens polis; qu'ils les étudient : ils apprendront bientôt d'eux ce qu'ils ont

à faire et comment ils doivent le faire. Dès qu'ils le sauront, qu'ils le fassent sans étude: l'affectation gâte tout, et l'on est moins ridicule par les défauts qu'on a que par les qualités qu'on affecte d'avoir.

Une grande partie des fautes que l'on commet contre la politesse, vient de ce qu'on ne sait pas se contraindre pour parler et pour agir comme la politesse l'exigerait, ou du moins pour se taire lorsqu'on ne pourrait parler sans trahir ses sentiments.

Les excès mêmes d'impolitesse peuvent servir à nous faire acquérir la parfaite politesse, en nous fournissant l'occasion de la pratiquer, et souvent dans ce qu'elle a, pour ainsi dire, de plus héroïque. Il est facile d'être poli avec ceux qui le sont, mais il est bien difficile de l'être avec ceux qui ne le sont point. En vain aura-t-on dit à un jeune homme qu'il n'y a jamais de raison légitime de manquer à la politesse; qu'il faut en avoir avec ceux mêmes qui n'en ont pas avec nous, et que les fautes d'autrui ne justifient point celles qu'elles nous ont fait faire. Ces belles et utiles leçons viendront échouer contre la première impolitesse qu'on lui fera: il en sera d'autant plus choqué, qu'il est lui-même plus poli, et par là il cessera quelquefois de l'être; dans cette occasion, il lui échappera des paroles piquantes, ou il témoignera du moins qu'il est choqué; et témoigner aux autres qu'ils nous offensent, c'est presque toujours les offenser.

Il n'est donc pas sans profit de se trouver quelquefois avec des gens impolis, pour apprendre à les souffrir poliment et à ne pas leur ressembler. Plus leurs fautes seront grossières, plus elles déplairont, et plus on rougirait d'être comme eux. Le comte de Marivaux, lieutenant général, homme un peu brutal

et grossier, avait perdu un bras dans une action, et se plaignait à Louis XIV, qui l'avait cependant récompensé. « Je voudrais avoir aussi perdu l'autre, dit-il, et ne plus servir Votre Majesté. » Le prince se contenta de lui répondre: « J'en serais bien fâché pour vous et pour moi.

L'homme vraiment poli est facile à pardonner les fautes qu'on pourrait commettre à son égard, et ingénieux à les excuser. Lorsque le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, commandait l'armée de Flandre, un vieil officier, qui connaissait mieux son métier que les usages de la cour, se mit à la table du prince sans en avoir obtenu la permission. On l'avertit de sa faute: il en demanda pardon. « Monsieur, lui dit le jeune prince, vous souperez avec moi: je vous apprendrai la cour, et vous m'apprendrez la guerre. »

On lit dans la vie de Clément XIV un trait qui fait honneur à ce pontife. Lorsqu'il n'était encore que religieux franciscain à Bologne, il rencontra dans le cloître un agréable petit-maître, tout fraîchement arrivé de Lyon, qui lui dit: « Mon Père, c'est en vérité par désœuvrement que je me promène chez vous, car je ne puis souffrir les moines. — Peut-être, Monsieur, les supporteriez-vous au réfectoire, lui répliqua le Père Ganganelli, et en ce cas, je vous prie de venir vous rafraîchir. » Il accepta l'offre; la conversation s'engagea, et le jeune homme fut si content de l'esprit et des manières du religieux qui l'avait si bien accueilli, qu'il s'arrêta deux mois à Bologne, uniquement pour le voir: à sa persuasion, il retourna chez des parents qu'il fuyait par libertinage, et dont il était tendrement aimé.

La vraie politesse est, comme on voit, une qualité

bien excellente et bien propre à concilier les cœurs. Son empire est si doux et si puissant, qu'elle gagne les ennemis mêmes, et les désarme quelquefois. Montaigne, le célèbre auteur des *Essais*, s'était retiré dans son château en Périgord, pendant les troubles de la religion et des guerres civiles qui, sous le règne de Charles IX, désolaient la France. Un jour un homme se présenta devant les fossés du château, feignant d'être poursuivi par des religionnaires. Introduit par Montaigne, il lui raconta que, voyageant avec plusieurs de ses amis, une troupe de gens de guerre les avait attaqués, que leur bagage avait été pillé, que ceux qui avaient opposé de la résistance avaient été tués, et qu'on avait dispersé les autres. Montaigne ne soupçonna pas un instant la bonne foi de cet homme. C'était néanmoins un chef de parti, qui était convenu avec sa troupe qu'il se servirait de ce stratagème pour s'introduire dans le château. Un moment après, on vint avertir Montaigne qu'il paraissait deux ou trois autres cavaliers. Celui qui avait été admis le premier, dit qu'il les reconnaissait pour ses camarades. Montaigne, touché de compassion, ne fit aucune difficulté de les recevoir. Ceux-ci furent suivis de plusieurs autres, en sorte que la cour du château fut bientôt remplie d'hommes et de chevaux. Montaigne s'aperçut alors de la faute qu'il avait faite; mais le mal était sans remède. Il paya de bonne contenance, et ne changea rien dans ses manières. Il s'empressa de procurer à ses hôtes tout ce dont ils feignaient d'avoir besoin, leur fit distribuer des rafraîchissements, et en agit avec tant de cordialité et de politesse, que leur chef, séduit par ses bons procédés, n'eut pas le courage de donner

le signal dont il était convenu pour mettre la maison au pillage.

C'est parce qu'on ne réfléchit pas à tous les avantages et à tout le prix de la politesse, qu'on voit tant d'hommes impolis et grossiers. Ils négligent les manières comme de petites choses, et ils ne savent pas que les manières sont souvent ce qui fait que les hommes nous jugent en bien ou en mal. On ne peut pas pénétrer l'intérieur, et l'on en juge par ce qu'on aperçoit : une légère attention à être affable et poli préviendrait les mauvais jugements. Il ne faut presque rien pour être réputé fier, incivil, méprisant, désobligeant ; il faut encore moins pour être estimé tout le contraire. Et qui ne sait combien il nous importe de ne pas nous aliéner les esprits par de mauvaises façons ; combien il nous est avantageux pour nos intérêts, pour notre repos, pour nos plaisirs, d'avoir l'estime et l'amour de nos semblables, de conserver avec eux cette bonne intelligence qui ne s'entretient que par la politesse ?

On est toujours sûr de rendre reconnaissants ceux dont on flatte l'amour-propre, et d'offenser ceux chez lesquels on le blesse. C'est pour ménager cet amour-propre si sensible et si délicat, que l'homme poli cherche à donner aux autres des marques d'estime et de considération. Qui que ce soit qui lui parle ou qui l'interroge, il a la complaisance et la politesse de lui répondre. Il ne ressemble pas à ces hommes fiers et grossiers qui, parce qu'ils sont ou croient être au-dessus des autres, ne daignent pas faire attention à ce qu'on leur dit, ou répondent d'une manière si brève et si dédaigneuse, qu'on ne peut qu'en être choqué. Avec un peu d'égards ils se feraient aimer, tandis qu'ils se rendent odieux.

L'homme poli n'est pas de ces tyrans de la conversation qui veulent asservir tous les esprits à leurs pensées, il ne prétend l'emporter sur personne. Aussi tout le monde aime et recherche sa compagnie. On demandait un jour à M. de Fontenelle, l'un des hommes les plus spirituels et les plus polis de son siècle, par quel moyen il s'était fait tant d'amis et pas un ennemi. « Par ces deux axiomes, répondit-il: *Tout est possible,* et *Tout le monde a raison.* »

Ainsi pense celui qui a beaucoup d'esprit et de politesse. Persuadé que dans bien des occasions il vaut mieux conserver la paix que de s'obstiner à faire connaître une vérité indifférente, il prévient les disputes ou les arrête, en cédant à propos, et en se pliant aux idées des autres, toutes les fois que ni sa conscience, ni l'honneur du prochain, ni la religion n'y sont intéressés. Si quelquefois il croit devoir combattre leurs sentiments, c'est avec une politesse et une modération qui font aimer la vérité dans sa bouche, et qui engagent à s'y rendre sans qu'il en coûte à l'amour-propre.

A table, en compagnie, voyez-le rire, badiner: il plaît, il amuse, mais il ne choque personne, parce qu'il sait arrêter le badinage précisément au terme qu'on ne pourrait passer sans devenir railleur et piquant. Il se garde bien de rien dire qui puisse rappeler quelques circonstances peu honorables; et s'il lui échappait à son insu quelque chose qui y eût trait, il agirait comme fit dans une occasion Guyot de Pitaval. Le Noble, connu dans la république des lettres par des pasquinades ingénieuses et par plusieurs petits ouvrages remplis d'esprit, de feu et d'enjouement, étant devenu procureur général du parlement de Metz, sa mauvaise conduite lui attira,

des affaires : il fut accusé de crimes pendables, dépouillé de sa charge, et mis en prison ; mais il en sortit. Quelque temps après, Pitaval, jouant au jeu d'hombre avec lui, manqua de lui faire faire la bête. Il lui dit, sans y faire attention : « Vous avez bien frisé la corde. » Le Noble pâlit et rougit. Pitaval sentit sa faute, mais il ne chercha pas à la réparer. « Quand, ajoutait-il en rapportant lui-même cette histoire, on a fait de pareilles inadvertances, il faut bien se garder de faire des excuses : ce serait une seconde faute pire que la première. »

L'homme poli, loin de chercher à offenser, aime et cherche au contraire toutes les occasions de faire un compliment flatteur : mais il n'en fait jamais de fade ou de ridicule. Prêt à tout ce qu'on veut de raisonnable, sa complaisance n'a rien de servile ni de rampant. Prévenant dans tout ce qu'il peut, il n'a dans sa politesse rien d'affecté ni d'incommode. Il engage, mais il presse rarement, il ne force jamais ; on a chez lui et avec lui toute la liberté qu'il désire avoir chez les autres et avec eux. Il est attentif, obligeant, mais sans ces façons cérémonieuses qui gênent, ni ces prétentions à la reconnaissance qui déplaisent ; et dans ce qu'il fait pour obliger, il s'y prête si volontiers qu'il semble le faire pour son plaisir encore plus que pour celui des autres.

Il mesure ses manières et ses paroles sur les caractères différents avec lesquels il se trouve. Il étudie les temps, les circonstances, pour venir et pour se retirer à propos : il disparaît au moment qui précède celui où il prévoit qu'il pourrait gêner ou ennuyer. Mais que dis-je ? un homme poli peut-il être incommode ou ennuyeux ? On le souhaite partout, on le voit arriver avec plaisir et s'en aller avec

peine : toutes les maisons et tous les cœurs lui sont ouverts.

Supérieure aux talents les plus distingués, aux qualités les plus brillantes, qui font souvent plus d'envieux ou d'indifférents que d'amis, la politesse a des droits toujours assurés sur l'amour des hommes; elle plait à tout le monde; il n'y a personne qui ne soit bien aise de se lier avec un homme poli, pourvu néanmoins qu'il ne veuille pas trop l'être ; car, quoiqu'on pardonne plus facilement un excès de politesse que la grossièreté, il y a des gens qui, pour paraître plus polis, sont si maniérés, si précieux, qu'ils déplaisent en cherchant trop à plaire ; ils gâtent ce qu'ils font de bien en voulant trop bien faire, et ils seraient beaucoup plus polis, s'ils affectaient moins de l'être. Ils fatiguent, ils assomment par leurs compliments excessifs, qu'ils prodiguent à tout le monde, et qui ne flattent personne. Ils deviennent non-seulement insupportables, mais odieux par la vanité, qui est ordinairement le principe de leur politesse, par l'air de satisfaction qu'ils font paraître, et, tandis qu'ils sont fort contents d'eux-mêmes, ils font pitié.

Il y en a qui ont mille attentions, mille politesses pour certaines personnes, à qui ils sont bien aises de plaire, ou dont le monde flatte la vanité; mais ils n'en ont aucune pour les autres, et particulièrement pour tout ce qui est au-dessous d'eux. L'homme vraiment civil et poli l'est envers tout le monde. Le chevalier William Gooels, gouverneur de la Virginie, causait avec un négociant dans les rues de Williamsbourg. Il vît passer un nègre qui le salua ; il lui rendit le salut. « Comment ! dit le négociant, Votre Excellence s'abaisse jusqu'à saluer

un esclave ! — Sans doute, répondit le gouverneur, je serais bien fâché qu'un esclave se montrât plus honnête homme que moi. »

D'humeur égale. La douceur de l'esprit, la complaisance, l'affabilité, la politesse vous feront rechercher ; mais si vous êtes d'humeur inégale, on ne tardera pas à vous fuir, à vous éviter. Les inégalités et les caprices commencent par refroidir, et bientôt après éloignent pour toujours ceux qui vous aimaient. Le plus digne sujet devient par son humeur un sujet insupportable. On se lasse enfin d'être l'esclave de son mérite; ses caprices fréquents et imprévus, ses bizarreries fatigantes font payer trop cher les avantages de son commerce ; on le quitte pour un homme d'une humeur égale, qui vaut moins d'ailleurs.

Pliez donc votre humeur dès la jeunesse, et vous épargnerez bien des chagrins aux autres et à vous-même. La plus cruelle des peines pour un homme d'honneur, c'est de se faire haïr ou éviter, et d'être insupportable. A quelque âge que vous soyez, tâchez par toutes sortes de moyens, et surtout en vous servant de ceux que nous avons indiqués contre la colère, de modérer votre humeur et de la rendre toujours si douce et si égale, qu'on ne craigne plus votre commerce. Ne dites donc pas comme quelques-uns : « Je suis trop vieux pour me corriger. » C'est au contraire une raison pour que vous deviez encore plus vous efforcer de le faire. La jeunesse est si aimable, que les hommes sont tout disposés à l'excuser et à lui pardonner bien des choses. Mais quand on n'est plus jeune, c'est alors surtout qu'il faut se perfectionner, et tâcher de regagner, par l'égalité d'humeur et par toutes sortes de bonnes qua-

lités, ce qu'on perd en agrément. Les défauts de l'esprit, comme ceux du visage, s'exagèrent en vieillissant.

Les personnes les plus sujettes aux inégalités d'humeur, sont souvent celles qui, par leur rang, leurs dignités, ou leurs emplois, devraient le moins s'y abandonner. Car c'est surtout aux magistrats, aux personnes publiques, que convient cette égalité si imposante et si digne de la place qu'ils occupent. M. de Harlay, premier président du parlement de Paris, la possédait au suprême degré. On en jugera par le trait suivant. Une dame de qualité n'ayant pu obtenir de lui une grâce qu'elle demandait, en fut très-piquée. Il voulut la reconduire : elle s'y opposa; il feignit de se rendre. Elle poursuivit son chemin en murmurant contre le magistrat, à qui elle donnait à demi-voix plusieurs épithètes grossières. L'ayant aperçu en se retournant : « Ah! Monsieur, lui dit-elle, vous êtes là! — Madame, lui répondit-il, vous dites de si belles choses, qu'on ne saurait vous quitter. » Il l'accompagna jusqu'à son carrosse.

Philippe II, ce roi d'Espagne dont nous avons déjà loué la piété, ne montra pas une moindre égalité d'humeur dans une circonstance où bien des gens en auraient manqué. Il avait passé la nuit à écrire des dépêches : c'était sa coutume d'écrire lui-même; son secrétaire n'avait que la peine de cacheter et mettre les adresses. Toutes les lettres étant faites, il s'en trouva une qui était fraîche. Le secrétaire, qui était à moitié endormi, voulut répandre du sable dessus, mais au lieu de sable, il prend l'encrier et le jette sur cette lettre, qui fut gâtée ainsi que toutes les autres. Le roi regarda cet accident

avec tranquillité, et se contenta de dire au secrétaire, en lui montrant l'un et l'autre : « Voici l'encrier et voilà le sablier. » Ensuite il recommença toutes les lettres, sans en paraître plus ému.

Et vous serez aimable. Si vous voulez être aimé des hommes, témoignez-leur de l'estime et de l'amitié : celui à qui personne ne plaît, pour l'ordinaire ne plaît à personne. Cherchons dans la société à être bien avec tous, si nous voulons y goûter du plaisir : car on est toujours bien où l'on est agréable, et l'on s'ennuie nécessairement où l'on ne plaît pas.

Voulez-vous que tout le monde vous aime et vous estime, ayez pour tout le monde beaucoup d'honnêteté, de douceur, de politesse. C'est par là que vous gagnerez tous les cœurs, que vous vous les attacherez. « L'homme, dit Salomon, dont la société est aimable, sera plus aimé que ne l'est un frère. »

C'est bien mal entendre ses intérêts que de ne vouloir plaire qu'à certaines personnes. Celui qui se fait aimer de tout le monde entreprend peu d'affaires qui ne lui réussissent : chacun s'empresse à l'obliger ; on rougirait de faire de la peine à celui qui ne cherche qu'à faire plaisir aux autres, qu'à s'en faire aimer. L'illustre M. de Fénelon l'éprouva. Des personnes envieuses et jalouses, car il ne pouvait avoir d'autres ennemis, avaient envoyé exprès de Paris à Cambrai un homme d'esprit qui, sous prétexte de rendre visite à Mgr l'archevêque, devait examiner de près sa conduite. Cet homme resta plusieurs mois à Cambrai, et fut à la fin tellement pénétré du mérite de ce prélat, de ses manières affables, et de sa conduite édifiante, qu'un jour, parlant à M. de Fénelon, il lui avoua, les larmes aux yeux,

le mystère odieux de son voyage, et retourna à Paris rempli d'horreur pour ceux qui voulaient rendre ce prélat suspect à la cour. Aimé et révéré de ses diocésains, les étrangers les plus distingués lui payaient avec plaisir le même tribut d'estime et d'amour. Durant la guerre de la succession d'Espagne, le prince Eugène et le duc de Malborough le prévenaient par toutes sortes de politesses. Ils envoyaient des détachements pour garder ses prairies et ses blés. Ils firent même transporter et escorter jusqu'à Cambrai ses grains, de peur qu'ils ne fussent enlevés par les fourrageurs de leur armée. Lorsque les partis ennemis apprenaient qu'il devait faire quelque voyage dans son diocèse, ils lui faisaient dire qu'il n'avait pas besoin d'escorte française, et qu'ils l'escorteraient: les hussards mêmes des troupes impériales lui rendaient ce service, tant la douceur, l'amabilité et la vraie vertu ont d'empire sur les esprits.

Le bonheur de nous faire aimer dépend surtout de nos discours et de nos entretiens, et c'est là principalement que la sagesse veut que nous cherchions à nous rendre aimables. Souvent les bons offices et les présents gagnent moins de cœurs que les paroles honnêtes et polies. Les femmes mêmes qui se font le plus considérer et le plus aimer dans le monde ne sont pas celles qui ont le plus de grâces extérieures et le plus d'esprit; ce sont celles qui savent le mieux conduire leur langue, et qui sont les plus sages dans leurs paroles.

Il semble donc qu'il serait facile de se faire aimer. Néanmoins cela est rare, parce qu'au lieu de parler de la manière qui plairait aux autres, nous voulons dire ce qui plaît à notre humeur. Nous aimons

mieux déplaire que de retenir quelques paroles indiscrètes, ou de parler avec bonté et politesse. Il faudrait aussi sacrifier souvent son amour-propre, combattre ses penchants, résister à ses goûts, pour s'accommoder à ceux des autres : ce qui est difficile quand on ne s'y est pas accoutumé de bonne heure, ou qu'on n'est pas animé par l'esprit de la religion, qui veut que nous soyons affables et complaisants pour tout ce qui est bien, pour l'édification, comme l'apôtre le recommandait aux premiers fidèles. En rendant par nos bonnes manières la vertu aimable, en lui gagnant les cœurs, nous avons encore l'avantage de les gagner pour nous-même, et d'en recueillir les heureux fruits.

VI.

Du pauvre qui vous doit n'augmentez point les maux.
Payez à l'ouvrier le prix de ses travaux.

Si votre débiteur est dans la misère, ou qu'il ne puisse actuellement vous payer, et qu'il vous conjure d'attendre encore, n'ayez pas le cœur assez dur pour le lui refuser et pour le dépouiller du peu qu'il a. Lui accorder quelque délai, ce n'est pas seulement humanité et bienfaisance, c'est intérêt propre et amour de nous-même.

Hommes intéressés et impitoyables, avez-vous oublié que vous serez traités comme vous aurez traité vos frères? Si vous ressemblez à ce mauvais serviteur à qui son maître venait de remettre dix mille talents, et qui eut la dureté de faire mettre en

prison un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, ne devez-vous pas craindre d'exciter également contre vous l'indignation des hommes et la colère de Dieu, qui n'est pas moins le père que le maître de tous, et qui se déclare hautement le vengeur du pauvre?

Les âmes nobles et généreuses liront avec plaisir ce que fit le comte de Soissons. Un gentilhomme fort pauvre lui devait une somme considérable; il vint le trouver, et le pria de lui remettre la moitié de cette somme. « Cette moitié n'est plus à moi, lui dit le comte, dès que vous avez pris la peine de venir la demander : mais puisque vous me laissez la libre disposition de l'autre moitié, trouvez bon que je vous la donne. »

Nous ne proposons un exemple si généreux qu'aux personnes qui peuvent l'imiter sans déranger leurs propres affaires et nuire à leur famille. Nous savons qu'il est des circonstances fâcheuses où l'on est forcé malgré soi de faire des malheureux, pour ne pas le devenir soi-même. Mais ces cas exceptés, lorsqu'on peut faire autrement, il y a de la barbarie de presser un pauvre débiteur qui ne peut vous payer présentement qu'en ôtant le pain à sa famille, qu'en vendant à vil prix ce qui lui reste.

Si votre débiteur est un honnête homme et que vous le connaissiez pour tel, que risquez-vous? tôt ou tard vous serez payé, et vous n'aurez pas à vous reprocher d'avoir écrasé un malheureux. Si c'est votre ami, en le pressant vous allez perdre son amitié, et avec elle plus que votre argent ne vaut. Si celui qui vous doit est un homme d'honneur, croyez qu'il est plus affligé et plus inquiet que vous de ne pouvoir s'acquitter; il n'est pas si pénible à

une personne qui a des sentiments de manquer d'argent que d'en devoir. En lui accordant quelque délai, vous acquerrez ce qui est plus précieux que tous les biens, l'estime des hommes, et un ami reconnaissant. « La bonne réputation vaut mieux que beaucoup de richesses, et l'affection est plus estimable que l'or et l'argent. »

Une pauvre fruitière n'ayant pu payer au jour marqué le loyer de son petit logement, son hôte impitoyable fit vendre ses meubles. Le peu qu'elle en avait pouvant à peine suffire pour payer sa dette et les frais de la vente, elle allait se voir réduite à la mendicité. Elle fondait en larmes pendant qu'on vendait ses meubles; mais son chagrin augmenta lorsqu'elle vit qu'on allait crier un petit saint Jérôme, tout enfumé, d'un pied et demi de hauteur, qu'elle avait au chevet de son lit, et devant qui elle priait Dieu tous les jours. Un peintre, qui l'avait examiné, le mit à trente sous; un curieux, qui s'y connaissait aussi bien que le peintre, le mit à un écu. Le peintre crut que pour étonner celui-ci, et lui faire perdre l'envie du saint Jérôme, il n'avait qu'à le pousser un peu haut tout d'un coup. « A une pistole, » dit-il. Le curieux rêva un peu, ou fit semblant de rêver. « A cinquante livres, reprit-il, — A cent francs, » ajouta le peintre. Le cœur de la bonne femme palpitait de joie; son loyer et les frais étaient déjà plus que payés par le petit saint Jérôme. Sa joie redoubla quand elle entendit l'amateur qui le mit à deux cents francs; et qui pourrait exprimer celle qu'elle eut, quand elle vit que de prix en prix le curieux le porta jusqu'à six cents livres? Le peintre lui dit en pleurant : « Vous êtes heureux, Monsieur, d'être plus riche que moi, car il vous

coûterait deux mille livres, ou je l'aurais. » C'était un original de Raphaël.

« Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, disait le vertueux Tobie à son fils, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû, et ne retenez pas un moment le salaire de l'ouvrier. » C'est un grand crime contre la justice et l'humanité que de différer, de diminuer, ou de refuser à l'artisan le prix de ses peines. L'Écriture le compare à l'homicide. « Celui qui répand le sang, et celui qui prive le mercenaire du fruit de son travail, sont frères. » C'est un de ces péchés qui crient vengeance au ciel, et que la justice divine laisse rarement impunis dès cette vie même.

Homme injuste et barbare, depuis combien de temps voit-on languir à votre porte ce malheureux artisan? Ce que vous lui devez servirait à nourrir sa famille indigente, à continuer son travail, ou à satisfaire un créancier qui le presse. Mais vous êtes insensible à ses cris, parce que votre rang vous met à l'abri de ses poursuites, ou parce que la crainte d'encourir votre disgrâce, de s'exposer à vos ressentiments, l'empêche d'employer contre vous les voies de la justice. S'il est forcé enfin d'y avoir recours, vous faites jouer tous les ressorts de votre crédit ou de la chicane, pour vous soustraire à ses trop justes instances, et pour lui lier les mains. Vous vous rendez invisible à tous vos créanciers, ou vous leur faites des promesses toujours infructueuses; semblable en quelque sorte à ces statues creuses, qui ne rendent jamais qu'un même et vain son. Vous les remettez de mois en mois, d'année en année: heureux encore quand vous ne les renvoyez pas avec dureté et avec menace!

Henri IV, ce bon roi, si digne du trône où il eut

tant de peine à monter, donna un jour à ses sujets une leçon bien remarquable. Après son entrée dans Paris, des créanciers firent arrêter l'équipage de La Noue. Cet officier s'en plaignit. « La Noue, lui dit publiquement le roi, il faut payer ses dettes, je paie bien les miennes. » Ensuite, le tirant à l'écart: « Tenez, ajouta-t-il, voilà mes pierreries; donnez-les en gage à vos créanciers, au lieu de votre bagage. »

Combien n'y en a-t-il pas qui n'ont jamais d'argent pour acquitter des dettes de justice, et qui en ont ou qui en trouvent toujours pour payer ce qu'ils appellent des dettes d'honneur, des dettes contractées par le jeu! comme si le premier honneur n'était pas de satisfaire à ce qu'exige la plus stricte et la plus indispensable justice, et de se refuser à des plaisirs qui mettent hors d'état de remplir un des plus justes devoirs.

Un seigneur anglais, qui ne payait point ses ouvriers, bâtissait un château. Il y fit faire une chapelle, et il voulut qu'elle fût vaste. Lorsqu'elle fut achevée, il ordonna à un des ouvriers de monter dans la chaire et de parler, afin qu'il pût juger si la place était sonore. L'ouvrier monte, et s'écrie: « Milord, il y a six mois que nous travaillons, nous n'avons point encore vu de votre argent; quand nous paierez-vous? — Très-bien, très-bien, dit le seigneur, descends, descends, en voilà assez; tu parles très-distinctement, mais je n'aime pas le sujet que tu as choisi. »

Combien de gens, loin de se faire un devoir de payer leurs dettes, se font même un faux honneur et une honteuse gloire de ne pas les payer! On disait à un gentilhomme qui devait beaucoup: « Vos dettes

doivent bien vous inquiéter. — Non, répondit-il, je laisse ce soin à mes créanciers. » Parler ainsi, c'est n'avoir ni probité ni honneur.

Le grand Turenne pensait et agissait bien différemment. Ayant pris le commandement de l'armée d'Allemagne, il trouva les troupes en si mauvais état, qu'il vendit sa vaisselle d'argent pour habiller les soldats et remonter la cavalerie, et il ne voulut jamais accepter les sommes considérables que ses amis lui offraient, ni rien prendre à crédit chez les marchands, de peur, disait-il, que s'il venait à être tué, ils n'en perdissent une bonne partie. Tous les ouvriers qui travaillaient pour sa maison avaient ordre de porter leurs mémoires avant qu'il partît pour l'armée, et ils étaient payés régulièrement.

VII.

Bon père, bon époux, bon maître sans faiblesse,
Honorez vos parents, surtout dans leur vieillesse.

Que cette importante maxime dit de choses, et quel vaste champ elle ouvre à l'instruction ! Les devoirs d'un père, d'un époux, d'un maître, et d'un fils sont immenses. Nous ne prétendons pas épuiser la matière ; nous nous bornerons à ce qu'il y a de plus essentiel, passant d'autant plus légèrement sur ce grave sujet, que ce livre est surtout destiné aux jeunes gens.

Bon père. On l'a déjà dit souvent avant nous, mais nous devons ici le répéter : un père doit à ses enfants la nourriture, l'instruction et l'exemple ; il

leur doit encore l'établissement, lorsque le temps en est venu. S'il dissipe leur fortune, c'est un vol; s'il les scandalise, c'est un parricide; s'il néglige leur éducation, c'est une conduite insensée qui causera son malheur et celui de sa famille. Souvent, pour leur amasser plus de biens, on épargne sur leur éducation, et le tort qu'on leur cause par là est beaucoup plus grand que tout le bien qu'on peut leur faire en leur assurant de la fortune.

Persuadé que le choix d'un état est un des principaux devoirs paternels, puisque ce choix décide souvent du bonheur ou du malheur de toute la vie, un bon père ne négligera rien pour que ses enfants en fassent un dont ils n'aient jamais à se repentir. Pour n'avoir pas lui-même de reproches à se faire, il ne s'en rapportera pas à lui seul dans une affaire de cette importance; et, de peur de se tromper, il prendra conseil de personnes sages, éclairées et vertueuses. Aidé de leurs lumières, et après avoir étudié les dispositions naturelles et les inclinations de ses enfants, il dirigera, il conseillera; mais il ne forcera pas et ne sacrifiera jamais leur docilité respectueuse à l'avarice, à l'orgueil, à une aveugle prévention, comme font tant de mauvais pères. Au lieu de consulter le goût, la vocation de leurs enfants, ils ne consultent que leurs propres idées, leurs inclinations, ou des convenances, des arrangements de famille.

Voulez-vous attirer sur votre famille les faveurs du Ciel, et mériter l'estime des hommes? n'ayez jamais d'injustes et odieuses prédilections; ayez au contraire pour tous vos enfants un amour égal. S'il est permis de témoigner quelquefois plus de tendresse à celui qui est plus jeune, plus délicat, plus

doux ou plus caressant, il ne l'est jamais de donner toutes ses affections et tout son bien à l'un au préjudice des autres, lorsqu'ils ne s'en sont pas rendus absolument indignes. Vous avantagerez bien plus celui que vous aimez en lui procurant l'amitié de ses frères ou sœurs qu'en lui donnant plus de bien. Un bon père ne doit-il pas l'être pour tous ses enfants?

Soyez bon père, mais ne le soyez pas trop; et surtout n'ayez jamais pour leurs vices et leur mauvaise conduite une criminelle faiblesse, qui attirerait sur eux et sur vous les châtiments du Ciel, comme elle les attira sur le grand-prêtre Héli et sur ses deux fils. Tant qu'ils sont sous l'autorité paternelle, servez-vous de toute celle que Dieu vous a donnée, pour prévenir ou arrêter leurs désordres; et si les paroles ne suffisent pas, employez d'autres moyens plus sévères et plus efficaces.

Le mariage, lorsqu'il est fait avec pureté de cœur, préserve les jeunes gens d'une multitude d'écueils: mais la raison et la religion doivent être encore plus consultées que l'inclination, pour un établissement qui doit durer toute la vie.

Bon maître. Regardez-vous comme le père de vos domestiques et tenez-leur-en lieu. Vous leur devez trois choses, dit le Sage: la nourriture, le travail, et l'instruction: la nourriture, parce que c'est leur droit; le travail, parce que c'est leur condition; l'instruction, parce que c'est votre charge. Si vous n'avez pas soin d'instruire et de reprendre vos domestiques, de les occuper, de les bien payer et de les bien nourrir, qu'il est à craindre que vous ne trouviez ou des impies, ou des impudiques, ou des voleurs dans ceux qui vous servent!

Nourrissez-les donc sans profusion et sans épargne sordide, et payez-les exactement. Que pourriez-vous exiger d'eux avec justice, s'ils étaient mal nourris et mal payés? D'ailleurs ils sauraient bien se dédommager en vous pillant, ou ils ne manqueraient pas de vous quitter dès qu'ils le pourraient.

Faites en sorte qu'ils soient toujours occupés : l'oisiveté les rendrait paresseux et libertins. Quand on ne fait rien, on apprend à mal faire. Eh! faut-il s'en étonner? Un domestique paresseux et libertin peut-il ne pas être insolent? « Le travail assidu, dit l'Esprit saint, rend un serviteur humble, et lui donne de l'inclination à son devoir. Procurez-lui toujours quelque occupation, et qu'il ne soit jamais sans rien faire : car l'oisiveté enseigne beaucoup de malice.» Plus il aura de liberté, et plus il cherchera à en avoir; moins il fera, et moins il voudra faire. Ne prenez donc personne pour vous servir, si vous n'avez de quoi l'occuper à tous les temps de la journée; une heure d'oisiveté jointe à une autre sera bientôt assez longue pour donner au serviteur qui ne fait rien la volonté de ne plus rien faire, et pour vous apprendre que le maître qui nourrit un paresseux, est bien près de nourrir un traître et un ennemi.

Ayez encore plus de soin que vos domestiques soient instruits de la religion et qu'ils en remplissent exactement tous les devoirs; vous en êtes spécialement chargé, et vous en répondrez à Dieu. Cependant, qu'il y ait dans une maison des scandales entre les domestiques; qu'ils négligent presque entièrement le service de Dieu; si d'ailleurs ils font exactement le service de leurs maîtres, on ferme trop souvent les yeux sur tout le reste. On s'inquiète peu que Dieu soit bien servi pourvu qu'on le soit

bien soi-même; et l'on ne fait pas attention que des domestiques qui n'ont point de mœurs, ni la crainte de Dieu, sont capables de tous les crimes. « Je crains Dieu, disait une personne d'esprit, et après Dieu, je ne crains que celui qui ne le craint pas. »

Pour mieux veiller sur vos domestiques et pour votre propre intérêt, ayez-en le moins que vous pourrez. Plus on en a, plus on est mal servi. M. de Vendôme trouva un jour Palaprat, son secrétaire, qui battait son domestique. Il lui en fit des reproches assez vifs. « Comment, Monseigneur, vous me blâmez ! dit Palaprat; savez-vous bien que, quoique je n'aie qu'un laquais, je suis aussi mal servi que vous qui en avez trente. »

Le grand nombre de domestiques est plus pour l'ostentation que pour le besoin. On nourrit des fainéants, qui vivent souvent dans le désordre ou dans la discorde, et causent quelquefois plus d'embarras et de peine qu'ils ne rendent de services. On raconte que Le Poussin, célèbre peintre français, étant à Rome, le prélat Massini, qui fut depuis cardinal, alla le voir. La conversation ayant duré jusqu'à la nuit, Le Poussin, la lampe à la main, l'éclaira le long de l'escalier, et le conduisit ainsi jusqu'à son carrosse, ce qui fit tant de peine au prélat, qu'il ne put s'empêcher de dire : « Je vous plains beaucoup, monsieur Poussin, de n'avoir pas seulement un domestique. — Et moi, répondit Le Poussin, je vous plains beaucoup plus, Monseigneur, d'en avoir un si grand nombre. »

Les bons domestiques sont d'ailleurs fort rares; on doit donc se contenter du nécessaire, et on ne saurait en avoir trop peu. Dans un grand nombre il peut se trouver plus facilement un mauvais sujet,

et un seul suffit pour gâter tous les autres. Tâchez de les bien choisir, afin de n'être pas obligé d'en changer souvent. Il est difficile d'avoir bonne opinion de ces maisons où il se fait un mouvement continuel de domestiques. Les changements continuels décrient un service, où les bons domestiques se garderont toujours bien de s'engager; il n'y entrera guère que de mauvais sujets, ou des serviteurs tout neufs qu'on formera pour les autres.

En général, avec de la douceur, de la bonté, de la patience, on rend les hommes à peu près ce que l'on doit désirer qu'ils soient : soyez bon maître, vous en serez mieux servi. Avec un maître sévère et sans bonté, on remplit ses devoirs; mais on les remplit sèchement, sans zèle et sans affection. Comme on n'y reste que par nécessité, et pour en sortir le plus tôt qu'on pourra, on ne fait rigoureusement que ce qu'on doit; et le maître y perd toujours, parce qu'il est rare qu'on fasse aussi bien. Un maître querelleur et difficile à servir, prescrivait à son valet tout ce qu'il devait faire pendant la journée : « Tu ne feras, lui-dit-il, précisément que cela, tu n'en omettras rien. » Ce maître entreprit un voyage; il avait un cheval vif qu'il voulait gourmander comme son domestique, mais qui, se jouant de lui, le jeta dans un fossé fort profond; le maître appela son valet à son secours. « Monsieur, lui dit le valet, ce matin vous ne m'avez pas donné cet ordre-là; ainsi tirez-vous d'affaire. » Puis il le laisse et s'enfuit à toute bride.

N'injuriez point et ne maltraitez jamais vos domestiques. « Ne soyez pas, dit l'Ecclésiastique, comme un lion dans votre maison, vous rendant terrible à vos serviteurs, et maltraitant ceux qui

vous sont soumis. Ne les menacez pas, comme font tant de maîtres hautains, de les mettre à la porte; rien ne les révolte davantage, et ne leur fait perdre plus sûrement l'affection qu'ils pouvaient avoir pour votre service. S'ils ne vous conviennent pas, ou dès que vous reconnaissez qu'ils sont incorrigibles, renvoyez-les sans hésiter, et croyez qu'il vaut mieux vous en défaire un mois plus tôt que d'avoir tout ce mois des impatiences.

Mais si vous jugez qu'ils soient susceptibles de correction et d'amendement, c'est charité de les ramener à leur devoir, et vous le devez. Reprenez-les par des avertissements sérieux et fermes, mêlés pourtant de douceur et de bonté; punissez-les même, s'il le faut; mais faites-le sans emportement; les excès de votre colère ne les corrigeraient pas, et vous rendraient plus coupable qu'eux. « On ne croit pas être justement condamné et puni, dit Montaigne, par un juge agité d'ire et de furie. »

Distinguez aussi l'ignorance et la fragilité de la mauvaise volonté et de la paresse. Dans ce dernier cas, c'est faiblesse que de tolérer; dans l'autre, excusez facilement et pardonnez. Le calife Mahadi demandait un jour à un de ses officiers dont il était mécontent, quand il cesserait de faire des fautes. « Tant que Dieu vous conservera la vie pour notre bien, lui répondit l'officier, ce sera à nous de faire des fautes, et à vous de nous les pardonner. »

Il faut passer bien des petites choses aux domestiques qui sont soumis, affectionnés et fidèles; car il y en a bien peu aujourd'hui de ce nombre, et dans les grandes maisons encore moins que dans les autres. « Si vous avez, dit le Sage, un serviteur attaché à son devoir, faites-en beaucoup de cas;

qu'il vous soit aussi cher que votre vie, et traitez-le comme votre frère. » La Sagesse éternelle, qui dispose de la servitude et de la liberté des hommes, l'a mis entre vos mains comme un présent de sa providence et de son amour. Vous pouvez vous décharger sur lui de toutes les inquiétudes et de tous les petits détails du ménage; prenez seulement une peine qui vous en épargnera bien d'autres, c'est de regarder et de savoir tout ce qui se passe. Voyez ce que font vos domestiques, non pour éclairer leur fidélité, mais pour empêcher qu'ils ne se négligent ou qu'ils n'oublient leur condition. Ils l'oublieraient bientôt et vous obligeraient à dépendre d'eux, si vous leur laissiez prendre trop d'ascendant sur vous, et de bons serviteurs vous en feriez de mauvais maîtres. Ayez soin qu'ils ne prennent pas la coutume de deviner vos volontés, mais qu'ils les demandent dans toutes les occasions.

Conservez avec soin votre autorité. Quelque sagement que l'on commande chez vous, et avec quelque succès qu'on gouverne votre ménage, il vous est toujours bien honteux de n'être pas obéi dans votre maison; et c'est bien mal connaître votre droit et vos vrais intérêts, que de récompenser les longs services d'un domestique, en le servant vous-même, et en le craignant à votre tour.

Mettons-lui, si vous le voulez, votre bien et vos affaires entre les mains, puisqu'il est sage et fidèle; mais souvenez-vous qu'il ne faut communiquer le pouvoir que comme le soleil communique sa lumière, en la donnant sans cesse, et en retenant celui qui la reçoit dans une dépendance perpétuelle. Faites-vous rendre compte exactement. Un serviteur à qui l'on confie tout sans prendre aucune con-

naissance de ce qu'il fait, sera bientôt ou fripon ou maître du logis. Pour empêcher qu'il ne devienne le tyran de vos autres domestiques, permettez au dernier d'entre eux de vous porter ses plaintes, et rendez justice à tous. Car n'êtes-vous pas en quelque sorte bien plus le roi de ceux que vous nourrissez et qui sont à vos gages, que le prince qu'ils ne voient jamais, et dont ils savent à peine qu'ils dépendent?

Que votre gouvernement soit, comme tout bon gouvernement doit être, un heureux mélange de ménagement et de fermeté, de douceur et de force. La fermeté sans douceur est dureté; elle aigrit, elle révolte, et porte à secouer un joug qu'elle rend intolérable. La douceur sans fermeté est faiblesse; elle rend l'autorité méprisable, et lui ôte toute la force qu'elle devrait avoir. Ne vous laissez jamais imposer la loi par vos domestiques, quand même ils se ligueraient tous ensemble; il vaudrait mieux les voir sortir tous dans le même jour. L'autorité une fois perdue ne se recouvre point.

« Parlez peu à vos serviteurs, disait saint Louis à son fils, et ne vous rendez pas trop familier avec eux, afin qu'ils vous craignent et qu'ils vous aiment comme leur maître. » Ce conseil était bien sage. L'excellent moyen de vous faire respecter dans votre maison, et d'y être bien servi, est d'être sérieux envers vos domestiques, et d'avoir avec eux peu de paroles. Ils n'auront de respect pour vous, qu'autant que vous aurez de réserve à leur égard. Sachez tout ce qu'ils font, mais qu'ils ne sachent point ce que vous pensez ni ce que vous ferez. Un maître qui voit tout dans sa maison, et qui ne parle point, est, pour ainsi dire, respecté comme un dieu : on

tremble sans qu'il menace, et la seule crainte qu'on a qu'il ne parle contient tout le monde dans l'ordre et dans le devoir.

Tâchez de ne faire des réprimandes qu'à propos ; moins elles sont fondées, plus elles font de peine ; et il n'est permis, sans juste sujet, de faire de la peine à personne. Il est humiliant d'avoir tort avec qui que ce soit; il est honteux et dangereux de l'avoir avec ses domestiques. Grondez rarement; les réprimandes n'en seront que plus efficaces. On s'accoutume au bruit comme à tout le reste; vous altèreriez votre santé, et vous n'y gagneriez pas davantage. Vous dégoûteriez de votre service de bons domestiques, et vous les mettriez quelquefois dans le cas de vous répondre des choses désagréables.

Donnez vos ordres en peu de mots, en termes clairs, et d'un ton qui, n'étant ni fier ni faible, ait cependant de la fermeté. Mêlez-y un peu de civilité pour adoucir à vos domestiques l'humiliation de leur état. Si vous étiez à leur place, comme la chose aurait pu être, comment voudriez-vous qu'on vous traitât ? Regardez-les comme des amis malheureux. Mais combien de maîtres ne les regardent au contraire que comme de vils esclaves, destinés à servir leurs caprices !

Le préjugé d'une mauvaise éducation, la fierté que l'abondance inspire, accoutument certains hommes puissants ou riches à se considérer comme les despotes de ceux qui sont à leurs gages, et à les traiter à peine comme des hommes. Eh ! pourrait-on leur dire, qui êtes-vous donc, maîtres superbes et cruels ? qui sont ceux qui vous servent ? Rappelez pour un moment les choses à leur origine. L'esclavage n'est que le fruit de la violence et de l'injustice,

ou tout au plus de la misère, dont la cruauté profite. Nous naissons tous libres, et la servitude, même volontaire, ne détruit point l'égalité que la nature met entre tous les hommes. Ce sont donc vos égaux qui vous servent. Quelle réserve cette pensée ne doit-elle pas vous inspirer à leur égard! Ne vous dit-elle pas qu'un maître raisonnable doit se faire servir avec la modération d'un homme qui n'use de ses serviteurs que pour la nécessité, et parce qu'il ne saurait lui seul tout faire; qu'il doit n'exiger d'eux que ce qu'ils peuvent, ne les pas traiter avec hauteur, adoucir leur joug, avoir pour eux une affection sincère, et les regarder même comme ses frères?

Ainsi pensait le prince de Conti, qui, élu roi de Pologne, se montra supérieur aux événements qui l'empêchèrent de porter cette couronne. Il avait pour ses officiers et pour tous ses domestiques une bonté et une douceur bien rares dans les grands. Jamais on ne lui vit d'humeur contre eux, jamais un de ces moments même de vivacité, que tant de maîtres se permettent et justifient. Il paraissait leur ami plutôt que leur maître, il les regardait comme les compagnons de sa fortune, et non pas comme les jouets ou les ministres de ses volontés et de ses passions. Aussi lui étaient-ils tous infiniment attachés, et leur affection prévenait l'abus qu'ils auraient pu faire de sa bonté. Il avait de bons serviteurs parce qu'il était bon maître.

Si vos domestiques ont des défauts, faut-il vous en étonner, puisque vous, qui devez avoir reçu une bien meilleure éducation, en avez également? Il n'est permis de vouloir des serviteurs parfaits qu'au maître qui l'est lui-même. S'ils l'étaient, nous de-

vrions les servir. N'est-ce pas souvent chez vous et à votre école qu'ils ont pris les vices que vous leur reprochez? C'est votre exemple peut-être qui les a corrompus ou qui les autorise. Témoins oculaires, témoins assidus de tout ce que vous faites, de tout ce que vous dites, n'est-il pas naturel qu'ils s'accoutument bientôt à agir et à parler comme vous?

Chez les Romains il y avait un mois où les esclaves avaient la liberté de tout dire à leurs maîtres. Quelles scènes, si cet usage était établi parmi nous! Quels portraits les domestiques feraient à ceux qu'ils servent, de leur caractère et de leurs mœurs! Mais s'ils n'ont plus aujourd'hui ce privilége, ils ne manquent guère d'en prendre un autre; et le plus doux soulagement d'un domestique qu'on vient de gronder ou de maltraiter, c'est d'étaler, au premier qu'il rencontre, toutes les faiblesses et tous les défauts de ses maîtres.

Le grand Cyrus, fondateur de la monarchie des Perses, disait qu'on n'était pas digne de commander aux autres, à moins qu'on ne fût meilleur que ceux à qui l'on donnait la loi. Combien donc de maîtres et de maîtresses devraient être dégradés! Ils se plaignent que leurs domestiques les méprisent, les décrient, et qu'ils n'ont point de plus dangereux ennemis que ceux qui sont dans leur maison. Mais ne peut-on pas leur dire: « Par où ceux qui vous servent vous estimeraient-ils? Vous ne leur cachez aucune de vos faiblesses; vous les leur découvrez avec autant de facilité et d'assurance que s'ils devaient les respecter. Vous êtes avec eux sans pudeur, sans réserve, sans retenue dans vos paroles et dans vos actions. Ils vous voient dans des mo-

ments et dans des états où vous devriez rougir de vous-mêmes. Vous vous montrez enfin tels que vous êtes, c'est-à-dire souvent très-méprisables; et vous vous plaignez d'être méprisés! »

Les maîtres que l'infirmité réduit à exiger des services dégoûtants et pénibles, devraient recevoir les services nécessaires avec une reconnaissance mêlée de confusion, du moins avec une bonté qui en adoucisse les désagréments; mais souvent ce sont ceux-là mêmes qui sont les plus difficiles et les plus fâcheux. Vous êtes indignes de vivre, si vos mauvaises humeurs font souffrir, encore plus que vos maladies, ceux qui emploient ce qu'ils ont de force et de santé pour vous soulager et vous servir. Une dame était d'une telle faiblesse, qu'elle ne pouvait faire un seul pas sans être soutenue par un domestique. Au milieu d'un escalier, elle s'avisa de quereller celui qui l'aidait à descendre, et lui donna un soufflet. Le domestique la laissa et s'enfuit. Comme elle le rappelait à son secours avec de grands cris : « Madame, lui dit-il, passez-vous de mon bras si vous pouvez; pour moi, je puis me passer de vos soufflets. »

Il est étrange que nous ne sentions pas combien il est déraisonnable d'exiger durement les services les plus nécessaires; c'est demander l'aumône les armes à la main. Louis XIV, qui était grand en tout, était bien éloigné d'agir ainsi. Un de ses valets de chambre était allé lui chercher des souliers et tardait à revenir; le duc de Montausier voulut le gronder. « Eh! laissez-le en paix, dit le roi, il est assez fâché de n'être pas arrivé plus tôt. » Une autre fois, un portier du parc de Versailles, qui avait été averti que le roi devait passer par la porte qu'il gardait

pour aller à la chasse, ne s'y trouva pas quand ce prince y arriva. Tous les courtisans s'empressèrent de le chercher; on le trouva enfin. Le pauvre homme, qui courut tant qu'il put, arriva tout essoufflé : on l'accablait d'injures et de reproches. « Eh! pourquoi, dit le prince, le grondez-vous? croyez-vous qu'il ne soit pas assez affligé de m'avoir fait attendre? »

Tout occupé de vos affaires ou de vos plaisirs, vous vous imaginez que des domestiques font tout à leur aise, qu'ils trouvent sous la main tout ce qu'ils cherchent, et que tout doit leur réussir. Vous vous récriez sur ce que les choses sont mal faites ou qu'elles vous manquent, sur ce que vos ordres ont été mal exécutés, sur ce que le succès ne répond pas à vos intentions; et vous supposez sans délibérer, sans examiner, que ceux que vous aviez chargés de ces soins sont coupables. Les accidents les plus imprévus, les contre-temps les plus inévitables, les maux mêmes dont la nature n'est pas exempte, ne sont que de faibles excuses auprès de vous.

Presque toujours la dureté vient d'un excès de mollesse : les personnes qui ont le plus soin d'elles-mêmes sont précisément celles qui ont le moins de compassion des autres. Vous êtes homme, et vous oubliez que c'est un homme qui vous sert, un homme sujet aux mêmes infirmités que vous, un homme forcé par la nature à manger, à boire, à dormir, à respirer quelquefois; et tous ces besoins pourtant deviennent souvent des sujets de reproches. On voudrait être servi par des anges, qui n'eussent besoin ni de nourriture ni de repos. C'est sur ce pied-là qu'on traite ceux dont on se croit

maître de disposer souverainement au prix de quelques gages; encore trouve-t-on mauvais qu'ils ne les prodiguent pas pour faire honneur à leurs maîtres. Et combien n'y a-t-il pas de maîtres qui les renvoient indignement sous les plus légers prétextes, quand la maladie, la vieillesse, ou quelque accident les rend moins utiles?

Don Diègue d'Arias, trésorier du roi de Castille Henri IV, représentant un jour à ce prince l'excès de sa libéralité et de ses récompenses, lui dit qu'il était nécessaire de réformer le grand nombre de ses officiers et les paies de ceux qui ne faisaient point les fonctions de leurs charges ou qui n'y étaient plus propres. Mais le roi lui répondit : « Si j'étais Arias, j'aurais aussi plus d'égard à l'argent qu'à la libéralité; vous parlez en particulier, et moi j'agirai en roi : le devoir d'un roi est de donner; je donne aux uns, parce qu'ils sont des gens de bien, et aux autres, afin qu'ils ne soient pas méchants; et quant à ces officiers dont vous voulez que je garde les uns et que je renvoie les autres, je vous dirai que je retiens les premiers, parce que j'ai besoin d'eux, et derniers parce qu'ils ont besoin de moi. »

Il n'y a peut-être dans aucun pays du monde un plus bel usage que celui qui est en Espagne. Une partie des revenus de la plupart des seigneurs est destinée à payer les pensions des anciens domestiques de la maison. Ceux qui servent fidèlement et qui remplissent exactement leurs devoirs, sont sûrs d'avoir de quoi subsister le reste de leurs jours. Un ancien domestique survit-il à son maître, celui-ci en mourant le recommande à son successeur, qui croirait indigne de lui de manquer aux intentions de celui qu'il remplace; aussi voit-on dans bien des

maisons un grand nombre d'anciens domestiques, vieux, infirmes, qui ne font plus rien que de faire honneur à la bonté, à la générosité de leurs maîtres, et qui sont aussi bien traités que s'ils étaient encore utiles. Quel plus noble emploi de ses richesses peut-on faire aux yeux de l'humanité bienfaisante?

« Aimez vos domestiques, disait Mme de Maintenon à la duchesse de Bourgogne; portez-les à Dieu, faites leur fortune, mais ne leur en faites jamais une grande; ne contentez ni leur vanité ni leur avarice, et que votre sagesse mette à leurs désirs la modération qu'ils devraient y mettre eux-mêmes. »

Il y a beaucoup de maîtres qui ne font du bien à leurs domestiques, ou ne se proposent de leur en faire qu'après la mort. C'est attendre à se faire aimer, qu'on ne soit plus en état de goûter le plus doux des plaisirs; c'est se réserver le moyen le plus efficace de se faire servir avec zèle, pour un temps où l'on n'en aura plus besoin. Un homme riche, étant attaqué d'une maladie dangereuse, fit à ses domestiques, dans son testament, des legs qui ne seraient payables qu'au cas qu'il revînt en santé. Ils le soignèrent si bien, qu'il guérit parfaitement. Il leur paya les legs. Laisser à ses domestiques au cas qu'on vienne à mourir, n'est-ce pas vouloir qu'ils soient d'intelligence avec la mort? Cependant, comme on n'est pas immortel, et qu'il est juste de reconnaître les peines que les maladies des maîtres occasionnent à ceux qui les servent, il convient, quand on le peut, de leur assurer quelque chose si l'on vient à mourir.

Prenez également soin d'eux dans leurs maladies, et ils vous serviront avec amour. Intéressez-vous toujours à ce qui les regarde, à leur établissement,

à leur petite fortune, et ils vous seront affectionnés. Faites si bien, qu'on soit content quand on entre chez vous; qu'on soit fidèle et heureux quand on y est, et qu'on ait de quoi vivre, s'il est possible, quand on en sort. Rien ne fait plus d'honneur à une maison, et n'attache plus à son service, que des maîtres qui savent récompenser ceux qui les ont bien servis.

En un mot, avec vos domestiques dont la sagesse et la fidélité vous sont connues (et vous ne devez jamais en avoir d'autres), vivez comme un maître qui connaît les devoirs de l'humanité, comme un chrétien qui sait que devant Dieu nous sommes tous égaux malgré l'inégalité des conditions. Ne leur donnez que de bons exemples, et portez-les au bien; il n'y en a pas de plus fidèles aux hommes que ceux qui le sont à Dieu. Veillez sur leurs mœurs, sans être ni leur tourment ni leur espion, et attachez-les-vous par votre douceur et par vos bienfaits. Y a-t-il rien de plus flatteur que de rendre heureux ceux dont on est environné?

Quoiqu'il ne faille jamais avoir trop de faiblesse, parce qu'on devient méprisable, en général il vaut mieux avoir trop de bonté que trop de sévérité. Mais celui-là seul est digne du titre de bon, qui sait s'armer, quand il le faut, de sévérité contre le vice, sans jamais l'autoriser; autrement la bonté n'est qu'une mollesse coupable. M. le duc de Vendôme portait la bonté jusqu'à ce défaut. Un de ses valets de pied vint l'avertir qu'un de ses officiers le volait. « Eh bien! lui dit ce prince, laisse-le faire, et volemoi comme lui. »

Le trait suivant du même prince nous paraît bien louable. Il était dans sa chambre, fort avant dans la

nuit, en conversation avec Palaprat. Celui-ci lui représenta qu'il devait se coucher; et il voulut appeler les gens du prince. « Non, lui dit-il, mais voyons s'ils ont préparé mon bonnet de nuit. » Il le trouva. « Il ne faut pas les éveiller, continua-t-il, je me mettrai bien au lit sans eux. »

Il tenait ce caractère de bonté de Henri IV, duquel il descendait. Théodore Agrippa, seigneur d'Aubigné, et aïeul de Mme de Maintenon, était couché à côté du lit de ce prince, et le croyait endormi, lorsqu'il dit à La Force avec qui il était couché : « Notre maître est le plus vilain et le plus ingrat qui soit sur la terre. » L'autre, accablé de sommeil, lui demanda : « Que dis-tu, d'Aubigné? » Le roi, qui ne dormait pas et qui avait tout entendu, cria tout haut : « La Force, n'entends-tu pas ce que dit d'Aubigné, que je suis le plus vilain et le plus ingrat qu'il y ait sur la terre? » Il n'en parla jamais depuis ni à l'un ni à l'autre. Il l'aurait dû punir, et l'aurait fait sans doute, s'il n'avait pas été bien sûr que cette plainte imprudente n'empêchait pas que cet officier ne lui fût véritablement attaché, comme il l'était en effet. Un bon maître dissimule quelquefois, et pardonne des paroles indiscrètes qui peuvent échapper à des serviteurs affectionnés, mais plus souvent en particulier que devant des témoins ou des étrangers. Un maître qui souffre qu'on lui manque publiquement de respect n'est guère plus excusable que le domestique qui ose le faire. On juge presque toujours également mal de l'un et de l'autre.



Honorez vos parents surtout dans leur vieillesse.

Eh! qui honorerait-on, qui aimerait-on, si l'on manquait à ce premier cri de la nature? Quoique son

divin auteur ait gravé ce devoir au fond de notre âme, en nous éclairant des lumières de la raison, il a voulu nous en faire encore un commandement exprès; et l'on a remarqué que c'est le seul à l'observation duquel il ait attaché une récompense dès cette vie même.

Rien aussi n'est plus particulièrement recommandé dans l'Écriture sainte, et surtout dans l'un de ses plus beaux livres de morale, l'Ecclésiastique, qui est rempli de préceptes admirables et des plus sages conseils. « Écoutez, enfants, dit cet auteur sacré, les avis de votre père; et suivez-les, afin que vous soyez sauvés: car Dieu a rendu le père vénérable aux enfants, et il a affermi sur eux l'autorité de la mère. Celui qui honore sa mère est comme un homme qui amasse un trésor: celui qui honore son père recevra lui-même de la joie de ses enfants, et il sera exaucé au jour de sa prière. Celui qui craint le Seigneur honore son père et sa mère, et il servira comme ses maîtres les auteurs de ses jours. »

Nous devons à nos parents le respect, l'amour, l'obéissance et les services. A quelque dignité même qu'on soit élevé, on doit toujours avoir du respect pour ceux de qui on a reçu la vie; et il faut leur en donner des marques extérieures, en les saluant avec honneur, en leur parlant avec soumission, en les visitant avec amitié, en les prévenant par de certaines attentions qui les flatteront d'autant plus, qu'elles seront des hommages libres et publics. Laurent Celse, ayant été nommé doge de Venise, et voyant que son père, qui était du nombre des sénateurs, ne pourrait se dispenser de venir comme les autres, selon la coutume, se mettre à genoux devant lui, mit sur sa toque ducale une croix d'or, afin que

son père pût rapporter à la croix l'honneur qui était d'usage. C'est depuis ce temps-là que les doges portent une croix sur leur toque ou bonnet.

Ce serait manquer au respect qu'on doit à ses parents que de les mépriser même intérieurement. Que sera-ce donc si l'on est assez malheureux pour en venir jusqu'à leur dire des paroles dures, injurieuses, outrageantes ; jusqu'à se moquer d'eux, les reprendre avec orgueil, découvrir leurs fautes, ou se railler de leurs défauts? N'est-ce pas se charger soi-même de honte, puisque le fils tire gloire de l'honneur du père, et qu'un père sans honneur est le déshonneur du fils?

Menacer ses parents, lever la main sur eux, ou les frapper même légèrement, est un crime des plus exécrables, une espèce d'impiété et de sacrilége que Dieu punit toujours, et souvent même de la manière la plus terrible et la plus éclatante. On sait quelle fut la fin tragique et malheureuse du rebelle Absalon, dont la mémoire sera éternellement un objet d'exécration et d'horreur.

Attendez-vous à être traité comme vous aurez traité vos parents. Si vous leur avez rendu le respect et l'honneur que vous leur deviez, vous recevrez à votre tour les mêmes hommages, avec l'estime et l'admiration des autres hommes. Mais si vous les avez méprisés, outragés, vous ne recevrez de vos enfants que des mépris ou des outrages. Un père, traîné indignement hors de sa maison par ses propres enfants, s'écria sur le seuil de la porte : « Arrêtez, malheureux enfants ! je n'ai traîné mon père que jusqu'ici. »

Ces punitions temporelles ne sont qu'une faible image de celles que l'auteur et le vengeur de l'au-

torité paternelle réserve en l'autre vie à ceux qui la foulent aux pieds ou la méprisent, et qui étouffent dans leur cœur tous sentiments d'amour pour les personnes qui doivent leur être le plus chères.

Mais si le Ciel punit les enfants ingrats et dénaturés, il récompense aussi presque toujours, d'une manière proportionnée, ceux qui font éclater à l'égard de leurs proches la noblesse de leurs sentiments. Le père d'un jeune Chinois avait été condamné à avoir la tête tranchée pour plusieurs crimes énormes qu'il avait commis pendant sa magistrature. Son fils alla se jeter aux pieds du gouverneur, et le conjura d'accepter l'offre qu'il faisait de mourir à la place de son père. Le mandarin questionna beaucoup le jeune homme, pour savoir si c'était de son propre mouvement qu'il parlait de la sorte. Quand il se fut assuré de la sincérité de ses sentiments, il en écrivit à l'empereur, qui envoya la grâce du père et un titre d'honneur pour le fils; mais celui-ci refusa constamment cette distinction, disant que le titre dont il serait décoré rappellerait sans cesse au public le souvenir de la faute de son père. L'empereur, admirant une si noble façon de penser, voulut avoir ce jeune homme à sa cour; il en prit un soin particulier; et dans la suite son mérite personnel l'éleva à la dignité de ministre d'État.

On venait de racheter quelques esclaves chrétiens à Alger. Au moment où ils allaient partir, un corsaire arriva dans le port avec une prise suédoise. Parmi le nombre des prisonniers, se trouva le père d'un des captifs rachetés. Ils se reconnurent, et volèrent dans les bras l'un de l'autre, les yeux baignés de larmes. Le jeune homme, touché du

malheur de son père, qui était déjà vieux, et dont l'esclavage ne pouvait qu'abréger les jours, pria les Algériens de lui permettre de prendre la place de son père. « Je suis plus robuste, ajouta-t-il, et plus propre aux travaux qu'on exige des esclaves. » On y consentit; mais le dey, ayant appris cette belle action, ne voulut pas que ce fils généreux restât dans les fers. Il ordonna qu'on lui rendît la liberté et qu'on le renvoyât avec son père.

Tel est le véritable amour : c'est par des effets, encore plus que par des paroles, qu'il se fait connaître. Si vous aimez sincèrement ceux de qui vous tenez la vie, vous leur en donnerez des marques dans toutes les occasions. Au visage gracieux, aux paroles tendres, vous joindrez l'empressement à les servir, à les obliger en tout ce qui dépendra de vous. Vous aurez pour toutes leurs volontés la soumission la plus respectueuse. Le seul cas où vous pourriez, où vous devriez même leur désobéir, ce serait s'ils vous commandaient quelque chose contre les lois du premier de tous les pères. L'Écriture, qui nous ordonne d'obéir à nos parents, nous avertit aussi que nous nous perdrions nous-mêmes, si nous les aimions plus que Dieu.

Mais en tout ce qui n'est pas évidemment opposé à la volonté divine, on doit à ses parents l'obéissance la plus entière; et le moindre signe de leurs désirs doit tenir lieu d'ordre. Alphonse, fils aîné de Ferdinand, roi de Castille et de Léon, donna un rare exemple de cette parfaite soumission. Ferdinand, avant de mourir, le pria de souffrir que Jean, son puîné, eût le royaume de Castille pour son partage. « Mon père, répondit Alphonse, la gloire de vous obéir me sera toujours plus chère que mon

droit d'aînesse. Si vous jugez que mon frère remplisse mieux votre place que moi, je consens que vous lui donniez tous vos royaumes; je suivrai vos ordres comme ceux de Dieu même. » Ces paroles attendrirent si fort le cœur de Ferdinand, qu'il mourut en versant des larmes de tendresse sur ce bon fils.

Êtes-vous moins aimé de vos parents que les autres, ne vous laissez point aller pour cela aux murmures et aux emportements; ne perdez ni le respect ni la soumission que vous leur devez toujours. Tôt ou tard votre patience et votre vertu vous regagneront leur cœur. Jean Moschus, auteur du septième siècle, rapporte d'un homme qui avait plusieurs fils, qu'il ne pouvait souffrir l'aîné, parce qu'il aimait la retraite et la solitude. Il se mettait sans cesse en colère contre lui, et lui reprochait souvent de ne pas faire comme ses autres frères. L'enfant ne répondait rien, et souffrait tout avec une patience qui le faisait aimer et admirer de tout le monde. A la fin, le père, touché de sa sagesse, lui rendit justice; et près de mourir il le laissa maître de partager toute sa succession avec ses autres frères comme il le jugerait à propos, ce qu'il fit selon les règles de l'égalité et de la justice.

Saint Ambroise, dans la belle explication qu'il donne du commandement que Dieu nous a fait, et que nous a renouvelé Jésus-Christ, d'honorer notre père et notre mère, veut que nous les honorions par notre soumission, prenant garde à ne les point offenser, même par quelque marque qui paraisse sur notre visage. « Ce n'est pas assez, ajoute-t-il, de les honorer par votre respect et par votre obéissance, il faut aussi les honorer en les assistant. Nourrissez

votre père, nourrissez votre mère si elle est dans le besoin. Quand vous l'aurez nourrie, vous ne lui aurez pas encore rendu tout ce qu'elle a souffert et tout ce qu'elle a fait pour vous. Vous lui devez ce que vous avez, puisque vous lui devez ce que vous êtes. »

« Mon fils, disait Tobie, ayez soin de votre mère tous les jours de sa vie; car vous devez vous souvenir combien elle a souffert, et à quels dangers elle a été exposée pour vous lorsqu'elle vous portait dans son sein. »

Dans la fameuse éruption du mont Vésuve, qui occasionna la mort de Pline le Naturaliste, son neveu, Pline le Jeune, était avec sa famille à Misène, ville peu éloignée de ce volcan. Tous les habitants cherchaient leur salut dans la fuite. Pline seul, redoutant peu pour lui-même le danger qui l'environnait, ne songea qu'à sauver les jours de sa mère. Elle le conjura de fuir sans elle d'un lieu où sa perte était assurée, elle lui représenta que son grand âge et ses infirmités ne lui permettaient pas de le suivre, et que le moindre retard les exposait à périr tous deux. Ses prières furent inutiles, et Pline le Jeune aima mieux mourir avec sa mère que de l'abandonner dans un péril aussi pressant. Il l'entraîna malgré elle. Déjà la cendre tombait sur eux; les vapeurs et la fumée dont l'air était obscurci faisaient du jour la nuit la plus sombre. Ensevelis dans les ténèbres, ils n'avaient, pour guider leurs pas tremblants, que la lueur du feu qui les menaçait et des flammes qui les entouraient. Mais rien ne put ébranler la constance de Pline, ni l'obliger de pourvoir plus promptement à sa sûreté en abandonnant sa mère. Il la consola, il la soutint, il la

porta dans ses bras; sa tendresse le rendit capable des plus grands efforts. Le Ciel récompensa une action si louable; il conserva à Pline une mère, plus précieuse pour lui que la vie qu'il tenait d'elle, et à la mère un fils digne de son amour.

C'est surtout dans la vieillesse que les parents ont plus besoin du secours de leurs enfants, et c'est alors que ceux-ci doivent redoubler de zèle et d'affection.

« Mon fils, dit le Sage, prenez soin de votre père dans sa vieillesse, et ne l'attristez pas durant sa vie. Si sa raison s'affaiblit, supportez-le, et ne le méprisez point. Car la charité que vous aurez eue pour votre père ne sera pas mise en oubli; et Dieu vous récompensera pour avoir supporté les défauts de votre mère : il vous établira dans la justice; il se souviendra de vous au jour de l'affliction, et vos péchés seront anéantis comme la glace qui se fond en un jour serein. Que celui qui abandonne son père s'acquiert un mauvais renom! et combien est maudit de Dieu celui qui aigrit l'esprit de sa mère! »

Le véritable amour est ingénieux, et trouve des ressources dans lui-même ou dans les autres. Un vieillard anglais, presque centenaire, et tailleur de son métier, avait douze fils, tous soldats, qui n'avaient que leur solde pour vivre. Ils obtinrent un congé dont ils profitèrent pour venir voir leur père. Ils le trouvèrent sans pain. « Point de pain! s'écria l'un d'eux, et avoir donné douze défenseurs à la patrie! il faut que notre bon père soit assisté.—Mais comment!—N'y a-t-il pas un lombard ici, dit le plus jeune, après un moment de réflexion.— Un lombard, dit un autre, qu'en attendre? Il n'est bon qu'à ruiner totalement le malheureux qui y porte sa dernière

ressource : mais d'ailleurs à quoi nous servirait-il ? Avons-nous quelque chose à y porter ? car on ne prête rien sans sûretés. — Nous n'avons rien ! reprit le jeune homme ; vous allez voir : notre père a été tailleur ; il a exercé longtemps ce métier ; il meurt de faim, cela prouve sa probité : nous sommes tous au service depuis quelques années, personne ne peut nous reprocher la moindre chose contre l'honneur : mettons cet honneur en gage ; on nous confiera bien cinquante livres sur ce dépôt. » Cette idée fut approuvée unanimement : les frères écrivirent et signèrent ce billet : « Douze Anglais, fils d'un tailleur réduit à la plus grande pauvreté à l'âge de près de cent ans, servent tous les douze le roi et la patrie avec zèle : ils demandent au lombard la somme de cinquante livres, afin de soulager leur infortuné père. Pour sûreté de cette somme, ils engagent leur honneur, et promettent le remboursement dans le terme d'une année. » Ils portèrent ce billet à la caisse du lombard. On leur donna les cinquante livres et l'on déchira le billet : on promit de fournir aux besoins du vieillard pendant sa vie. Ce trait n'a pas plutôt été rendu public, que quantité de personnes sont venues chez le tailleur pour le voir, et personne n'y est venu les mains vides. Le vieillard, ajoutait le journal d'où nous avons tiré ce fait arrivé à Londres en 1775, est actuellement à son aise, il est même en état de laisser après lui un petit fonds, qui servira à récompenser la piété filiale de ses douze fils.

Comme notre méthode est d'instruire par des exemples autant que par des préceptes, nous allons rapporter encore quelques beaux traits de cette piété filiale, que nous voudrions pouvoir inspirer à tous les enfants. C'est à la vue des grands modèles

que l'âme s'affecte; c'est au récit des belles actions qu'elle s'émeut, s'attendrit et s'enflamme.

Et en effet, qui pourrait lire sans attendrissement la sensibilité touchante de ce jeune gentilhomme dont parle l'auteur du Dictionnaire d'éducation? Placé à l'école royale-militaire, il se contentait pendant plusieurs jours de manger de la soupe et du pain sec avec de l'eau. Le gouverneur, averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion. Le jeune enfant continuait toujours, sans dévoiler son secret. M. Pâris du Verney, instruit par le gouverneur de cette persévérance, le fit venir, et après lui avoir doucement représenté combien il était nécessaire d'éviter toute singularité et de se conformer à l'usage de l'école, voyant que cet enfant ne s'expliquait point sur les motifs de sa conduite, il fut contraint de le menacer, s'il ne se réformait, de le rendre à sa famille. « Hélas! Monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison que j'ai d'agir comme je fais, la voici: Dans la maison de mon père je mangeais du pain noir et en petite quantité: nous n'avions souvent que de l'eau à y ajouter. Ici je mange de bonne soupe; le pain y est bon, blanc et à discrétion. Je trouve que je fais grande chère, et je ne puis me déterminer à manger davantage, par l'impression que me fait le souvenir de l'état de mon père et de ma mère. » M. Pâris du Verney et le gouverneur ne pouvaient retenir leurs larmes en voyant la sensibilité et la fermeté de cet enfant. « Monsieur, reprit M. Pâris du Verney, si monsieur votre père a servi, n'a-t-il point de pension? — Non, répondit l'enfant; pendant un an il en a sollicité une; le défaut d'argent l'a contraint d'en abandonner la poursuite; et, pour ne point faire de dettes à Versailles, il a mieux

aimé languir. — Eh bien! dit M. Pâris du Verney, si le fait est aussi prouvé qu'il paraît vrai dans votre bouche, je promets de lui obtenir cinq cents livres de pension. Puisque vos parents sont si peu à leur aise, vraisemblablement ils ne vous ont pas beaucoup garni le gousset; recevez pour vos menus plaisirs les trois louis que je vous présente de la part du roi; et quant à monsieur votre père, je lui enverrai d'avance les six premiers mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir. — Monsieur, reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent? — Ne vous inquiétez pas, reprit M. Pâris du Verney, nous en trouverons les moyens. — Ah! Monsieur, répliqua-t-il, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner : ici j'ai tout en abondance; ils me deviendraient inutiles, et ils feraient grand bien à mon père pour ses autres enfants. »

L'histoire du Japon nous a aussi conservé un beau trait du soin qu'on doit avoir de ses parents lorsqu'ils sont dans le besoin. Quoique l'héroïsme y soit porté trop loin, et qu'on ne doive pas imiter en tout cet exemple, il servira toujours à confondre ceux qui n'en font pas assez. Ce sont des idolâtres qui vont leur donner des leçons.

Une femme était restée veuve avec trois garçons, et ne subsistait que de leur travail, qui suffisait à peine pour elle et pour eux. Le spectacle d'une mère qu'ils chérissaient, en proie aux besoins, leur fit concevoir la plus étrange résolution. On avait publié depuis peu que quiconque livrerait à la justice l'auteur d'un certain vol, toucherait une somme considérable. Les trois frères conviennent entre eux qu'un des trois passera pour ce voleur, et que les deux

autres le mèneront au juge. Ils tirent au sort, qui tombe sur le plus jeune. Il se laisse lier et conduire comme un criminel. Le magistrat l'interroge. Il répond que c'est lui qui a fait le vol. On le fait conduire en prison, et ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrit alors sur le danger de leur frère. Ils trouvent le moyen d'entrer dans la prison, et, croyant n'être vus de personne, ils l'embrassent tendrement et l'arrosent de leurs larmes. Le magistrat qui les avait aperçus, surpris d'un spectacle si nouveau, donne commission à un de ses gens de suivre les deux délateurs : il lui enjoint expressément de ne les point perdre de vue, qu'il n'ait expliqué un fait si singulier. Le domestique s'acquitte parfaitement de sa commission, et rapporte qu'ayant vu entrer ces deux jeunes gens dans une maison, il s'en était approché, et les avait entendus raconter à leur mère ce qu'ils venaient d'exécuter pour elle; que la pauvre femme à ce récit avait jeté des cris lamentables, et qu'elle avait ordonné à ses enfants de rapporter l'argent qu'on leur avait donné, disant qu'elle aimait mieux mourir de faim que de se conserver la vie au prix de celle de son fils. Le magistrat, pouvant à peine croire ce qu'on lui raconte, fait venir aussitôt son prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, le menace même du plus cruel supplice; mais le jeune homme persiste à se déclarer coupable. « Ah! c'en est trop, lui dit le magistrat en se jetant à son cou, enfant vertueux! votre conduite m'étonne. » Il va aussitôt faire son rapport à l'empereur, qui, charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de caresses, donna au plus jeune une pension considérable, et une moindre à chacun des deux autres.

Joignons à l'exemple des païens celui des animaux, pour achever de confondre les enfants dénaturés. Le fait que nous allons rapporter est attesté par un témoin oculaire. C'est un officier allemand, observateur aussi exact que judicieux, qui écrit à un de ses amis ce qui vient de se passer sous ses yeux.

« J'étais ce matin dans mon lit, dit-il, occupé à lire. J'ai été interrompu tout à coup par un bruit semblable à celui que font des rats qui grimpent contre une cloison. J'ai observé attentivement. J'ai vu paraître un rat sur le bord d'un trou : il a regardé de tous côtés, ensuite s'est retiré. Un moment après il a reparu : il conduisait par l'oreille un rat plus gros que lui, et qui paraissait vieux : l'ayant laissé sur le bord d'un trou, un autre jeune rat s'est joint à lui. Ils ont tous deux parcouru la chambre, ramassant des miettes de biscuit, qui, au souper de la veille, étaient tombées de la table : ils les ont portées à celui qui était sur le bord du trou. Cette attention dans ces animaux m'a étonné : j'ai observé avec encore plus de soin. J'ai jugé que le rat auquel les deux autres portaient à manger était aveugle, parce qu'il ne trouvait qu'en tâtonnant le biscuit qu'on lui présentait. Je n'ai point douté que les deux jeunes ne fussent les enfants et les pourvoyeurs assidus d'un père aveugle. J'admirais en moi-même la sagesse de la nature, qui a mis dans tous les animaux une intime tendresse, une reconnaissance, je dirais presque une vertu, proportionnées à leurs facultés. Tandis que je faisais ces réflexions, et que je craignais qu'on n'interrompît ces petits animaux, notre chirurgien-major a ouvert la porte de ma chambre. Les deux jeunes rats ont fait un cri,

comme pour avertir l'aveugle; et malgré leur frayeur ils n'ont pas voulu se sauver, que le vieux ne fût en sûreté. Ils sont rentrés dans le trou après lui, en servant, pour ainsi dire, d'arrière-garde. » Si ce fait est vrai, et s'il est exact dans toutes ses circonstances, comme on ne peut guère en douter, quelle leçon pour l'homme !

Les enfants assez dénaturés pour oublier ce qu'ils doivent à leurs parents, sont des monstres d'ingratitude; mais souvent les pères et les mères ne peuvent l'imputer qu'à eux-mêmes. Si les enfants étaient mieux élevés, s'ils avaient reçu une éducation plus sage et plus chrétienne, ils seraient plus respectueux et plus tendres.

Mais la faute des pères et des mères n'excuse pas celle des enfants, et l'on ne saurait entendre sans horreur la manière indigne dont Mithridate fut traité par son fils Pharnace. On sait que ce roi, si fameux par les guerres qu'il soutint avec gloire contre les Romains, ternit ses grandes qualités par ses cruautés et par son ambition qui le porta à faire mourir ses neveux, fils du roi de Cappadoce, pour s'emparer de ce royaume. Les pères trouvent ordinairement, dans leur famille même, des imitateurs trop fidèles des mauvais exemples qu'ils leur ont donnés. Mithridate fut à son tour dépouillé des États qui lui restaient par son fils Pharnace, qui avait fait révolter l'armée en sa faveur. Il demanda qu'il lui fût permis d'aller dans un pays éloigné finir ses jours. Pharnace, sans daigner le regarder, eut la barbarie de dire : « Qu'il périsse ! » Mithridate, pénétré de douleur, lui répondit : « Puisses-tu un jour ouïr de la bouche de tes enfants ce que la tienne vient de prononcer contre moi ! » Il passa

ensuite tout furieux dans l'appartement de la reine, lui fit prendre du poison, en donna à ses filles, et se perça lui-même de son épée. Pharnace ne jouit pas longtemps de son crime. César marcha contre lui, et le vainquit avec tant de rapidité, qu'il écrivit au sénat : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

Il y a des personnes parvenues qui rougissent de ceux qui leur ont donné la naissance. Sourds à la voix du sang et de la nature, ils les dédaignent et les méconnaissent. Que ne rougissent-ils aussi d'être nés ! L'orgueil a fasciné leurs yeux et corrompu leur cœur. Ils ne voient point que la véritable grandeur n'est pas d'être né grand ou riche, mais de s'élever par la générosité de ses sentiments au-dessus des grandeurs et des richesses. « N'oubliez pas, dit le Sage, votre père et votre mère, parce que vous êtes au milieu des grands, de peur que Dieu ne vous oublie devant ces grands mêmes, et que, devenant insensé par la trop grande familiarité que vous aurez avec eux, vous ne tombiez dans l'infamie. » Au contraire, le respect et l'honneur que vous leur rendrez alors rejailliront sur vous. Un brave officier nommé Duras, du régiment d'Aubusson, était fils d'un paysan. Son père étant venu le voir, il le présenta en habits de son état et en sabots à son colonel. Louis XIV, instruit de la manière dont il avait reconnu, reçu et honoré son père, tandis qu'on le croyait issu de la maison de Duras, le fit venir à la cour, et lui dit, en lui tendant la main : « Duras, je suis bien aise de connaître le plus honnête homme de mon royaume : je vous accorde mille écus de pension; mariez-vous, j'aurai soin de vos enfants, vous méritez d'en avoir qui vous ressemblent. »

Si l'on doit honorer et assister ses parents durant leur vie, il ne faut pas non plus les oublier lorsqu'ils ont cessé de vivre; c'est alors peut-être qu'ils ont le plus besoin de vous. Faites-leur des obsèques selon votre rang et votre état, pour honorer leur mémoire; mais ne vous en tenez pas là; les magnifiques funérailles sont pour les vivants, les prières seules soulagent les morts.

On ne doit pas seulement honorer son père et sa mère, il faut honorer aussi tous ses autres parents, à proportion des liens du sang qui unissent avec eux. Mais combien plus doit-on respecter et honorer le souverain, qui est le père de tous ses sujets! « Craignez Dieu, honorez le roi, » disait le chef des apôtres aux premiers fidèles.

Le Sage veut non-seulement que nous rendions extérieurement au roi le respect et l'honneur qui lui sont dus, en ne nous permettant jamais de parler mal de sa personne, mais aussi que nous nous abstenions de juger facilement de sa conduite, et de la condamner même dans notre pensée. « De quoi vous mêlez-vous, disait-on à un philosophe, de censurer les lois que les magistrats font pour le bon ordre, vous qui ne pouvez l'établir dans votre maison, ni mettre la paix entre vos servantes et votre femme? » Tel, en effet, qui ne sait gouverner ni régler sa famille, se mêle de critiquer le gouvernement de l'État. Combien de gens blâment témérairement ce qu'ils loueraient, s'ils connaissaient les motifs secrets qui font agir ceux qui sont à leur tête! Combien d'ignorants et de présomptueux veulent prononcer et décider sur ce qu'ils ne savent point et ne peuvent savoir!

Si l'on doit honorer et respecter non-seulement

les princes de la terre, mais aussi leurs officiers et tous ceux qui les représentent, à plus forte raison doit-on honorer les ministres du Roi des rois, respecter leur caractère, qui est si auguste, dit saint Chrysostôme, qu'il est au-dessus de la pourpre et de la dignité royale, parce qu'il donne un pouvoir que les rois et même les anges n'ont pas. Médiateurs entre Dieu et les hommes, destinés à remettre les péchés, à offrir le sacrifice de la loi nouvelle, à annoncer la parole divine à toutes les créatures, aux puissances mêmes du monde, ils sont les lieutenants de Dieu, les envoyés du Ciel, et nos pères dans la foi. Le grand saint Athanase, dans la vie qu'il a écrite de saint Antoine, rapporte que ce patriarche des cénobites, qui n'avait pas même la tonsure, voulait que le moindre clerc lui fût préféré en toutes choses. Il s'humiliait et baissait la tête devant les évêques et les prêtres pour leur demander leur bénédiction.

Sulpice Sévère, disciple de saint Martin, rapporte ainsi que plusieurs évêques, qui étaient à Trêves, à cause de l'empereur Maxime, cherchant à faire leur cour à ce prince, avilissaient leur caractère par beaucoup de bassesses et de flatteries, au lieu que saint Martin conserva toute sa vie une autorité apostolique ; et moins il parut courtisan, plus Maxime conçut d'estime et de vénération pour lui. Cet empereur l'ayant un jour invité à sa table, le prêtre qui accompagnait saint Martin fut mis à une place honorable et le saint évêque fut placé à côté de Maxime. Au milieu du repas, l'échanson présenta d'abord, selon la coutume, la coupe à l'empereur. Ce prince, plein de respect pour le saint évêque, voulut qu'on la lui donnât, espérant la recevoir

ensuite de sa main. Mais saint Martin, ayant bu, présenta la coupe à son prêtre, comme à celui qu'il estimait le plus digne après lui, ne croyant pas devoir préférer l'empereur même à un homme honoré du sacerdoce de Jésus-Christ. Maxime et toute la cour admirèrent ces sentiments, et on le loua d'avoir fait à la table de l'empereur même ce qu'aucun autre évêque n'aurait osé faire à la table des moindres magistrats.

L'impératrice, de son côté, témoigna encore plus de respect à saint Martin; car ayant aussi voulu lui donner à manger, elle prépara elle-même tout ce qui devait lui être servi: elle lui plaça son siége, dressa sa table, y mit son couvert, lui donna à laver les mains, et lui présenta les viandes qu'elle avait fait cuire elle-même, tant était grande la vénération qu'on avait alors pour les ministres du Seigneur.

Manquer de respect aux prêtres, c'est en manquer à Dieu; violer leur sacré caractère en les insultant, ou en les faisant servir de jouet à des railleries, à des badinages indécents, c'est s'exposer à porter la peine de l'impie et du sacrilége, quand même ils auraient la faible et indigne complaisance de le souffrir, d'en rire et d'en badiner eux-mêmes. S'ils oublient ce qu'ils doivent à la dignité de leur état, les autres doivent s'en souvenir.

Le mépris qu'on fait des oints du Seigneur retombe sur le Seigneur même. C'est s'en prendre à Dieu, c'est mériter de s'attirer sa juste indignation, ainsi qu'il arriva à ces enfants impies contre lesquels, dit l'Écriture, il envoya deux ours qui en dévorèrent quarante-deux, parce qu'ils avaient osé se moquer du prophète.

Enfin les personnes qui, par leur âge, sont censées avoir, et ont en effet d'ordinaire plus de raison, d'expérience et de sagesse que les jeunes gens, méritent aussi leur considération et leur respect. N'imitez donc jamais cette impudente jeunesse qui, croyant tout connaître sans avoir encore rien vu, et tout savoir sans avoir rien appris, prend un air suffisant et vain, un ton tranchant et décisif en présence des vieillards mêmes, ou se plaît à les tourner en ridicule à les mépriser, à les traiter de sots et de radoteurs.

Indépendamment du mérite personnel, ayez toujours pour une tête chauve et des cheveux blancs tous les égards qui leur sont dus, et que vous désirerez qu'on ait pour vous, si vous parvenez à cet âge. Ceux mêmes qui agissent autrement ne pourront s'empêcher de vous en louer. Un vieillard d'Athènes cherchait place au spectacle, et n'en trouvait point. Des jeunes gens, le voyant en peine, lui firent signe de loin : il vint; mais ils se serrèrent et se moquèrent de lui. Le bonhomme fit ainsi le tour du théâtre, fort embarrassé de sa personne, et toujours hué de la jeunesse. Les ambassadeurs de la ville de Lacédémone, qui étaient au spectacle, s'en aperçurent, et, se levant aussitôt, placèrent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de toute l'assemblée et applaudie d'un battement de mains universel; ce qui fit dire au vieillard, d'un ton de douleur : « Les Athéniens savent ce qui est bien, mais les Lacédémoniens le pratiquent. »

VIII.

Du bien qu'on vous a fait soyez reconnaissant.
Montrez-vous généreux, humain et bienfaisant.

La reconnaissance est un devoir non-seulement à l'égard de nos parents, qui sont nos premiers et nos plus grands bienfaiteurs après Dieu, mais aussi à l'égard de tous ceux qui nous ont fait du bien. On se couvre d'ignominie quand on y manque. Il n'y a point de loi pour punir l'ingratitude : les anciens la mettaient au nombre de ces crimes horribles dont il fallait laisser la vengeance aux dieux : ils croyaient que les remords qui la suivent et la honte qui l'accompagne en étaient, dès cette vie même, la juste punition. Un philosophe, que son écolier voulait rendre ridicule en lui disant qu'il ressemblait à un vilain animal qu'il lui nomma, repartit à cet insolent : « Je ne sais pas si je ressemble à l'animal que vous me nommez, mais je sais bien, et tout le monde en conviendra, que vous ressemblez à un ingrat, qui est le plus méprisable et le plus haïssable de tous les animaux. »

Cependant l'ingratitude est un vice aussi commun qu'il est déshonorant. Combien ne voit-on pas de ces serpents qui, après avoir reçu les secours et les services les plus importants, cherchent à percer le sein qui les a réchauffés ! Monstres dignes de toutes les vengeances du ciel et de toute l'exécration de la terre ! Aussi leur crime, quand il est connu, ne manque-t-il pas de les leur attirer. L'empereur Mi-

chel Calaphate, ayant été adopté et placé sur le trône par l'impératrice Zoé, exila cette princesse quatre mois après. Le peuple, irrité d'une si noire ingratitude, se souleva contre lui; on lui creva les yeux, et on le renferma dans un monastère.

« Le malheur, dit l'Écriture, ne sortira jamais de la maison de celui qui rend le mal pour le bien. » L'histoire générale des voyages rapporte qu'un roi de Mandoa, ville de l'Indoustan, étant tombé dans une rivière, en fut heureusement retiré par un esclave, qui s'était jeté à la nage et l'avait saisi par les cheveux. Son premier soin, en revenant à lui, fut de demander le nom de celui qui l'avait retiré de l'eau. On lui apprit aussitôt l'obligation qu'il avait à l'esclave, dont on ne doutait pas que la récompense ne fût proportionnée à un si grand service. Mais il lui demanda comment il avait eu l'audace de mettre la main sur la tête de son prince, et sur-le-champ il le fit mourir. Une autre fois ce même prince, étant assis, ivre, sur le bord d'un bateau, près d'une de ses femmes, se laissa encore tomber dans l'eau. Cette femme pouvait aisément le sauver, mais elle le laissa périr. Comme on lui en faisait des reproches : « Je me suis souvenue, dit-elle, de l'histoire du malheureux esclave. »

Dans la plupart des hommes, la reconnaissance n'est souvent qu'extérieure ou passagère. Le sentiment vif que nous avons du bien, lorsque nous le recevons, fait toujours naître dans notre cœur une sorte de reconnaissance; mais elle s'efface peu à peu avec le souvenir du bienfait. Un ancien philosophe, à qui l'on demandait quelle était la chose qui vieillissait le plus tôt dans l'homme, répondit que c'était le bienfait reçu.

La réflexion de Mme Deshoulières sur l'ingratitude est aussi vraie qu'humiliante :

Que chacun parle bien de la reconnaissance !
Et que peu de gens en font voir !
D'un service attendu la flatteuse espérance
Fait porter à l'excès des soins la complaisance :
A peine est-il rendu, qu'on cesse d'en avoir.
De qui nous a servi la vue est importune :
On trouve honteux de devoir
Les secours que, dans l'infortune,
On n'avait pas trouvé honteux de recevoir.

Sixte-Quint ne pensait pas ainsi. La première fois qu'il vint à Rome, il était si pauvre, dit M. de Thou, qu'il fut obligé de demander l'aumône. Ayant amassé quelque argent, il délibéra s'il l'emploierait à apaiser la faim qu'il commençait à sentir, ou s'il en achèterait une paire de souliers dont il avait un extrême besoin. Dans cette consultation intérieure, son visage exprimait les divers mouvements de son âme. Un marchand, voyant son embarras, lui en demanda la raison. Il la lui avoua ingénument; mais il le fit en même temps d'une manière si agréable, que, charmé de son esprit, le marchand l'emmena chez lui, le fit bien dîner, et par ce moyen fixa son irrésolution. Sixte-Quint, devenu pape, n'oublia pas ce marchand, et récompensa en prince le service qu'il en avait reçu.

Les animaux mêmes nous donnent souvent l'exemple de la plus sincère et de la plus touchante reconnaissance. En voici un beau trait rapporté par l'auteur de l'histoire des croisades. Geoffroi de la Tour, gentilhomme limousin, distingué par sa valeur et par son intrépidité, entendit l'effroyable rugissement d'un lion, qui semblait se plaindre de quelque grand mal. L'intrépide Geoffroy, par un mouvement

de sa générosité naturelle, s'enfonce aussitôt dans le bois malgré la résistance de ses compagnons qui voulaient l'arrêter : il court vers l'endroit où il continuait d'entendre le rugissement, et voit qu'un horrible serpent, d'une prodigieuse grandeur, ayant entortillé les jambes et le corps d'un lion, l'avait mis hors d'état de se défendre, et lui dardait à grands coups redoublés sa langue, pour le tuer de son venin. Il fut touché du danger du lion; et sans songer qu'en le délivrant il lui laissait la liberté de se jeter sur lui, il donne de son épée si à propos sur le serpent, qu'il le tue, et, sans blesser le lion, il coupe les liens dont il était embarrassé. Alors ce pauvre animal, se voyant libre, et reconnaissant l'auteur de sa délivrance, vint lui en rendre grâces de la manière la plus expressive et la plus soumise qu'il put, en le flattant et en lui léchant les pieds. Depuis ce temps-là il s'attacha toujours à lui, comme à son généreux défenseur, à qui il devait la vie : il ne voulut plus jamais l'abandonner, et le suivit partout comme un chien fidèle, sans attaquer d'autres personnes que les ennemis sur lesquels il lui faisait signe de se jeter; car ce lion allait toujours avec lui au combat et à la chasse, et il ne manquait pas de le pourvoir abondamment de gibier. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que le maître du vaisseau sur lequel Geoffroi retourna en France après la croisade, n'ayant jamais voulu souffrir, non plus que tous ceux de l'équipage, que le lion y entrât, cette pauvre bête, désespérée de se voir séparée de son bienfaiteur, se jeta à la mer, nageant toujours après le vaisseau, jusqu'à ce que, les forces lui manquant, elle se noya.

Ne rougissez jamais d'être reconnaissant et de le

paraître : soyez-le publiquement, quand il convient ou quand il le faut. C'est souvent une ingratitude de remercier sans témoins.

Il y en a d'autres qui cherchent à s'acquitter promptement pour avoir le droit de n'y plus penser; leur reconnaissance même devient une ingratitude. C'est une espèce de dette qu'ils ont contractée, et dont le souvenir les importune : ils se hâtent de la payer le plus tôt qu'il leur est possible.

Comme le cœur ingrat a ses raisons pour oublier les bienfaits, le cœur intéressé a aussi les siennes pour paraître s'en souvenir, et pour affecter une reconnaissance qu'il n'a pas. La reconnaissance est une vertu fort estimée; et l'on regarde les ingrats avec horreur. Celui qui est vain, ou qui a quelque soin de sa réputation, n'a donc garde de manquer à paraître reconnaissant. Cela sert aussi admirablement aux vues de l'intérêt, parce qu'on attire par là de nouveaux bienfaits. Il y a, dit-on, du plaisir à faire du bien à cette personne, elle en est reconnaissante. Cette vertu n'est donc souvent qu'un retour habile sur nous-même : c'est en quelque sorte le sublime de l'égoïsme. Louis XI, roi de France, avait reçu en présent dix mille écus d'or. Il dit à ses courtisans, qui étaient autour de lui : « Je ne veux pas que cela entre dans mes coffres; ceux qui m'ont servi n'ont qu'à parler. » Tous parlèrent, tous le firent de leur mieux, et ne manquèrent pas d'exagérer leurs services. Le chancelier qui, sans être plus désintéressé que les autres, était seulement plus fin, dit d'un air modeste : « Qu'il était plus occupé de sa reconnaissance que de ses désirs, et bien moins en peine d'obtenir de nouveaux bienfaits, que de se rendre digne, s'il était possible, de ceux dont

Sa Majesté l'avait comblé. » Cette réponse plut au roi, qui lui donna les dix mille écus.

Semblable à des débiteurs qui paient, non parce qu'il est juste de s'acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui leur prêtent, la plupart des hommes ne sont reconnaissants que pour avoir de nouvelles raisons de l'être. Aussi ne trouve-t-on guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien : la fausse reconnaissance, ainsi que la fausse amitié, ne se fait connaître que lorsqu'on n'a plus rien à donner. Pour vous, pensez plus noblement ; soyez reconnaissant, parce que vous devez. Quoique la plupart des bienfaits soient si intéressés qu'ils ne mériteraient peut-être aucune gratitude, ne cherchez pas à en approfondir les motifs ; n'envisagez que le bienfait en lui-même, et le plaisir qu'on vous a fait.

Le cardinal Wolsey, ministre et favori de Henri VIII, roi d'Angleterre, étant tombé dans la disgrâce de son maître, se vit tout d'un coup, comme il arrive d'ordinaire, méprisé des grands et haï du peuple. Fitz Williams, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause et faire l'éloge des talents et des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus ; il offrit sa maison de campagne à Wolsey, et le conjura d'y venir du moins passer un jour. Le cardinal, sensible à ce zèle, alla chez Fitz Williams, qui reçut son maître avec les marques les plus distinguées de respect et de reconnaissance. Le roi, instruit de l'accueil que ce particulier n'avait pas craint de faire à un homme qui avait encouru sa disgrâce, fit venir Williams. Il lui demanda, d'un air et d'un ton irrités, par quels motifs il avait eu l'audace de recevoir chez lui le cardinal accusé et déclaré coupable de haute trahison. « Sire, répondit Williams, je suis

pénétré pour Votre Majesté de la soumission la plus respectueuse. Je ne suis ni mauvais citoyen, ni sujet infidèle. Ce n'est ni le ministre disgracié, ni le criminel d'État que j'ai reçu chez moi; c'est mon ancien et respectable maître, mon protecteur, celui qui m'a donné du pain, et de qui je tiens la fortune et la tranquillité dont je jouis. Et je l'aurais abandonné dans son malheur, ce maître généreux, ce magnifique bienfaiteur! Ah! Sire, j'eusse été le plus ingrat des hommes. » Surpris et plein d'admiration, le roi conçut dès cet instant la plus haute estime pour le généreux Williams. Il le fit chevalier sur-le-champ, et peu de temps après il le nomma son conseiller privé.

Quant au cardinal Wolsey, le roi ordonna qu'il fût amené dans la Tour de Londres. Il mourut en chemin à l'âge de soixante ans. Il dit, un peu avant sa mort, ces belles paroles : « Hélas! si j'avais servi le Roi du ciel avec la même fidélité que j'ai servi le roi mon maître sur la terre, il ne m'abandonnerait point et ne me traiterait pas dans ma vieillesse comme mon prince le fait aujourd'hui. »

Le chevalier de Forbin, célèbre capitaine de mer sous le règne de Louis XIV, et qui nous a laissé des mémoires très-curieux, rapporte que Louis XIV ayant chargé Duquesne de bombarder la ville d'Alger, ces corsaires, désespérés de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte ennemie qui les foudroyait, prirent, pour s'en venger, l'horrible résolution d'attacher à la bouche de leurs canons des esclaves français, dont les membres étaient portés sur les vaisseaux des assiégeants. Un capitaine algérien, qui avait été pris dans ses courses, et très-bien traité par les Français tout le temps qu'il avait été prisonnier, re-

connut parmi ceux qui allaient subir le sort affreux que la rage avait inventé, un officier dont il avait éprouvé les attentions les plus marquées. A l'instant il prie, il sollicite, il presse pour obtenir la conservation de son bienfaiteur. Tout fut inutile. On allait mettre le feu au canon où l'officier français était attaché. L'Algérien se jette aussitôt sur lui, l'embrasse étroitement, et adressant la parole au canonnier, lui dit : « Tire ; puisque je ne puis sauver mon bienfaiteur, j'aurai du moins la consolation de mourir avec lui. » Le dey, qui était présent à cette scène touchante, en fut si frappé qu'il accorda la grâce de l'officier.

Qui doute que le premier devoir de l'homme en société ne soit d'avoir de la générosité, de l'humanité, de la bienfaisance ? Ces trois vertus sont sœurs, et nous portent également à faire du bien à nos semblables. Mais il est à propos de les considérer ici chacune en particulier, et de réveiller par des exemples frappants cette sensibilité pour les autres hommes que la nature a mise en nous. La vue ou le récit des actions vertueuses conduit à la vertu par le chemin le plus court : elles enflamment le courage, et excitent à les imiter. Puissent les beaux traits que nous mêlerons à nos réflexions, produire cet heureux effet, et engager ceux qui les liront à en être les imitateurs !

Généreux. La générosité élève en quelque sorte l'homme au-dessus de lui-même, puisqu'elle lui fait préférer les intérêts des autres à son propre avantage. Danès, évêque de Lavaur en Languedoc, fut député à Paris pour le clergé de sa province. On voulut lui assigner pour les frais de ce voyage mille livres, somme assez considérable en ce temps-là.

Il les refusa. « Le revenu de mon évêché, dit-il, me suffit. La moindre chose que je puisse faire pour mon église et pour les églises voisines, c'est d'entreprendre quelques voyages pour leur rendre service. Elles souffrent assez par les malheurs des temps et par les vexations des hérétiques. »

Rien n'égalait la générosité de Sixte-Quint lorsqu'il s'agissait de soulager la misère du peuple: mais s'élevant au-dessus du faste, et sacrifiant l'appareil de la grandeur personnelle aux intérêts des malheureux, il était si ménager pour sa personne, qu'il portait des chemises usées, et l'on était souvent obligé d'y mettre des pièces. Camille lui ayant un jour représenté qu'il était honteux à un souverain pontife de porter de méchant linge, il lui répondit en riant: « Notre élévation, ma sœur, ne doit pas nous faire oublier le lieu d'où nous sommes sortis; les pièces et les lambeaux sont les premières armes de notre maison. »

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos. Celle qui a pour objet de soulager ceux qui sont dans le besoin, est sans doute la plus louable, quoiqu'elle ne soit pas toujours la plus éclatante. Sous le règne de Henri III, roi de France, un Juif très-riche étant mort sans laisser d'héritiers, ce prince fit présent de vingt-cinq mille écus de cette aubaine à Geoffroi Camus de Pontcarré. Ce généreux citoyen les distribua aussitôt à trois négociants associés, qu'un incendie venait de ruiner.

Ce qu'on nomme libéralité n'est souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons. Une personne vraiment géné-

reuse ne l'est point par ostentation, mais par grandeur d'âme.

Aimez à donner, c'est la marque d'un bon cœur et d'une âme noble. Un grand cœur, disait un roi de Perse, reçoit de petits présents d'une main, et en fait de grands de l'autre. M. de Turenne aimait à donner. Cette vertu, qui n'est pas celle de la vieillesse, était en lui si naturelle que dans les dernières années de sa vie il répandait l'argent avec plus de facilité qu'il n'avait jamais fait. Un jour, quelqu'un de ses amis s'entretenant avec lui sur les richesses, M. de Turenne lui dit: « Je n'ai jamais pu comprendre le plaisir qu'on peut avoir à garder des coffres pleins d'or et d'argent; pour moi, si à la fin de l'année il me restait des sommes considérables, je croirais que cela me ferait mal au cœur, comme si, sortant d'un festin, on me servait encore un grand repas. »

On doit aimer à donner, mais il faut le faire avec prudence et consulter ses moyens. Il est beau d'être généreux, mais il n'est pas permis d'être prodigue: on ne doit employer à la générosité que ce dont on peut raisonnablement se passer. Quand on a tout donné, il ne reste que la honte d'avoir manqué de sagesse et d'avoir souvent fait bien des ingrats. C'est ce que fit sentir un jour un ami fidèle à un homme de condition et très-riche, qui avait le défaut d'ouvrir sa bourse indifféremment à tous ceux qui prenaient auprès de lui le nom d'amis. On peut juger que son argent comptant s'évanouit bientôt. Pour le désabuser et prévenir la ruine qui le menaçait, son ami supposa qu'il avait un besoin extrême de deux cents pistoles. Le gentilhomme généreux offrit aussitôt ses services pour lui procurer cette somme. Il fit sa ronde chez tous ses amis de cour, à qui il avait

ouvert sa bourse. Après avoir couru toute une matinée il n'en rapporta que quatre pistoles. Il travailla le soir sur nouveaux frais, mais sa course fut encore plus ingrate. En vain il s'épuisa tout le lendemain, il n'eut pour toute récolte de ces deux journées, que neuf ou dix pistoles. Ses amis, aussi glacés que fertiles en défaites, le réduisirent à la honte de ne pouvoir tenir parole. Il vint l'annoncer à l'ami pour lequel il s'était employé, et lui exprima obligeamment sa douleur. Mais cet ami lui dit: « Bannissez votre inquiétude; je ne suis point en défaut d'argent, et je n'en ai aucun besoin: j'ai eu recours à cette feinte pour vous dessiller les yeux, et vous convaincre, par votre propre expérience, que vous ne devez pas donner si facilement votre argent à tout le monde. »

L'avare qui craint un écueil se jette contre un autre; il ne donne rien, de peur de s'appauvrir ou d'être payé d'ingratitude, et il ne faut pas s'en étonner: comment pourait être bon pour les autres celui qui ne l'est pas pour lui-même? S'il lui arrive quelquefois d'être forcé par les circonstances à être libéral. que de regrets ne lui coûte pas sa fausse générosité! combien de fois ne se la reproche-t-il pas en secret! Souvent même son avarice ne peut se déguiser; elle se décèle par quelques traits de mesquinerie, qui lui échappent, et qui lui ôtent tout le mérite de sa libéralité. Sa réputation même dépose contre lui. L'abbé Régnier, secrétaire de l'Académie française, y faisait un jour, dans un chapeau, la collecte d'une pistole, qu'on avait invité chaque membre à fournir pour quelque dépense commune. Cet abbé, ne s'étant pas aperçu que le président Rose, qui passait pour être fort avare, eût

mis dans le chapeau, le lui présenta une seconde fois. Celui-ci, comme on s'y attend bien, assura qu'il avait donné. « Je le crois, dit l'abbé Régnier, mais je ne l'ai point vu. — Et moi, ajouta M. de Fontenelle, qui était à côté, je l'ai vu, mais je ne le crois pas. »

Ne vous donnez jamais une réputation si ridicule; vingt traits de libéralité n'effaceraient pas la tache d'un seul trait d'avarice. Soyez généreux dans toutes les occasions où il convient de l'être; mais souvenez-vous que ce ne doit jamais être au préjudice de qui que ce soit: la générosité cesse d'être vertu, dès qu'elle n'a pas la justice pour compagne. La générosité, ainsi que toutes les autres vertus, a ses règles, que nous devons observer avec soin. Celles que donne Cicéron, dans son beau Traité des Offices ou des Devoirs, sont pleines de sagesse.

Rien n'est plus conforme à la nature de l'homme, nous dit-il, qu'une inclination bienfaisante et libérale; mais elle demande beaucoup de précautions. Elle ne doit être nuisible ni à ceux auxquels nous voulons faire du bien, parce que ce serait plutôt leur faire du mal, ni aux autres, parce qu'elle serait injuste, et qu'il n'y a point de vraie générosité sans justice.

Elle doit aussi être proportionnée à nos moyens. Ceux qui veulent être plus généreux que leur bien ne le leur permet, ou sont cruels à eux-mêmes, en s'ôtant ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie, ou se rendent coupables d'injustice à l'égard de leur famille, en faisant passer à des étrangers ce qu'il serait plus équitable de donner ou de laisser à leurs proches.

Enfin, continue le judicieux moraliste que nous

abrégeons, notre générosité doit être réglée sur le mérite. Ainsi, dans ses bienfaits, il faut préférer les gens de bien, et exclure les méchants, car ceux-ci en sont indignes. Pour entretenir parfaitement la société qui unit les hommes, on doit aussi donner la préférence à ses parents, à ses amis, à ses concitoyens, et surtout à ses bienfaiteurs; car il n'y a point de devoir plus indispensable que la reconnaissance. Mais, soit qu'il s'agisse de prévenir quelqu'un ou de rendre un bienfait, nous devons, si tout est égal d'ailleurs, préférer celui dont le besoin est le plus grand.

Humain. L'humanité nous porte à regarder tous les hommes comme nos frères, et à leur faire le plus de bien que nous pouvons, quand ils ont besoin de nous. Cette aimable vertu est fondée sur la nature, qui nous incline à nous intéresser en faveur de nos semblables. Il suffit qu'une personne paraisse émue et affligée, pour nous émouvoir et nous attendrir en sa faveur. Les larmes d'un inconnu nous touchent, avant même que nous en sachions la cause; et les cris d'un homme qui ne tient à nous que par l'humanité, nous font courir à son secours par un mouvement naturel qui précède toute délibération.

Un cœur humain est en quelque sorte plus touché du mal d'autrui que du sien propre. Après la bataille de Dettingen, un mousquetaire français, dangereusement blessé, avait été porté près de la tente du duc de Cumberland, fils du roi d'Angleterre : on manquait de chirurgiens dans ce moment, parce qu'ils étaient fort occupés ailleurs, et on allait panser le prince, à qui une balle avait percé les chairs de la jambe. « Commencez, dit-il, par soulager cet

officier français, il est plus blessé que moi : il manquerait de secours, et je n'en manquerai pas. » Cette belle action ne fit pas moins d'honneur à ce prince que la victoire qu'il venait de remporter.

Alphonse-le-Grand, roi d'Aragon, donna un exemple, bien admirable dans un prince, de la sensibilité compatissante qu'excite la vue des malheureux. Une galère chargée de soldats et de matelots allait périr; il commanda qu'on les secourût; mais, voyant que le péril empêchait qu'on n'exécutât ses ordres, il se mit lui-même dans une chaloupe pour voler à leur secours. Il dit à ceux qui lui représentaient le danger auquel il s'exposait: « J'aime mieux être le compagnon que le spectateur de la mort. »

Attachez-vous donc à développer de bonne heure, à diriger vers l'amour des autres hommes ce caractère de tendresse et de sentiment que nous avons reçu de la nature, et à le perfectionner dans votre élève par des leçons proportionnées à son âge, et par un exercice fréquent qui lui en fasse contracter une heureuse habitude. Car tout s'acquiert par l'exercice, disait un ancien philosophe, et il ne faut pas même en excepter la vertu.

Pour nourrir, pour augmenter en lui cette précieuse sensibilité, qui s'intéresse vivement au sort de ceux qui souffrent, allez ensemble dans les tristes refuges des misères humaines mêler vos larmes à celles des malheureux, et les consoler. Il n'y a pas longtemps qu'en Suède, à l'assemblée des états de ce royaume, un sénateur dit à celui qui était chargé de l'éducation de l'héritier de la couronne : « Conduisez le prince dans la cabane de l'indigence labo-

rieuse ; faites-lui voir de près les malheureux, et apprenez-lui que ce n'est pas pour servir aux caprices d'une douzaine de souverains que les peuples de l'Europe sont faits. »

De tous les êtres doués de raison, le plus méprisable et le plus inutile est celui qui est insensible. L'insensibilité fait de l'homme un être sauvage et isolé, qui a rompu la plupart des liens qui l'attachaient au reste de l'univers, pour le borner à lui seul. A la place de l'amour bienfaisant et équitable de nous-même et des autres hommes, qui nous porte à ne vouloir être heureux qu'en contribuant au bonheur commun, il n'a plus qu'un amour-propre injuste et exclusif, qui, se faisant le centre de tout ce qui l'environne, et s'arrogeant des droits et des priviléges, cherche son bonheur aux dépens des autres.

Ce n'est pas que, dans des circonstances égales, on ne doive témoigner plus de bienveillance à ceux qui sont plus étroitement unis avec nous par les liens du sang, de l'alliance, de l'amitié, de la patrie, de la religion; car la loi de la charité, loin de renverser l'ordre, l'établit au contraire, et le perfectionne. Mais quand il n'y a point de concurrence, ou qu'on peut également donner des secours à tous, personne ne doit être exclus. Dans la nécessité, tous les hommes sont frères ; l'humanité renverse tous les murs de division, détruit tous les prétextes, et ne fait plus aucune distinction d'amis ou d'ennemis. Le duc d'Orléans, qui fut depuis régent du royaume pendant la minorité de Louis XV, voulut, après la bataille de Steinkerque, que les Français gagnèrent sur les alliés, qu'on mît dans les chariots des vainqueurs les blessés français et

ceux des vaincus. « Après le combat, dit-il, il n'y a plus d'ennemis sur le champ de bataille. »

Celui qui a l'âme sensible souffre du malheur des autres, et n'y contribue que malgré lui; il fait du bien avec joie, et du mal à regret. On sait le beau mot de Néron, qui commença si bien et finit si mal. Un jour qu'on lui présentait à signer la sentence d'une personne condamnée à mort: « Je voudrais, dit-il, ne pas savoir écrire. » La réponse de l'empereur Charles-Quint n'annonce pas moins de bonté et de clémence. Quelqu'un vint l'avertir qu'un criminel d'État était caché près d'une ville où il passait. « Il aurait mieux valu, répondit ce prince, lui aller dire où je suis, que de me dire le lieu où il est. »

Mais si l'on trouve dans les grands de ces âmes bien nées qui rehaussent la gloire de leur rang par les plus nobles sentiments d'humanité, on n'en trouve aussi que trop parmi eux qu'une orgueilleuse éducation, une flatterie basse et rampante rendent inhumains. Combien de tyrans et de monstres couronnés se sont rendus affreusement célèbres par leurs cruautés, dont on ne lit qu'avec horreur le récit dans l'histoire qu'ils souillent.

Tel fut, en particulier, Mahomet II, qui ternit l'éclat de ses victoires par des cruautés inouïes. On pourra juger des autres par celle-ci. Il avait cultivé lui-même une planche de melons, que le soleil semblait avoir distingués en les mûrissant longtemps avant les autres. Le sultan les fit remarquer au jardinier en les lui recommandant. Celui-ci y avait l'œil chaque jour, ce qui n'empêcha pas un page, qui les aimait passionnément, d'en cueillir quatre, et de les manger avec avidité. Le jardinier, s'étant aperçu du larcin, conjectura que personne

ne pouvait l'avoir fait que les pages, qui avaient seuls l'entrée du jardin. Il court aussitôt en instruire le sultan, et lui dit qu'il n'y avait pas longtemps que ce vol avait été commis. Mahomet fut surpris et irrité de cette audace. Il manda sur-le-champ tous les pages, et ordonna au coupable de se nommer. Personne ne se déclarant, il commanda d'ouvrir successivement le ventre de tous ses pages, jusqu'à ce qu'on eût découvert le criminel. On trouva les melons à demi digérés dans le ventre du quatorzième.

Revenons à l'humanité qui nous rappelle, et finissons, pour la consoler, par quelques-uns de ces beaux traits qu'elle inspire aux cœurs doux et humains qu'elle-même a formés.

Jules César, se trouvant un jour surpris en voyage par le mauvais temps, fut forcé de se mettre à couvert dans la maison d'un paysan étroitement logé. Il apprit qu'il y avait quelqu'un de malade dans la chambre qu'on lui préparait, la seule qui fût dans la maison. Il ne voulut point la prendre. « S'il faut, dit-il, céder les lieux les plus honorables aux grands seigneurs, il faut céder aussi les plus commodes aux malades. » Il passa la nuit dans une caverne qui était proche.

M. de Turenne sut mériter le glorieux titre de père des soldats par des traits fréquents d'humanité. Nous n'en rapporterons qu'un. L'armée française faisait une pénible retraite, pendant laquelle M. de Turenne était jour et nuit en action pour mettre les troupes à couvert des insultes des Impériaux. Dans le cours de cette marche, il aperçoit un soldat qui, n'ayant plus la force de se soutenir, s'était jeté au pied d'un arbre pour y attendre

la mort. Le général descend aussitôt de cheval, aide le soldat à se relever, lui donne sa monture, et l'accompagne lui-même à pied jusqu'à ce qu'il eût pu joindre les chariots où il le fit placer. Cette bienveillance, qui donnait un éclat à ses vertus militaires, lui avait mérité l'amour de toute son armée.

Un volume d'actions semblables à celle que nous allons rapporter serait un livre d'or. Ce trait que Boursault raconte dans ses lettres, quoique souvent cité, mérite toujours de l'être. En 1662, il y eut une longue et cruelle famine à Paris. Un soir des grands jours d'été, M. de Sallo, conseiller au parlement, et premier auteur du plus ancien de tous les journaux, celui des Savants, venait de se promener, suivi seulement d'un petit laquais. Un homme l'aborde au coin d'une rue, lui présente un pistolet, et lui demande la bourse, mais en tremblant lui-même plus que celui à qui il la demandait. « Vous vous adressez mal, lui dit M. de Sallo, je ne vous ferai guère riche, je n'ai que trois pistoles que je vous donne fort volontiers. » Il les prit et s'en alla, sans lui rien demander davantage. Quand il fut parti, M. de Sallo donna ordre à son laquais de suivre adroitement cet homme-là, d'observer le mieux qu'il lui serait possible où il se retirait, et de venir lui en rendre compte. Le laquais suivit le voleur dans trois ou quatre petites rues, et le vit entrer chez un boulanger, où il acheta un pain. A dix ou douze maisons plus loin, il entra dans une allée et monta à un quatrième étage. En arrivant chez lui, il jeta son pain au milieu de la chambre, et dit à sa femme et à ses enfants : « Mangez, voilà un pain qui me coûte cher, rassasiez-vous-en : un de

ces jours je serai pendu, et vous en serez cause. » Sa femme, qui pleurait, l'ayant apaisé le mieux qu'elle put, ramasse le pain, et en donne à quatre petits enfants qui mouraient de faim. Le laquais, qui avait pris ses précautions pour n'être pas aperçu, ayant su tout ce qu'il voulait savoir, retourna vers son maître, après avoir bien remarqué la maison et la rue. Le lendemain, dès cinq heures du matin. M. de Sallo alla où son laquais le conduisit, et s'informa qui était celui qui logeait au quatrième étage. On lui répondit que c'était un cordonnier, bon homme et bien serviable, mais chargé de famille, et extrêmement pauvre. Il monte chez l'homme qu'il cherchait, et heurte à la porte. Dès qu'on lui eut ouvert, il fut frappé du spectacle qui se présenta : une femme couverte de haillons tombant en lambeaux, quatre petits enfants ensevelis dans la paille qui leur servait de lit et d'habit, un homme dont l'air pâle et le vêtement déchiré annonçaient le triste état. Le chef de cette misérable famille reconnut celui qu'il avait volé la veille. Il se jette à ses pieds, lui demande pardon, et le conjure de ne pas le perdre : il lui avoue que le travail lui ayant manqué, il avait tout vendu, lit, habits, linge, pour nourrir sa femme et ses enfants, et qu'il avait fait la veille son premier vol, afin de ne pas périr de faim. « Ne faites point de bruit, lui dit M. de Sallo, je ne viens pas ici pour vous perdre. Je sais que vous êtes cordonnier : tenez, voilà trente pistoles que je vous donne, achetez des cuirs, travaillez à gagner la vie à vos enfants ; je ne vous abandonnerai pas, tant que j'apprendrai que vous travaillez en honnête homme. »

Bienfaisant. La bienfaisance est un doux pen-

chant, une vertu céleste, qui nous porte à obliger nos semblables, à leur rendre service, à leur faire du bien. Rien ne se rapproche plus de la Divinité que l'homme bienfaisant; il est la plus fidèle image de Dieu, qui ne cesse de répandre ses bienfaits sur les hommes. « Les plus beaux présents que le Ciel ait faits à l'homme, disait Pythagore, sont de dire la vérité et de faire du bien aux autres: car ces deux choses sont les œuvres de Dieu. »

Les Scythes, poursuivis par Alexandre jusqu'au milieu des bois et des rochers qu'ils habitaient, dirent à ce conquérant, qui voulait passer pour le fils de Jupiter-Ammon: « Tu n'es pas un Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes. » On sait la réponse que fit un pirate à ce prince qui, l'ayant pris, lui demanda quel droit il avait d'infester les mers. « Le même, lui dit celui-ci avec une libre fierté, que vous avez de dévaster l'univers: mais parce que je le fais avec un petit navire, on m'appelle brigand; et vous qui le faites avec une grande flotte, on vous nomme conquérant. »

Bien différent du vainqueur de l'Asie, et infiniment plus digne du titre de Fils de Dieu, l'auguste fondateur de la religion chrétienne ne s'est signalé sur la terre que par ses bienfaits. Sincère, généreux, ami des hommes, il les a aimés autant qu'on peut s'aimer soi-même: il a fait plus, il s'est sacrifié pour leur faire du bien. Toujours attendri à la vue de ceux qui souffraient, son attendrissement ne se bornait jamais à une compassion stérile: il ne voyait des malheureux, des affligés, des malades, que pour les soulager, les consoler, les guérir. N'eût-il été qu'un simple mortel, il aurait mérité l'admiration et l'amour de l'univers.

La doctrine qu'il est venu annoncer, et qui est consignée dans l'Évangile, ce livre divin qu'on ne saurait lire sans devenir meilleur, est une nouvelle preuve de la bonté de son cœur. Sa morale est si pure, si bienfaisante, si propre à faire le bonheur de la société, qu'il n'y a que la haine ou la prévention la plus aveugle qui puisse le nier ou en douter. « Chose admirable ! dit le célèbre auteur de l'*Esprit des Lois ;* la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Oui, nous osons le dire, les maximes de l'Évangile fidèlement suivies réuniraient tous les hommes par les devoirs les plus aimables et les plus doux, et feraient de toutes les nations un peuple de frères et d'amis. Le premier instituteur des cénobites, l'illustre abbé Pacôme, était né en Egypte de parents idolâtres. Enlevé fort jeune à sa famille pour servir dans l'armée du grand Constantin, il fut fait prisonnier de guerre à l'âge de vingt ans, et conduit dans une ville où il y avait des chrétiens. Ils s'empressèrent à lui donner, comme à tous ses autres compagnons de captivité, tous les secours dont ils avaient besoin. Charmé de leur charité officieuse, il aima une religion qui inspirait une si tendre humanité pour des étrangers, et il l'embrassa. Si vous voulez qu'on dise du bien de vous, faites-en. Les bienfaits sont des trophées qu'on s'érige dans le cœur des hommes. S'ils ont quelquefois la faiblesse d'accorder leur admiration et leurs éloges à ces fameux dévastateurs de la terre, qui n'élèvent l'idole de leur grandeur que sur des ruines et des débris, ils aiment, ils chérissent, même après leur mort, ceux qui ont mieux aimé être les délices que la terreur

du monde. Le souvenir des Louis XII et des Henri IV sera toujours cher à la France.

L'ingénieux auteur du *Livre des Maximes* (La Rochefoucauld) dit qu'il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes, que de leur faire trop de bien. Ne prenons jamais cette maxime comme règle de conduite, que pour éviter l'excès et pour tâcher de placer convenablement nos bienfaits. Car ce n'est pas assez d'aimer à rendre service, ni de prêter volontiers une main secourable à ceux qui sont dans le besoin, il faut encore que la disposition bienfaisante soit éclairée par la prudence, et surtout dirigée sur les qualités des personnes qui en doivent être l'objet. Ennius a dit très-bien :

Les bienfaits mal placés ne sont pas des bienfaits.

« Si vous faites du bien, dit aussi le Sage, sachez à qui vous le faites; et ce que vous ferez de bien plaira beaucoup : faites du bien au juste, et vous en recevrez une grande récompense, sinon de lui, au moins du Seigneur. »

Voulons-nous donc que nos bienfaits soient approuvés de Dieu et des hommes, et nous soient infiniment utiles à nous-même, attachons-nous à les verser sur les plus honnêtes gens, sur les personnes à qui ils sont le plus nécessaires, sur ces infortunés que les maladies, une nombreuse famille, des accidents imprévus ont réduits dans le plus triste état, et qui, malgré leur travail et leur bonne conduite, éprouvent les rigueurs de l'affreuse pauvreté.

Moins ils sont dignes de leur sort, plus ils sont dignes de notre compassion. Hâtons-nous de leur donner du secours ; épargnons-leur la peine de nous le demander. Souvent la honte les retient; et tandis

que la faim est près de les dévorer, ils n'osent encore élever la voix pour nous faire l'humiliant aveu de leur misère. Voilà ceux qu'il faut chercher, qu'il faut tâcher de découvrir. Quel heureux moment pour vous, que celui où vous pourrez essuyer leurs larmes et répandre la joie dans leur cœur! Quelle bénédiction, quelle action de grâces, quelle vive reconnaissance de la part de ceux qu'on a ainsi secourus, consolés! Est-il sur la terre un plaisir plus délicieux, plus digne de l'homme, que de gagner les cœurs des autres hommes et d'en recevoir les doux témoignages?

Un ministre, dit le poëte Sadi (1), était bienfaisant. Un jour il déplut au prince, et il fut mis en prison. Mais le peuple sollicita sa délivrance; les gardes lui rendaient sa prison agréable: les courtisans mêmes parlaient au roi de ses vertus, et le roi lui pardonna. «Vendez, ajoute Sadi, le jardin de votre père, pour en acheter un seul cœur. Brûlez les meubles de votre maison, si vous manquez de bois pour préparer les repas de votre ami. Faites du bien à vos ennemis, faites-leur des présents: ne menacez pas le chien qui aboie, jetez-lui un morceau de pain!»

C'est ce que fit l'empereur Charles IV. Il sut qu'un de ses officiers, séduit par l'argent des ennemis, méditait de l'assassiner ou de l'empoisonner. Il le fit venir et lui dit: «J'ai appris avec peine que vous n'aviez pas le moyen de marier votre fille, qui est déjà grande. Tenez, voilà mille ducats pour sa dot.» On peut juger de la surprise de ce traître, qui renonça aussitôt à son dessein criminel.

(1) Célèbre poëte persan, qui écrivait dans le treizième siècle.

Les hommes se prennent par les bienfaits, qui gagnent les ennemis, et attachent les amis. C'est surtout à l'égard de ceux-ci qu'on doit être bienfaisant. Aimer quelqu'un, c'est lui vouloir du bien: un amour stérile n'est pas un véritable amour. « Faites du bien, dit le Sage, à votre ami avant votre mort; faites-lui du bien tandis que vous vivez: le temps des vraies libéralités est la vie. N'attendez donc pas pour faire part à votre ami du bien dont vous êtes maître, que vous soyez sur le point de ne l'être plus. L'amitié fait non-seulement des héritiers, mais aussi des compagnons; elle rend commun ce qu'elle possède. » Le duc de Longueville laissa la chasse libre sur ses terres à tous les gentilshommes ses voisins, disant qu'il aimait infiniment mieux avoir des amis que des lièvres.

Croyez de même qu'il vous est beaucoup plus glorieux d'être aimé que d'être riche, plus avantageux d'avoir de bons amis que de l'or. Si vous avez dans vos coffres de l'argent dont vous puissiez vous passer, qu'il soit au service de vos amis, quand ils en ont besoin. Déployez tout votre bon cœur à leur égard, en leur offrant plus même qu'ils ne vous demandent. Témoignez plus d'empressement et de plaisir à leur donner, qu'ils n'en ont à recevoir.

Autant qu'on le peut raisonnablement, il ne faut se refuser à aucune des occasions qui se présentent de rendre service à ses amis. On perd auprès de bien des gens tout le mérite des bienfaits passés, lorsqu'on n'en veut plus faire. Celui qui, pouvant obliger toujours, ne le fait pas, donne lieu de croire qu'il n'a obligé que par intérêt, ou qu'il n'aime plus. L'amitié, comme le feu, s'éteint quand on cesse de l'entretenir.

L'histoire grecque nous en offre un trait également instructif et touchant. Périclès avait eu pour maître un philosophe nommé Anaxagore. Comme ce maître était fort pauvre, Périclès lui donnait chaque mois une petite somme d'argent pour vivre. Périclès arriva à se trouver à la tête de l'État, et ses grandes occupations lui firent oublier son ancien ami. Anaxagore fut si touché de cet oubli, qu'il résolut de se laisser mourir de faim. Il se coucha contre terre, et s'enveloppa la tête de son manteau. Périclès, instruit de sa résolution, le transporta chez lui et le conjura de se conserver pour lui, qui avait un si grand besoin de ses conseils. Anaxagore, levant la tête, lui dit avec douceur : « Quand on a besoin de la lumière d'une lampe, il faut avoir soin d'y mettre de l'huile. »

Dès que vous savez que vos amis sont dans la nécessité, n'attendez pas qu'ils s'adressent à vous : épargnez-leur la honte de vous avouer leur état, et la peine de demander. Cherchez même, si vous le pouvez, quelque moyen honnête pour ménager leur délicatesse, comme fit Despréaux à l'égard de Patru son ami. Ce célèbre avocat, qui avait eu moins soin de sa fortune que de sa gloire, se voyait réduit, sur la fin de ses jours, à une indigence telle, qu'il était sur le point, pour satisfaire un créancier qui le pressait, de vendre à un prix assez modique ses livres, le seul bien qui lui restât. Despréaux l'apprit, et alla aussitôt lui offrir près d'un tiers en sus. Mais il mit dans le marché une condition qui surprit agréablement son ami; c'était qu'il garderait ses livres comme auparavant, et que sa bibliothèque ne serait à Despréaux qu'en survivance.

La véritable amitié ne se borne pas toujours à

faire du bien à son ami pendant sa vie, elle étend quelquefois ses bienfaits au delà même du tombeau. Les larmes ne nous acquittent point envers les amis que nous perdons. Nous sommes redevables à leur nom, à leur gloire et à leur famille. Ils doivent vivre dans notre mémoire par le souvenir, dans notre bouche par les éloges, dans notre cœur par les sentiments de bienveillance envers leurs enfants, s'ils en laissent dans le besoin. Un magistrat perdit un ami qui, en mourant, laissa des dettes et deux enfants en bas âge sans biens. Ce magistrat retrancha aussitôt son train, son équipage, et alla se loger dans un faubourg, d'où tous les jours il venait au palais à pied. Soupçonné d'avarice par les uns, accusé de mauvaise conduite par les autres, il fut en butte à toutes les calomnies. Au bout de deux ans, il reparut dans le monde. Il avait épargné une somme de vingt mille francs : il en employa une partie à payer les dettes de son ami, et plaça le reste au profit de ses enfants. Cet acte d'amitié et de bienfaisance est sublime.

IX.

Donnez de bonne grâce : une telle manière
Ajoute un nouveau prix au présent qu'on veut faire.

C'est donner deux fois que de donner vite; mais c'est centupler un présent que de le faire de bonne grâce. M. de Maupertuis, qui accompagnait le roi de Prusse à la guerre, fut fait prisonnier à la bataille

de Molwitz et conduit à Vienne. Le grand-duc de Toscane, qui fut depuis empereur sous le nom de François Ier, voulut voir un homme de si grande réputation. Il le traita avec estime et lui demanda s'il ne regrettait pas quelqu'un des effets que les hussards lui avaient enlevés. Maupertuis, après s'être fait longtemps presser, avoua qu'il aurait voulu sauver une excellente montre de Graham dont il se servait pour ses observations astronomiques. Le grand-duc, qui en avait une du même horloger, mais enrichie de diamants, dit au mathématicien français : « C'est une plaisanterie que les hussards ont voulu faire, ils m'ont rapporté votre montre : la voilà, je vous la rends. » Il n'était guère possible de faire un présent d'une manière plus ingénieuse et plus obligeante.

C'est sottise de donner de mauvaise grâce. Le plus difficile est de donner : que coûte-t-il d'y ajouter un sourire? En faisant du bien, gardez-vous de tout reproche; et quand vous obligez, que votre visage et vos paroles obligent encore plus. La tristesse de celui qui donne offense celui qui reçoit, et ôte tout prix au bienfait. Quelqu'un se plaignait de ce que le cardinal Mazarin donnait de mauvaise grâce : « On a tort de se plaindre, dit le comte de Bussi : on est plus obligé à ce ministre qu'aux autres, car en donnant il décharge de la reconnaissance. »

Les manières dures et impolies de certaines personnes gâtent tout le bien qu'elles font. « Mon fils, dit le Sage, ne joignez jamais à votre présent des paroles tristes et affligeantes. La douceur des paroles vaut mieux que le présent même. » M. Thompson, auteur du beau poëme des *Saisons*, était pressé par un créancier. M. Quin, l'ayant appris, vint le trouver, et lui dit qu'il était son débiteur de cent

livres sterling (1) parce qu'il avait résolu de faire des legs à ses amis et à ceux qui lui avaient fait plaisir. « J'ai lu, ajouta-t-il, avec un plaisir extrême votre excellent poëme, et j'ai cru qu'il valait mieux vous payer de mon vivant et lorsque vous en avez besoin, que d'attendre à le faire après ma mort. »

Cette manière de faire du bien est un second bienfait. Louis XIV en usait de même : il ajoutait presque toujours quelque chose de délicat aux grâces qu'il accordait. Quand il donna l'évêché de Nîmes au célèbre abbé Fléchier, il lui dit : « Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite; j'appréhendais d'être privé du plaisir de vous entendre prêcher, si je vous faisais évêque. » Dès que la riche abbaye de Saint-Germain-des-Prés fut vacante, il y nomma le cardinal d'Estrées, et lui dit : « A peine ai-je appris la mort du cardinal de Furstenberg, que je n'ai pas voulu vous laisser le temps de demander son abbaye, ni même de la souhaiter. »

Si votre rang vous met dans le cas de répandre des grâces, tâchez de le faire aussi gracieusement. Lorsque vous pouvez donner dans le moment même, ne permettez pas qu'on vous sollicite. Ce n'est pas être libéral que céder à l'importunité, c'est acheter son repos. On ne donne qu'à demi lorsqu'on ne donne pas dès le jour qu'on peut donner. Il semble, par ce délai, qu'on cherche du temps pour trouver les moyens de ne rien accorder; c'est témoigner au moins qu'on n'oblige pas avec plaisir.

Il vaudrait mieux en quelque sorte refuser nettement et tout d'abord, que de faire trop attendre.

(1) La livre sterling vaut environ 25 francs; le schelling environ 1 franc 25 centimes.

C'est une espèce de bienfait que de refuser sur-le-champ. Un gentilhomme étant venu à la cour de Jean II, roi de Portugal, pour demander une grâce, le prince la lui refusa dès la première audience. Le gentilhomme remercia Sa Majesté avec une grande effusion de cœur. Le roi, croyant qu'il ne l'avait pas compris, lui demanda s'il n'avait pas entendu qu'il lui avait refusé sa demande. « Oui, sire, répondit le gentilhomme, et c'est pour cela même que je remercie Votre Majesté. En me refusant sur-le-champ, elle me dispense de rester plus longtemps à la cour, pour y solliciter inutilement ce que je ne devait pas obtenir. » Le prince sourit à cette réponse inattendue, et lui accorda ce qu'il demandait.

Il est aussi louable de refuser avec raison, que de donner à propos. Si vous ne pouvez pas accorder ce que l'on désire, qu'on voie qu'il vous en coûte pour refuser. Diminuez la honte du refus par des paroles gracieuses, et adoucissez ce qu'il a de désagréable par la peine qu'il paraît vous faire à vous-même. *Les belles paroles*, disent les Italiens, *valent beaucoup et coûtent peu*. Un magistrat attendait que Léopold, duc de Lorraine, sortît de son appartement, pour lui demander un emploi dont il ne savait pas qu'on eût déjà disposé en faveur d'un autre. Le duc, pour lui épargner le désagrément d'un refus, lui dit: « Soyez content, Monsieur, votre ami vient d'obtenir la charge que vous me demandez pour lui. »

Un homme de condition demandant grâce à Henri IV pour son neveu, qui avait assassiné quelqu'un, ce prince lui dit avec honnêteté: « Je suis fâché, Monsieur, de ne pouvoir vous accorder ce que vous me demandez ; il vous sied de faire l'oncle,

et à moi de faire le roi; j'excuse votre demande, excusez mon refus. »

Ceux qui sont dans le cas d'accorder beaucoup se trouvent aussi dans la nécessité de refuser souvent. Mais une parole honnête et polie est une grâce dont ils ne doivent pas être si avares, puisqu'ils sont toujours les maîtres de l'accorder.

X.

Ne rappelez jamais un service rendu :
Le bienfait qu'on reproche est un bienfait perdu.

Une âme généreuse ne perd jamais la mémoire des biens qu'elle a reçus, mais elle oublie ceux qu'elle a faits. Ce qu'elle se croit surtout interdit, c'est d'y penser pour en faire des reproches, ou pour les rappeler même à la personne qu'elle a obligée. Elle croirait en perdre le mérite et la gloire, si elle les remettait sous les yeux d'un ami: ce souvenir n'est honorable et ne convient qu'à lui.

S'il est plus doux de faire du bien à ceux qui en auront de la reconnaissance, il y a plus de vertu et de grandeur d'âme à en faire à ceux de qui l'on n'attend rien. La récompense de l'homme bienfaisant est dans son cœur. Il n'est jamais la dupe d'un ingrat, parce qu'il se rend toujours le témoignage d'avoir fait son devoir, d'avoir pratiqué une vertu. D'ailleurs, s'il a obligé sans espoir de retour de la part des hommes, il n'a pas renoncé au prix que le Ciel a bien voulu attacher à la bienfaisance. Léopold, duc de Lorraine, avait comblé de bienfaits une personne qui fut ingrate. On en parla au

prince, qui répondit: « Je ne dois pas me plaindre de son ingratitude, puisque je ne l'ai obligée que pour moi. »

En secourant les malheureux, que ce soit le désir de soulager nos semblables qui nous y engage, et d'autres vues plus grandes encore qu'inspire la religion. Que le vil motif de l'intérêt ni l'espérance même de la gratitude, ne soit pas ce qui nous détermine: nous serions souvent trompés dans notre attente. Songeons à bien faire, plaçons nos bienfaits le mieux qu'il nous sera possible, et laissons à ceux que nous avons obligés le soin de la reconnaissance. Ne comptons pas même beaucoup là-dessus: le monde est plein d'ingrats. Mais, comme dit fort bien La Bruyère: « Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux misérables. »

La crainte de faire des ingrats ne doit donc pas nous empêcher d'ouvrir, en faveur des indigents, la main de la bienfaisance. Devons-nous nous attendre à être mieux traités que Dieu même? Ses plus grands bienfaits ne font-ils pas les plus grands ingrats? Ceux qu'il a comblés de biens ne sont-ils pas souvent ceux qui en abusent le plus et qui le servent le plus mal? L'ingratitude que les hommes auront pour nous, pourra nous devenir plus avantageuse que leur reconnaissance, en épurant notre vertu, en nous rendant plus agréables et plus semblables à Dieu.

Quoique l'ingratitude soit un monstre qui naisse comme de lui-même dans le cœur de l'homme, et y produise les sentiments les plus odieux, il faut avouer aussi que si l'on voulait pénétrer les intentions de la plupart de ceux qui font du bien, on découvrirait souvent que les reproches d'ingratitude

qu'ils font, sont aussi mal fondés que leurs droits à la reconnaissance. Combien de personnes sont les premiers auteurs de l'ingratitude dont elles se plaignent ! La bienfaisance pure est presque aussi rare que la vraie reconnaissance.

Ce n'est pas que nous prétendions excuser aucun ingrat : quel que soit le motif qui ait engagé à nous faire du bien, nous devons toujours le reconnaître. Mais voulez-vous qu'on en ait de la reconnaissance, obligez avec zèle, avec affection, et dans la vue de faire plaisir. Témoignez de la joie, de l'estime, de l'empressement, et l'on vous témoignera de la gratitude. Ayez soin surtout de ne point perdre le fruit ni le mérite du bien que vous faites, par de mauvaises manières qui le précèdent, qui l'accompagnent, ou qui le suivent.

Les plaintes et les reproches ne guérissent de rien et ne servent ordinairement qu'à faire mépriser ceux qui les font. Celui qui reproche ses bienfaits et ses services, montre qu'il n'a obligé que par vanité ou par intérêt. Il y a des gens qui vous répètent éternellement qu'ils vous ont fait ce que vous êtes. Est-il rien de plus cruel ? et ne leur aurait-on pas plus d'obligation de ne leur en point avoir? Quelqu'un reprochait à une personne qu'elle lui devait tout ce qu'elle était : « Cela était vrai il n'y a qu'un moment, reprit l'autre ; mais à présent cela n'est plus. »

S'il y a souvent de la dureté et peu d'honneur à reprocher le bien que nous avons fait, il est quelquefois permis de le rappeler, pour engager à la reconnaissance qu'on doit avoir et qui nous est devenue nécessaire. Un soldat romain allait être jugé par l'empereur : « Prince, lui dit-il, reconnaîtriez-

vous le soldat qui, pour éteindre l'ardeur de votre soif, vous apporta de l'eau d'une fontaine? — Oui, répondit l'empereur, mais ce n'est pas toi. — Vous avez raison de ne pas me reconnaître, répliqua le soldat, car j'ai perdu depuis ce temps-là un œil en combattant pour vous. » L'empereur, l'ayant envisagé avec plus d'attention, reconnut ses traits et le récompensa.

XI.

Ne publiez jamais aucun bien que vous faites ;
Il faut le mettre au rang des affaires secrètes.

Le grand Corneille dit même dans une de ses pièces :

Un bienfait perd sa grâce à le trop publier :
Qui veut qu'on s'en souvienne, il le faut oublier.

La vraie bienfaisance aime le secret. Elle ressemble à ces grands fleuves qui se retirent en silence des terres sur lesquelles ils ont porté la fertilité et les richesses. Que celui que vous avez secouru l'ignore, s'il se peut. N'imitez pas ces bienfaiteurs orgueilleux qui publient partout quelques actes de générosité que l'ostentation leur a fait faire, et qui sonnent de la trompette, afin que toute la terre sache le bien qu'ils ont fait à des malheureux. Que leur orgueil rend leurs bienfaits redoutables et quelquefois humiliants ! Qu'ils apprennent du beau trait suivant la manière dont les âmes vraiment généreuses aiment à faire le bien.

Grimaldi, célèbre peintre et graveur italien, aussi

distingué par la noblesse de ses sentiments et par sa générosité bienfaisante que par ses talents, apprit l'état misérable d'un gentilhomme sicilien qui était logé près de lui. Il alla plusieurs fois jeter en secret de l'argent dans sa chambre. Mais le gentilhomme ayant guetté son bienfaiteur, et l'ayant surpris, se jeta à ses pieds plein de reconnaissance. Grimaldi lui dit en le relevant : « J'aurais goûté doublement le plaisir de vous avoir obligé, si j'avais pu vous épargner la peine de m'en être redevable. »

Ce n'est pas qu'il faille toujours couvrir des voiles du secret les fruits de sa bienfaisance. On doit, pour l'édification, pour l'exemple, les laisser quelquefois, pour ainsi dire, percer d'eux-mêmes et paraître au grand jour. Mais ce qu'on doit surtout éviter, c'est l'ostentation, qui veut tout faire avec éclat, sans discerner les circonstances où la libéralité elle-même demande à être connue, de celles où elle veut qu'on épargne aux malheureux la honte de recevoir. Voulez-vous savoir comment il faut donner? mettez-vous à la place de celui qui reçoit. Le fameux médecin Dumoulin ayant été appelé dans un couvent pour une jeune demoiselle d'une très-grande naissance, mais fort pauvre, on lui en fit l'aveu en tremblant, dans la crainte que, n'étant pas payé, il ne revînt plus. Il revint cependant, et il laissa un rouleau de dix louis d'or, afin que d'une partie de cet argent on pût payer, et que les assistants ne s'aperçussent pas de l'insuffisance des moyens de la malade.

Il est beau, il est grand de ne pas vouloir être loué du bien qu'on a fait, de ne pas même en souffrir les justes remerciements, quelque délicat que soit ce plaisir, qui semble être la plus innocente ré-

compense du bienfait. Henri II, roi de France, ayant offert la place d'avocat général à M. de Mesme, ce magistrat prit la liberté de représenter à Sa Majesté que cette place n'était pas vacante. « Elle l'est, répliqua le roi, parce que je suis mécontent de celui qui la remplit.—Pardonnez-moi, Sire, répondit modestement M. de Mesme après avoir fait l'apologie de l'accusé : j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles que d'entrer dans cette charge par une telle porte. » Le roi eut égard à sa remontrance, et laissa l'avocat général dans sa place. Celui-ci étant venu le lendemain pour remercier son bienfaiteur, M. de Mesme eut beaucoup de peine à souffrir qu'il lui fît des remerciements pour une action qui était, disait-il, un devoir indispensable, auquel il n'aurait pu manquer sans se déshonorer lui-même pour toujours.

La plupart des personnes bienfaisantes s'attendent du moins à ce léger tribut de la reconnaissance, et elles ont quelquefois la faiblesse de s'en plaindre lorsqu'on ne le paie point à leur amour-propre. C'est que la vanité, cette ennemie cachée de la vertu, se mêle souvent, même à notre insu, dans le bien que nous faisons, pour l'altérer ou le corrompre. Elle se glisse même dans les libéralités les plus saintes : on n'est pas fâché que les hommes sachent ce que l'on fait pour Dieu, et l'on tient presque pour perdues les aumônes ignorées. Mélanie, l'une des plus riches et des plus vertueuses dames romaines, ayant ouï parler d'un saint abbé, alla le voir et lui porta trois cents livres de vaisselle d'argent, qu'elle le pria de vouloir bien recevoir comme une part des richesses que Dieu lui avait données. Le saint abbé se contenta de lui répondre : « Dieu veuille récompenser votre charité! » et se tournant vers son économe, il

lui dit : « Prenez ceci, et distribuez-le aux monastères les plus pauvres. » Mélanie, voyant qu'il ne lui disait pas une seule parole poür lui témoigner l'estime qu'il faisait d'un présent si considérable, lui dit : « Mon père, je ne sais pas si vous faites attention que ce que je vous ai donné se monte à trois cents livres d'argent. — Ma fille, lui répondit le saint abbé, celui à qui vous avez fait ce présent n'a pas besoin de savoir combien il pèse, puisque, pesant même les montagnes et les forêts dans ses divines balances, il ne peut ignorer quel est le poids de votre argent. » Sainte Mélanie rougit du petit sentiment de vanité qu'elle avait eu : elle remercia celui qui le lui avait fait remarquer, et profita de cette leçon par la suite.

La bienfaisance ressemble à ces parfums précieux qui s'évaporent dès qu'on les découvre. Vous faites bien : voulez-vous faire mieux ? que je ne sache pas que vous faites bien, ou que je ne vous soupçonne pas du moins de me l'avoir appris. Pourquoi appeler en confidence un tiers entre le ciel et vous ? Léopold, ce prince bienfaisant dont nous avons déjà parlé, aimait à faire du bien sans qu'on le sût. Un gentilhomme qui ne lui avait jamais rien demandé, quoiqu'il fût dans le besoin, jouait avec lui et gagnait beaucoup. « Vous jouez bien malheureusement, dit-il au prince, et ne serait-ce pas un effet de votre bonté ? — Jamais, répondit Léopold, la fortune ne m'a mieux servi ; mais je devais seul m'en apercevoir. »

La fête que la ville de Paris donna en 1770 sur la place de Louis XV, au sujet du mariage du dauphin Louis-Auguste avec Antoinette d'Autriche-Lorraine, fut terminée, comme on sait, par un désastre affreux,

où cent trente-deux personnes périrent, et un grand nombre furent blessées. Dans le moment même qu'on faisait au jeune dauphin le récit de ce funeste accident, on lui apporta les six mille livres que le roi lui donnait tous les mois pour ses menus plaisirs. Un de ses valets de chambre allait serrer cet argent. Le prince lui ordonna de le mettre dans une boîte et d'appeler un page. Il écrivit ensuite quelques lignes, et après avoir cacheté son billet, il le donna avec la boîte à un page, pour le porter en diligence à M. de Sartine, lieutenant général de police, avec ordre de garder sur cette commission le plus grand secret, et de rapporter à lui seul la réponse du magistrat. Il lui écrivait qu'il avait appris le malheur arrivé à son occasion, qu'il en était pénétré, et qu'il lui envoyait, pour secourir les plus malheureux, ce que le roi lui donnait tous les mois pour ses menus plaisirs, ne pouvant disposer que de cela. Quand le page fut revenu avec la réponse de M. de Sartine, le dauphin, après l'avoir lue, la déchira, en jeta les morceaux au feu, et rentra dans son cabinet. Heureux les princes qui pensent si noblement! Plus heureux encore les peuples qui ont de tels princes!

XII.

Prêtez avec plaisir, mais avec jugement.
S'il faut récompenser, faites-le dignement.

Il faut prêter volontiers et gratuitement à ceux qui sont dans le besoin; c'est un acte de charité chrétienne; mais il faut le faire avec prudence. C'est un défaut de prêter trop facilement et à toutes sortes

de personnes, parce qu'on en est souvent la dupe. « Plusieurs, dit le Sage, ont regardé ce qu'ils empruntaient comme s'ils l'avaient trouvé, et ont fait de la peine à ceux qui les avaient secourus. Ils baisent la main de celui qui leur prête son argent jusqu'à ce qu'ils l'aient reçu, et ils lui font des promesses avec des paroles humbles et soumises. Mais quand il faut rendre, ils demandent du temps, ils tiennent des discours pleins de chagrin et de murmure. »

Quelqu'un dont la présence et les assiduités vous ennuient et vous fatiguent, vous demande-t-il à emprunter, profitez de l'occasion; prêtez-lui bien vite, et soyez sûr que vous ne le verrez pas de longtemps.

L'ingratitude et l'injustice de quelques-uns ne doivent pas néanmoins nous rendre dur et nous exposer à être injuste nous-même, en refusant généralement de prêter. Il y a des cas où la charité oblige à le faire quand on le peut: c'est une véritable aumône que de secourir ainsi ceux qui sont dans la nécessité. « Plusieurs, dit l'auteur sacré de *l'Ecclésiastique,* évitent de prêter, non par dureté, mais par la crainte qu'ils ont qu'on ne les trompe. Pour vous, usez de bonté envers le misérable, et ne différez pas à lui accorder la grâce qu'il vous demande. Assistez le pauvre, parce que Dieu l'ordonne; et ne le renvoyez pas les mains vides, parce qu'il est dans la misère. Perdez votre argent pour votre frère et pour votre ami, et ne le renfermez pas dans vos coffres, où il serait bien plus perdu pour vous. Employez votre trésor à accomplir les commandements du Très-Haut, et il vaudra mieux que tout l'or du monde. »

Prêtez gratuitement et sans aucune vue d'intérêt. C'est le beau et noble précepte de l'Évangile. Ceux qui agissent autrement n'ont ni honneur ni religion. Leur cœur insensible à la ruine des malheureux que la nécessité ou la débauche engage à courir à leur perte, l'est encore plus aux cris de leur conscience.

Il y a aussi deux règles à observer pour prêter avec prudence autant qu'avec charité. La première est de ne prêter que de votre superflu; ou si dans quelques cas particuliers vous prenez sur votre nécessaire, que ce ne soit que de petites sommes, afin que vous ne vous mettiez pas dans l'obligation d'emprunter vous-même, et que la perte qui pourrait vous en arriver, ne puisse occasionner votre ruine.

La seconde règle que prescrit la prudence, est de prendre vos sûretés par des billets, des contrats, des gages, des cautions. Ainsi en usa le sage et vertueux Tobie à l'égard de Gabelus, et cela doit nous servir d'exemple. Quelque convaincu qu'on soit de la probité d'une personne, ou cette probité peut se démentir dans la suite, ou la mort peut changer l'état des choses et nous mettre dans le cas d'avoir affaire à des héritiers difficultueux; et il est toujours désagréable de s'exposer, en obligeant, à des peines qu'on aurait pu éviter par de sages précautions.

Prêter ainsi son argent à des frères malheureux qui sont dans le besoin, quand même on courrait quelquefois le risque de ne le ravoir jamais, ce n'est pas le perdre. « C'est prêter à intérêt, parce que Dieu, dit Salomon, le rendra avec usure. — J'ai été jeune, dit aussi le roi-prophète, et je suis maintenant vieux; je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses enfants dans l'indigence. Il est toujours prêt à soulager les besoins de ses frères par ses prêts et ses

aumônes, et c'est ce qui perpétue les bénédictions du Ciel sur sa postérité.» C'est donc employer son bien si avantageusement, qu'il n'y a point de gain sur la terre qui puisse égaler celui-ci: quoi qu'il arrive, on s'est rendu agréable au Seigneur, on a exercé la bienfaisance, on a pratiqué la charité. La vertu qu'accompagne la douce satisfaction d'avoir fait du bien n'est-elle pas préférable aux richesses?

Cette belle maxime n'est pas sans doute celle de ces hommes intéressés qui profitent avidement de la misère des autres pour s'enrichir de leurs dépouilles; et les exemples n'en sont que trop communs. Opposons-y, pour les confondre, le beau trait du cardinal d'Amboise. Il avait fait bâtir un magnifique château à la campagne. Comme cette superbe maison était trop resserrée et enveloppée de tous côtés par d'autres propriétés, un gentilhomme du cardinal crut faire la cour à son maître en déterminant un de ses amis à lui vendre une terre titrée, qui enclavait le plus le château. Le seigneur fut invité à dîner. Après le repas, le cardinal l'ayant conduit dans un cabinet, lui demanda pour quel motif il voulait vendre sa terre. « Monseigneur, répondit le gentilhomme, c'est pour le plaisir de vous accommoder d'un bien qui est si fort à votre bienséance.— Gardez votre terre, répliqua le cardinal; c'est l'héritage de vos pères, le premier titre d'un nom illustre qu'ils vous ont transmis, et que vous devez conserver à vos descendants. Je préfère d'ailleurs un voisin tel que vous à toutes les commodités de mon château.— Monseigneur, reprit le gentilhomme, je suis très-attaché à ma terre, et ce qu'il vous a plu de me faire ob-

server me la rend infiniment plus précieuse. Mais j'ai une fille, un gentilhomme du voisinage voudrait l'épouser : le nom, la fortune, le caractère, tout me convient ; seulement il demande une dot que je ne puis absolument lui donner. J'ai considéré qu'en vendant ma terre, je pourrais faire le bonheur de ma fille, et placer avantageusement le restant de la somme pour moi. — Ce projet n'a rien que de raisonnable, répondit le cardinal ; mais n'y aurait-il pas quelque moyen de marier votre fille comme vous le désirez, et de conserver votre terre ? Ne pourriez-vous pas, par exemple, emprunter de quelqu'un de vos amis la somme dont vous avez besoin sans intérêt, et remboursable à des termes fort éloignés, économiser tous les ans quelque chose sur votre dépense, et vous trouver quitte sans presque vous en apercevoir ? — Ah ! Monseigneur, s'écria le gentilhomme, où sont aujourd'hui les amis qui prêtent une pareille somme, sans intérêt, et remboursable à des termes fort éloignés ? — Ayez meilleure opinion de vos amis, répliqua le cardinal en lui tendant la main ; mettez-moi du nombre, et recevez la somme dont vous avez besoin aux conditions que je viens de vous expliquer. » Le gentilhomme, tombant aux genoux de son bienfaiteur, ne put répondre que par des larmes à un procédé si noble, et le cardinal ne parut jamais si content, que d'avoir acquis un ami au lieu d'une terre.

Il y a des personnes de qui il est quelquefois si difficile de ravoir ce qu'on leur a prêté, qu'on gagnerait souvent beaucoup à agir avec elles comme le fit un jour saint François de Sales à l'égard d'un homme qu'il connaissait pour un mauvais payeur et qui était venu lui demander à emprunter vingt

écus. « Tenez, lui dit-il, en voilà dix : au lieu de vous les prêter, je vous les donne; vous y gagnez, et moi aussi. »

Il ne faut pas être moins prudent à se rendre caution qu'à prêter. Si le Sage dit que l'homme de bien répond pour son prochain, et que celui qui n'a point de sentiment abandonne son ami, en ne voulant pas se rendre caution pour lui dans son extrême nécessité, il ajoute aussi que l'engagement à répondre mal à propos en a perdu plusieurs qui réussissaient dans leurs affaires, et que nous ne devons jamais oublier le service que nous rend celui qui répond pour nous, parce qu'il s'est exposé à un grand péril.

Ce serait en effet une noire ingratitude que de méconnaître un tel service, et il n'y a que des monstres qui soient capables de laisser dans la peine celui qui a eu la bonté de s'engager pour eux. Ils ne trouveront plus de pareils amis. Celui qui tiendra parole et agira fidèlement avec ceux qui l'ont obligé de quelque manière que ce soit, trouvera toujours ce qui lui sera nécessaire; mais si nous trompons ceux qui ont cru pouvoir se fier à nous, ils n'y seront pas pris une seconde fois, et nous mériterons d'essuyer des refus honteux et humiliants.

Le comte Louis de Canosse, évêque italien, avait à Rome une belle argenterie; on y voyait plusieurs pièces d'un goût exquis : il y avait entre autres un gobelet dont l'anse était faite en forme de tigre, et dont le travail était admirable. Un gentilhomme connu du prélat envoya un jour le prier de lui prêter pour un peu de temps une pièce si rare, sous prétexte d'en vouloir faire faire une pareille.

Mais comme il la garda plus de trois mois, le prélat l'envoya demander. Peu après, le même gentilhomme envoya encore pour emprunter une salière qui avait la forme d'une écrevisse. Le comte Louis répondit avec un sourire railleur au page que le gentilhomme avait envoyé : « Allez, et dites à votre maître que si le tigre, de tous les animaux le plus agile, a mis trois mois à revenir, je craindrais que l'écrevisse, qui est plus lente, n'eût besoin d'autant d'années. Qu'il m'en dispense donc, s'il lui plaît. »

En fait de récompense, celui qui craint d'être généreux est bien près d'être injuste. Un soldat s'était signalé dans une bataille sanglante, où il avait eu les deux bras emportés. On le présenta à son colonel, qui ne lui offrit qu'une pièce de vingt-quatre sous. « Croyez-vous, mon colonel, lui dit avec franchise le soldat, que je n'ai perdu qu'une paire de gants! »

Les récompenses doivent être dispensées par les mains de la justice, et autant qu'il est possible proportionnées aux services; elles en sont le prix légitime. On demandait à un grand seigneur s'il ne songeait pas à faire quelque chose pour un homme de mérite, qui avait tout sacrifié en s'attachant à lui. « Comment donc! répondit-il, je le vois tous les jours, et je lui fais accueil. »

Cette sorte de récompense, aussi singulière qu'elle est peu solide, ressemble à celle que fit Henri IV. Ce prince, n'étant encore que roi de Navarre, se contenta de donner son portrait à d'Aubigné, qui lui avait rendu des services importants. Ce seigneur, qui était aussi bel esprit que grand capitaine, mit au bas du portrait ces quatre vers:

Ce prince est d'étrange nature;
Je ne sais qui diable l'a fait;
Car il récompense en peinture
Ceux qui le servent en effet.

Lorsque, monté sur le trône, Henri IV fut plus en état de suivre les mouvements justes et généreux de son cœur, il récompensa mieux. Si le grand nombre des sollicitations put quelquefois lui faire oublier pour un moment la justice due aux services, il savait avouer son tort et le réparer dès qu'on le lui faisait connaître. En voici une preuve qui ne fait pas moins d'honneur à la droiture qu'à la générosité de son âme. Un officier borgne, boiteux et manchot, qui s'était distingué au service de ce prince, lui présenta un placet où il demandait quelques récompenses : il y exposait le nombre des blessures qu'il avait reçues. Henri IV, après avoir lu le placet, dit : « *Nous verrons.* — Sire, répondit l'officier, quand j'ai été commandé pour le service de Votre Majesté, si j'avais dit : *Nous verrons,* je n'aurais pas un œil, une main et un pied de moins. » Le roi fut d'abord indigné de ce manque de respect; mais sa bonté l'eut bientôt désarmé en faveur d'un officier mutilé pour son service : il jugea qu'un homme qui lui avait sacrifié des membres si utiles avait expié cette faute par avance, et il lui accorda la récompense qui lui était due.

Louis XI, qui n'eut guère que de mauvaises qualités, récompensa néanmoins noblement aussi la valeur de Raoul de Lannoi. Ce capitaine était monté à l'assaut à travers le fer et la flamme au siége de Quesnoi. Louis XI, qui avait été témoin de son ardeur, lui passa au cou une chaîne d'or, en lui di-

sant : « *Par la pâque-Dieu, mon ami* (c'était son jurement ordinaire), vous êtes trop furieux en un combat, il faut vous enchaîner; car je ne veux pas vous perdre, désirant me servir de vous plus d'une fois. »

Après les services, c'est surtout le mérite que les princes et les grands devraient s'attacher à récompenser, puisque c'est là le plus noble usage qu'ils puissent faire de leur pouvoir et de leurs richesses. Il n'y a pas de plus sûr moyen pour eux de transmettre à la postérité leur nom comblé de gloire et d'éloges. Sans parler des Auguste, des Mécène, des Léon X, des Médicis, et de tant d'autres, qui ont aimé à récompenser le mérite, parce qu'ils en avaient eux-mêmes et qu'ils étaient grands, c'est par là que Louis XIV a rendu son règne si célèbre et si fertile en grands hommes dans tous les genres. Il se plaisait à encourager par ses récompenses le mérite et les talents. Il eut le bonheur d'être secondé en cela par un des plus grands ministres qu'ait eus la France, l'illustre Colbert. En voici un exemple, que nous choisissons entre mille.

Charles II, roi d'Angleterre, avait envoyé à Louis XIV deux montres à répétition: c'étaient les premières qu'on eût vues en France. Elles ne pouvaient s'ouvrir que par un secret, précaution des ouvriers anglais, pour cacher la nouvelle construction, et s'en assurer la gloire et le profit. Les montres se dérangèrent. On les mit entre les mains de Martinot, horloger du roi, qui ne put les ouvrir ni y travailler. Il dit à M. Colbert qu'il ne connaissait qu'un jeune carme qui fût capable d'ouvrir les montres: que s'il n'y réussissait pas, il fallait se résoudre à les renvoyer en Angleterre. Le carme, dont Martinot

faisait un éloge si glorieux pour lui-même, était le père Sébastien, qui avait un talent rare pour les mécaniques. Il ouvrit les montres assez promptement et les raccommoda, sans savoir combien était important par les circonstances l'ouvrage dont on l'avait chargé. Quelques jours après, il arrriva de la part de M. Colbert un ordre au père Sébastien de venir le trouver: on ne lui dit rien de plus. Il se présenta interdit et tremblant. Le ministre, accompagné de deux membres de l'Académie des sciences, le loua sur les montres, et lui apprit pour qui il avait travaillé: il l'exhorta à cultiver son talent, lui recommanda de travailler sous les yeux de ces deux académiciens qui le dirigeraient; et pour l'animer davantage et parler plus dignement en ministre, il lui donna six cents livres de pension, dont la première année lui fut payée le même jour. Il n'avait alors que dix-neuf ans: et de quel désir de bien faire dut-il être animé! Il devint le plus habile mécanicien de son siècle.

Léon X récompensa d'une autre manière un chimiste qui se flattait d'avoir part à ses bienfaits pour avoir trouvé, disait-il, la pierre philosophale. Le souverain pontife lui fit donner une grande bourse vide, ajoutant que puisqu'il savait faire de l'or, il n'avait besoin que d'une bourse pour le mettre. Ce grand pape, qui fut le protecteur zélé des arts et des sciences et le restaurateur des lettres en Italie, était trop sage et trop éclairé pour honorer de ses récompenses des charlatans ou des visionnaires: il croyait avec raison devoir les réserver au vrai mérite.

Quoique de plus grandes et plus dignes récompenses que celles de la terre soient destinées à la

vertu, il est glorieux néanmoins de lui accorder celles qui dépendent de nous. Le prince de La Tour et Taxis, directeur général des postes de l'Empire et des Pays-Bas, étant à Nivelles, alla s'y promener à la foire avec une dame chanoinesse. Ils s'approchent d'une boutique, et le prince demande les plus beaux éventails. On les lui montre, en disant que le prix était de deux louis. « Ce n'est pas ce que je veux, » dit-il. Il va auprès d'un autre marchand, qui en présente de cinq louis. Le prince fit la même réponse. Ce marchand comprit la pensée du prince, et lui dit qu'il avait encore d'autres éventails, mais beaucoup plus chers : il les montra, et dit qu'ils n'étaient pas de moins de vingt-cinq louis. Le prince, dans le nombre, en trouva un qui lui plut, ainsi qu'à la dame. Il dit au maître de la poste, qui l'accompagnait, de compter les vingt-cinq louis. Celui-ci, ne les ayant pas sur lui, dit au marchand de venir à la poste les chercher quand il voudrait. Le marchand, y étant allé, déclara au maître de la poste que l'éventail n'était que de cinq louis comme les autres, et qu'il ne l'avait surfait si considérablement, que parce qu'il avait jugé que le prince était bien aise de faire un don qui fût de plus grand prix, mais que sa conscience ne lui permettait pas de prendre pour l'éventail au delà de sa juste valeur. Le prince, instruit du procédé de cet honnête marchand, le fit venir, et lui dit : « Si votre éventail ne vaut que cinq louis, votre probité en vaut vingt ; recevez les vingt-cinq, vous les méritez. »

XIII.

Au bonheur du prochain ne portez pas envie.
N'allez point divulguer ce que l'on vous confie.

Si c'est un homme de bien qui est heureux, il est digne de son bonheur, et vous devez y applaudir. Si c'est un méchant, l'Écriture vous avertit de ne pas envier la gloire ni les richesses du pécheur. Sa prospérité s'évanouira comme un songe, et séchera comme un torrent; ou si son bonheur, ce qui est rare, dure aussi longtemps que sa vie, cette félicité ne lui rendra la mort que plus amère et plus terrible. D'ailleurs, ce qu'il possède lui a souvent coûté trop cher : il a sacrifié son repos et sa réputation, foulé aux pieds la probité et sa conscience. Voudriez-vous l'acheter à ce prix ?

N'enviez donc pas le bonheur des méchants, et ne vous laissez point éblouir par la prospérité passagère du riche orgueilleux. Il vit dans l'abondance, il semble ne point participer aux misères humaines : enflé de sa grandeur et de sa puissance, il ne songe qu'à jouir des biens d'ici-bas. Il a des entrailles de fer pour le pauvre qui gémit sous le poids de ses maux, et il ne lui donnerait pas même les miettes qui tombent de sa table splendide et délicate. Mais attendez un moment, tout va changer de face. Sa gloire disparaît comme un éclair, et à ses plaisirs succèdent les plus affreux tourments. Le pauvre, au contraire, le juste malheureux, qu'il a méprisé, est placé dans le sein de la gloire, et boit à longs

traits dans un torrent de délices qui coule du trône de Dieu.

Les richesses, la gloire et les honneurs des autres sont néanmoins un des plus ordinaires aliments de l'envie, et les grands eux-mêmes ne sont pas toujours exempts de cette basse passion. On cherche à s'entre-détruire aux dépens de l'État; et combien de fois les malheurs publics n'ont-ils pas pris leur source dans les jalousies particulières!

Il n'est rien de sacré pour un cœur que l'envie aigrit et infecte. Elle a porté Caïn à tremper ses mains dans le sang de son frère; elle a excité la haine homicide de Saül contre le héros d'Israël, à qui ce prince ne pouvait reprocher que d'avoir trop bien servi la patrie et d'avoir obtenu des éloges trop justement mérités; elle a fait commettre le plus grand de tous les crimes, le déicide. On est capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite et de l'innocence.

On peut quelquefois imposer silence à l'envie par des manières honnêtes et par ses bienfaits, mais on ne la changera point: elle vivra autant que subsistera le mérite qui l'a fait naître. Il semble que l'élévation des autres humilie l'envieux, qu'on le prive des louanges qu'on leur donne, et que les honneurs qu'ils reçoivent sont des injures qu'on lui fait. Aussi n'y a-t-il rien qu'il ne fasse pour répandre sur les bonnes qualités d'autrui des couleurs qui les altèrent, et s'il ne peut venir à bout de les obscurcir entièrement, il s'efforcera du moins d'en diminuer l'éclat. Lorsque ce célèbre navigateur à qui nous devons la découverte de l'Amérique annonçait un nouvel hémisphère, on lui soutenait qu'il ne pouvait exister; et quand il l'eut découvert, on prétendit

qu'il avait été connu longtemps avant lui. Ceux qui ne lui contestaient point cette découverte cherchèrent à en diminuer le mérite, en la représentant comme facile. Colomb se trouvant un jour à table avec une grande compagnie, on eut l'impolitesse de le lui dire à lui-même. Il proposa à ses envieux, pour les confondre, de faire tenir un œuf tout droit sur une assiette. Aucun d'eux n'ayant réussi, il casse le bout de l'œuf et le fait tenir. « Cela était bien aisé, dirent les assistants. — Je n'en doute pas, reprit-il, mais aucun de vous ne s'en est avisé. »

La jalousie est ordinairement le triste partage de ceux qui n'ont rien dont on puisse être jaloux. Incapable de tout mérite, l'envie ne peut le souffrir dans les autres; et aussi aveugle qu'injuste dans ses jugements, plutôt que de le reconnaître et de lui attribuer ses heureux succès, elle en donnera tout l'honneur aux causes les plus pitoyables et les plus ridicules. Un officier d'un génie très-médiocre, envieux de la gloire d'un capitaine qui avait fait une belle action, écrivit à M. de Louvois que ce capitaine était sorcier. Le ministre répondit : « Monsieur, j'ai fait part au roi de l'avis que vous m'avez donné. Sa Majesté m'a dit là-dessus, que si ce capitaine était sorcier, pour vous, vous ne l'étiez pas. »

Tâchons de faire mieux que ceux qui font bien; c'est la plus belle et la plus glorieuse vengeance que nous puissions exercer contre ceux qui pourraient être l'objet de notre jalousie. La noble émulation fut toujours permise et louable, l'envie ne le fut jamais. La première est un sentiment courageux qui rend l'âme féconde, qui l'enflamme à la vue des grands exemples, et l'élève souvent au-dessus de ce qu'elle admire. L'autre est une passion basse qui, ne pou-

vant atteindre à la hauteur des autres, cherche à la rabaisser. On déprécie ce qu'on est incapable de faire, parce qu'il est plus facile de mépriser que de surpasser ou d'égaler.

Aussi y a-t-il dans l'envie je ne sais quoi de honteux qui fait qu'on se la cache à soi-même. On tire souvent vanité des passions les plus criminelles, de ses excès, de ses débauches; on s'en fait même gloire, parce qu'on est assez aveugle pour se couronner de sa propre honte. Mais l'envie est une passion qu'on n'ose jamais avouer. On rougit de l'avoir, et encore plus de la montrer, parce que témoigner de l'envie, c'est reconnaître son infériorité, ou faire voir la crainte qu'on a d'être effacé : c'est un aveu du bonheur ou du mérite des autres, et un hommage secret qu'on leur rend. L'envie fait honneur à celui qui en est l'objet; sous un mépris apparent, elle cache une estime réelle. Si l'on doit plaindre quelquefois ceux qui excitent la jalousie, parce qu'ils peuvent en devenir les victimes, on doit souvent plaindre encore plus ceux qu'elle épargne, parce qu'elle ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité. Thémistocle disait qu'il n'enviait pas le sort de qui ne fait point d'envieux.

L'envie n'est pas seulement une des plus honteuses passions, c'est encore une des plus cruelles; elle est elle-même son supplice. Les talents, la réputation, la prospérité des autres sont autant de vers qui rongent l'homme jaloux et le dévorent en secret. Plus leur gloire et leur fortune croissent, plus son aversion se fortifie et s'allume; elle devient au dedans de lui comme un poison qui le brûle et qui répand l'amertume sur toute sa vie. Aussi tout homme né envieux est-il naturellement triste, et

J.-B. Rousseau a eu raison de dire en parlant de l'envie :

Monstre ennemi des mortels et du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavés, troublés et clignotants,
De feux obscurs sont chargés en tout temps :
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle et les brûle.

Il faut être bien ingénieux à se tourmenter soi-même pour se faire une peine des avantages d'autrui, et pour tourner contre soi ce qui leur est favorable. C'est cependant ce que fait l'envieux ; il s'afflige de ce qui réjouit les autres, et se réjouit de ce qui les afflige. Combien n'en voit-on pas qui, fâchés même de la bonne opinion que certaines personnes ont d'elles-mêmes et jaloux de la satisfaction qu'elles goûtent, ont un plaisir malin à les détromper et à leur faire perdre cette idée qui les flatte et qui ne nuit à personne ! Combien ont l'âme assez mal faite pour envier aux autres jusqu'aux plaisirs les plus nécessaires et les plus innocents !

Le duc de Lauzun, ayant été mis en prison par ordre de la cour, avait trouvé le secret de s'amuser avec une araignée qu'il avait rendue familière. Elle venait manger sur sa main, et s'en retournait ensuite à un trou où elle avait tendu sa toile. Elle était devenue grasse, rebondie, et faisait tout le plaisir du duc de Lauzun. Il la montrait un jour au gouverneur de la citadelle où il était détenu, et il la laissa aller à terre. Le gouverneur écrasa l'insecte avec une joie maligne. Le duc en fut outré : dès qu'il fut sorti de prison, il se plaignit au roi de l'action du gouver-

neur qu'il appela barbare. Le roi jugea qu'un homme capable d'envier à un prisonnier un pareil plaisir, devait être d'un mauvais caractère : il lui ôta son emploi.

Si quelqu'un vous témoigne assez de confiance pour déposer son secret dans votre sein, vous devez en être flatté, et il faut le garder plus scrupuleusement que ce qui vous concernerait et ce qu'il vous importerait le plus de cacher. Des courtisans disaient au favori du prince : « Qu'y a-t-il de nouveau, et que vous a dit le roi aujourd'hui? car il ne se fie qu'à vous. — Pourquoi donc, leur répondit-il, me le demandez-vous? »

De tous les secrets, ceux qu'on doit garder avec le plus de soin sont ceux de l'État et des intérêts publics ou des familles, parce que leur violation a d'ordinaire de plus grandes suites; et c'est toujours au moins une imprudence de les demander à ceux qui en sont les dépositaires. Aulu-Gelle nous a conservé à cet égard un beau trait qui mérite d'être connu de tous les jeunes gens.

C'était autrefois l'usage à Rome, dit-il, que les sénateurs menassent avec eux dans le sénat ceux de leurs enfants qui portaient encore la prétexte, robe bordée de pourpre, qu'ils ne quittaient qu'à l'âge de quatorze ans. Un jour qu'on y traita une affaire importante, et qu'il fallut la remettre au lendemain, on convint de n'en point parler jusqu'à ce qu'elle fût décidée. Le jeune Papirius avait assisté ce jour-là au sénat avec son père. Sa mère lui demanda de quoi il était question. L'enfant répondit qu'il avait été défendu de le dire. La mère n'en devint que plus curieuse. Plus il insistait sur la nécessité de se taire,

plus il irritait ses désirs. Enfin, poussé à bout, il prit ingénieusement le parti de lui donner le change. « Il a été question, dit-il, dans le sénat, de décider s'il était plus utile de permettre aux hommes d'épouser deux femmes ou aux femmes d'épouser deux hommes. » Cette nouvelle surprit étrangement la mère, qui sortit aussitôt de chez elle, et alla conter la chose à ses amies. Le lendemain, le sénat fut environné de dames qui priaient les larmes aux yeux qu'on ne conclût rien sans les ouïr. Les sénateurs, fort étonnés, demandèrent ce que c'était que la folie de ces femmes et ce qu'elles voulaient. Le jeune Papirius s'avança au milieu de l'assemblée, et raconta les instances que sa mère lui avait faites et ce qu'il lui avait répondu. Le sénat loua sa fermeté et son esprit, et rendit un arrêt qui défendait aux sénateurs d'amener désormais leurs enfants au sénat, excepté le seul Papirius.

Que jamais rien au monde ne vous engage à trahir la confiance qu'on a eue en vous. Soyez fidèle à ceux qui ont cru que vous l'étiez. Souvenez-vous que le secret doit être mis au rang des choses les plus sacrées; qu'une des premières bases de la société est de taire ce qui ne doit pas être révélé, et que nous ne sommes pas en droit de disposer d'un bien dont nous ne sommes que les dépositaires.

Un homme infidèle au secret ne sera jamais aimé ni estimé de personne; et ceux mêmes qui l'ont fait parler seront les premiers à le mépriser. Les moindres fautes en ce genre sont, pour ainsi dire, des crimes irrémissibles. Lorsque vous laissez sortir de vos lèvres le secret de votre ami, croyez que l'amitié, la fidélité, l'honneur, la sagesse et la justice sortent de votre âme en même temps.

Soyez donc toujours sur vos gardes pour ne rien dire et même pour ne rien faire qui puisse le découvrir; car on peut manquer au secret de plusieurs façons. Il y a des gens qui promettent le secret et qui le révèlent sans le savoir; ils ne le disent point, et on le lit sur leur front et dans leurs yeux. D'autres ne disent pas expressément la chose qu'on leur a confiée, mais ils parlent et agissent de manière qu'on la découvre de soi-même. Souvent aussi c'est manquer au secret que de faire entendre qu'on en est ou qu'on en a été le dépositaire. Il ne faut pas même qu'on sache que nous avons eu une chose sous le secret ou que nous l'avons encore. Un secret soupçonné est plus qu'à demi révélé.

Il y en a qui s'imaginent n'avoir pas manqué au secret, parce qu'ils ne l'ont dit qu'à une personne et même à un ami. Mais on ne le leur avait pas confié avec la permission de le dire à cette personne; et puis il est rare que ces sortes de confidences ne passent pas encore plus loin. Quelqu'un vint raconter à un autre une chose qu'on lui avait dite sous le secret, et lui recommanda de n'en point parler. « Soyez tranquille, lui dit l'autre, je serai aussi discret que vous. »

Ce n'est pas assez de tenir caché ce qui nous a été confié sous la condition du secret. La conversation et la société emportent une convention générale et tacite qui oblige à taire tout ce qui peut être préjudiciable en quelque manière à celui qui l'a dit. C'était la belle maxime du comte de Schaftesbury, qui eut une occasion éclatante de la mettre en pratique. Ce seigneur, si célèbre dans l'histoire d'Angleterre par la grande part qu'il eut aux mouvements qui agitèrent le règne de Charles II, était devenu, de

ministre de ce prince, son plus dangereux ennemi, et s'était jeté dans le parti du parlement. Quelque temps après, on y attaqua M. Hollis sur des négociations secrètes qu'il avait eues avec le roi. Rien ne manquait pour le perdre que des témoins. On comptait en trouver un tel qu'on le désirait dans la personne du comte, qui avait été dans le cas de tout savoir. Il y avait d'autant moins lieu de douter qu'il ne parlât, que c'était pour lui une belle occasion, et une occasion qui se présentait d'elle-même, de ruiner un ennemi. Dans cette pensée, on cite le comte et on l'interroge. Il répond qu'il ne peut satisfaire sur ce qu'on lui demande, parce que quand même il saurait quelque chose au désavantage de M. Hollis, il ne devait point avoir recours à cette voie infâme de se venger d'un ennemi. Ceux qui l'avaient fait comparaître l'exhortent, le pressent, le menacent. Tout fut inutile. On lui ordonna de se retirer, et plusieurs membres du parlement proposèrent avec tant de chaleur de l'envoyer à la Tour, que ses amis, effrayés, vinrent le solliciter de céder aux instances de la chambre. Mais il demeura ferme dans sa résolution, et il eut le bonheur que méritait son action généreuse, celui de trouver assez d'amis pour le tirer d'affaire. M. Hollis alla le remercier en termes pleins de reconnaissance et d'estime. Le comte lui dit qu'il ne prétendait lui imposer aucune obligation par l'action qu'il venait de faire, qu'il se devait à lui-même la conduite qu'il avait tenue, et qu'il aurait fait la même chose pour tout autre; que cependant il connaissait assez le mérite de M. Hollis et le prix de son amitié, pour être prêt à l'accepter comme une insigne faveur, s'il l'en jugeait digne. M. Hollis, charmé de ce discours au-

tant que de ce qui y avait donné lieu, assura le comte d'un attachement sincère et zélé. Par là une ancienne mésintelligence entre deux hommes généreux fut changée en une vraie et solide amitié.

Quoique le secret doive être ordinairement inviolable, il y a néanmoins des cas où l'on peut, où l'on doit même le révéler. S'il doit nuire à l'innocence, s'il couvre un dessein criminel, ne craignez point de le découvrir à la personne qui en serait la victime, ou à ceux qui peuvent y mettre obstacle. Henri III, roi de France, avait fait arrêter le roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Ce prince ayant trouvé moyen de s'échapper de sa prison, on soupçonna Fervasques d'avoir eu connaissance de cette fuite et de n'en avoir pas donné avis. Le roi, furieux, jura dans sa colère que Fervasques paierait de sa tête cette trahison, et jura que celui qui avertirait ce traître lui répondrait de sa fuite. Crillon et plusieurs courtisans étaient présents; et comme on connaissait Henri III capable de faire périr un innocent, Crillon frémit en l'entendant jurer la mort d'un homme de qualité, bon officier et d'une valeur reconnue. Il résolut de l'arracher au péril pressant où il le voyait. Il va trouver Fervasques, lui apprend ce qui vient de se passer, et l'exhorte à s'évader. Henri, instruit le matin que Fervasques a disparu, entre dans une colère affreuse. Son imagination est quelques moments errante sur tous ceux qui avaient entendu son serment; mais bientôt ses soupçons se fixent sur Crillon : son estime pour lui les combat et les appuie en même temps. « Fervasques, lui dit-il avec un regard furieux, vient d'échapper à ma vengeance, et ne me laisse que l'espoir de l'exercer d'une manière plus éclatante sur celui qui me

l'a dérobé : le connaissez-vous ? — Oui, sire, répondit Crillon. — Eh bien ! reprit le roi vivement, nommez-le-moi. — Je ne serai jamais délateur que de moi-même, répliqua Crillon : mais la juste crainte qu'un innocent ne soit une victime immolée au ressentiment de Votre Majesté me prescrit de vous livrer le coupable : oui, sire, je suis celui que vous devez punir, celui qui se serait cru l'assassin de Fervasques, si j'eusse gardé un secret qui lui eût coûté la vie. » Le roi, étonné, resta un moment sans parler, les yeux fixés sur lui ; puis, rompant le silence, il dit : « Comme il n'y a qu'un Crillon dans le monde, ma clémence en sa faveur ne fait pas un exemple dangereux. »

XIV.

Sans être familier, ayez un air aisé.
Ne décidez de rien qu'après l'avoir pesé.

Cet air aisé, qui annonce la bonne éducation, s'acquiert, ainsi que la politesse, plus par l'usage du monde et en fréquentant les bonnes compagnies, que par les leçons et les discours. Il y en a qui l'ont naturellement, et qui sans art ont des grâces infinies dans tout ce qu'ils font : chez eux, tout est aisé, tout coule de source. Il y en a d'autres, au contraire, qui sont naturellement gênés, embarrassés, timides : ils ne savent ni parler, ni se taire, ni faire, ni recevoir une honnêteté. Ils ont un air gauche et pesant qui dépare tout ce qu'ils font.

Il n'est pas facile d'acquérir l'air aisé quand la nature ne l'a pas donné; mais il vaut mieux rester ce qu'on est que d'affecter ce qu'on n'est pas. Souvent, en voulant paraître plus agréable, on n'en paraît que plus ridicule. Les grâces mêmes, dès qu'il y entre de l'affectation, cessent d'en être.

Il n'est pas moins difficile d'ôter la timidité. Elle ne se corrige guère par de simples avis ; on y réussira encore moins par des railleries et des reproches. On ne saurait s'y prendre trop doucement : il faut louer, encourager et flatter cet orgueil défiant qui craint de se faire tort dans l'esprit des autres ou de se trahir soi-même. Car quoique la timidité ait toutes les apparences de la modestie, elle n'est souvent qu'une vanité secrète et plus raffinée. Plusieurs ne sont timides que parce qu'ils veulent trop plaire, et qu'ils sont trop sensibles aux jugements qu'on peut porter sur eux. Ils ne parlent qu'en tremblant, parce qu'ils ne savent comment on recevra ce qu'ils disent et s'il est propre à leur faire honneur. Il est dangereux de laisser prendre aux jeunes gens trop de confiance en eux-mêmes ; il y a du danger à ne pas leur en laisser prendre assez. Une hardiesse et une timidité excessives sont également contraires à la vraie politesse, qui veut qu'on parle et qu'on agisse d'un air modeste et d'un air aisé, afin de ne choquer et de ne gêner personne. La présomption produit le mépris des autres, et par là le manquement aux égards qui leur sont dus. Le défaut d'une juste confiance en soi-même produit une pudeur niaise et un embarras ridicule.

Mais quoique la timidité soit un défaut, on la pardonne bien plus volontiers que la présomption : elle flatte l'orgueil des autres, au lieu que la pré-

somption l'humilie. Il vaut donc mieux être un peu timide que trop hardi. Trop de hardiesse dans un jeune homme est le préliminaire de l'effronterie: on est fondé à croire qu'il pourrait aller jusqu'à l'impudence.

L'air aisé, s'il devient trop libre, comme cela arrive souvent, dégénère bientôt en familiarité et conduit au mépris. Les égards qu'on a les uns pour les autres aident beaucoup à conserver une estime réciproque, qui est un des plus sûrs liens de la société. Les amis mêmes doivent se respecter, s'ils veulent rester longtemps amis. Mais c'est surtout avec les dames qu'il convient à un jeune homme de se montrer réservé. Il doit les approcher sans gêne, mais toujours avec une retenue modeste mêlée de respect.

On peut souvent agir sans façon avec ses égaux, mais il ne faut jamais le faire avec ceux qui sont au-dessus de nous, comme Auguste le fit un jour entendre finement à un de ses courtisans. Ce prince souffrait que ses ministres le reçussent l'un après l'autre. Un d'eux le traitant sans beaucoup de façon, Auguste lui dit: « Je ne croyais pas que nous fussions si familiers ensemble. »

Il faut avec ceux qui sont au-dessus de nous que notre familiarité même soit respectueuse. On accuse, peut-être avec justice, les Français d'y manquer trop facilement. Aussi le cardinal Mazarin, dans les maximes qu'il inspirait à Louis XIV, lui recommande-t-il ce point: « Ne vous familiarisez pas trop avec vos courtisans, lui disait-il, de peur qu'ils ne vous perdent le respect. » Le roi profita de ce conseil; et jamais prince n'eut l'air plus sérieux, plus imposant, plus majestueux que ce monarque, qui

savait néanmoins, dès les premières années de son règne, le tempérer par une grande bonté. Un jour qu'il avait donné audience aux députés des états de Bourgogne, le cardinal Mazarin dit à M. de Villeroi : « Monsieur le maréchal, avez-vous pris garde comme le roi écoute en maître et parle en père ? » Il était le premier à rassurer ceux que sa présence avait intimidés. Un prélat fort éloquent, malgré la grande habitude qu'il avait de parler en public, fut déconcerté dans un discours qu'il fit à ce monarque, et il hésita quelque temps. Ce prince, adoucissant alors cette noble fierté qui éclatait sur son front, dit d'un de ces tons de voix qui pénètrent le cœur et qu'il savait prendre si à propos : « Nous vous sommes obligés, Monsieur, de nous donner le loisir d'admirer les belles choses que vous nous dites. » Le prélat se remit et continua son discours avec succès.

Les plus prompts à décider sont presque toujours ceux qui devraient ne décider jamais ; moins on sait, plus on décide vite : c'est ce qu'on voit tous les jours en fait de science et de religion. Des hommes vains et superficiels, qui n'ont pour toutes connaissances qu'un peu plus de témérité que les autres, tranchent sur des points qui demanderaient, pour être discutés, approfondis, une étude suivie et des connaissances qu'ils n'auront jamais.

Dans toutes les matières il est plus aisé de juger et de prononcer, que de peser et d'examiner les raisons qu'on aurait de le faire ; et cependant n'est-ce pas là ce que prescrivent la raison et la sagesse ? Plus l'objet est important et peut avoir de grandes suites, plus on doit y apporter un mûr examen.

Juges de la terre, magistrats, qui tenez entre vos

mains la fortune et la vie des autres hommes, c'est à vous surtout que convient la maxime de ne rien décider qu'après l'avoir bien pesé. Vous ne devez ni prononcer légèrement, ni condamner sans les plus fortes preuves, et vous en rendrez compte à celui qui jugera les justices mêmes.

M. de la Faluère, conseiller au parlement de Bretagne, ayant été nommé rapporteur d'une affaire, dépouilla, par sa précipitation, une famille honnête et pauvre, des seuls biens qui lui restaient. Quelques mois après l'arrêt rendu et signifié, il reconnut sa faute. Il fit venir les malheureuses victimes de sa négligence, et les força d'accepter de ses propres deniers la somme qu'il leur avait fait perdre.

Gayot de la Rejace était un de ces juges droits, intègres et incorruptibles, qui suivent dans leurs jugements les règles les plus pures de l'équité. Assis sur le tribunal, il était toujours sur ses gardes pour ne pas se laisser surprendre. Vaincu pourtant un jour par le sommeil, il s'y livra dans une audience, et ce fut l'unique fois de sa vie. Pour réparer cette faute, il alla aux opinions, et n'oublia rien pour s'instruire de la cause. Le président lui en dit le précis. Gayot donna ensuite sa voix. Les opinions furent fort balancées. Celui qui gagna eut l'avantage d'une voix seulement. Gayot, après le jugement, soupçonna qu'il pouvait avoir mal jugé. Il se fit apporter chez lui les pièces du procès : après les avoir examinées avec une grande attention, il vit que son soupçon était bien fondé, et il jugea que sa voix avait fait pencher la balance du côté de celui qui ne devait pas gagner. Il manda la partie qui avait perdu son procès, et la remboursa du principal et

des dépens considérables auxquels elle avait été condamnée.

Il est une autre sorte de tribunaux où l'on décide encore plus souvent avec bien de la légèreté et sans connaissance de cause. Ce sont tous ces tribunaux particuliers où l'on cite la conduite et les actions des autres, et où l'on prononce tant de jugements aussi injustes que précipités. Chacun a droit à sa réputation et à l'estime générale, et il ne peut perdre ce droit que par des faits certains et indubitables. Mais notre légèreté ne veut pas se donner la peine d'examiner; notre orgueil, qui cherche toujours à s'élever au-dessus des autres, aime à les retrouver vicieux ou coupables, et notre malignité naturelle aime à supposer qu'ils le sont. On juge, on prononce, on condamne sur les plus légères apparences, sur le rapport d'une personne souvent mal instruite, ou ennemie, ou prévenue, ou jalouse, et l'on oublie cette belle maxime dictée par la sagesse et par l'équité naturelle : « Gardez toujours une oreille pour l'accusé. »

C'est ce que l'abbé des Fontaines fit un jour entendre à un magistrat qui ne pensait pas avantageusement sur son compte. Comme il voulait se justifier, le magistrat lui dit: « Si l'on écoutait tous les accusés, il n'y aurait point de coupables. — Si l'on écoutait tous les accusateurs, repartit l'abbé, il n'y aurait point d'innocents. » Un homme accusé devant Auguste, s'étant justifié, dit à ce prince : « N'écoutez sur le chapitre des honnêtes gens que ceux qui leur ressemblent. »

« Ne blâmez personne, dit le Sage, avant de vous être bien informé. » Condamnez rarement avant d'avoir entendu la partie elle-même, et suspendez

toujours votre jugement jusqu'à ce que vous soyez pleinement instruit de la vérité. Si vous ne pouvez excuser l'action, excusez-en les motifs. Exposez-vous plutôt à vous tromper en faveur du prochain qu'à son désavantage. Quelle consolation à la mort de pouvoir se rendre le témoignage que se rendait un homme de bien ! Il vit arriver sa dernière heure avec une joie et une tranquillité qui étonnaient. On lui en demanda la cause. « C'est, répondit-il, parce que je ne me souviens point d'avoir jamais mal parlé ni jugé témérairement de personne; et Jésus-Christ nous a promis dans l'Évangile que, si nous ne jugions pas, nous ne serions pas jugés. »

Ne nous érigeons-nous pas même souvent en juges orgueilleux des ouvrages de Dieu et de sa conduite sur les hommes? N'allons-nous pas jusqu'à vouloir réformer la religion ? Sous prétexte de la dépouiller de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, nous ne croyons que ce que nous voulons bien croire, et nous sommes moins chrétiens que philosophes.

C'est presque toujours l'intérêt secret et honteux des passions qui décide des jugements qu'on porte contre la religion. On l'a déjà dit bien des fois : si elle ne proposait que des mystères qui passent la raison, sans y ajouter des maximes et des vérités qui gênent, l'incrédulité serait rare. Les plus incrédules ont cru d'abord comme les autres hommes : ils n'ont commencé à douter de la religion que quand ils ont voulu jouir tranquillement de leurs plaisirs, et se délivrer d'un censeur importun. Elle leur est devenue plus suspecte à mesure qu'ils ont donné dans de plus grands égarements. Ils ont passé plus ou moins rapidement, suivant le besoin qu'ils ont

eu de devenir incrédules, de la foi au soupçon, du soupçon au doute, du doute à une prétendue certitude. Leur façon de penser a changé avec leurs mœurs; et c'est bien d'eux que l'on peut dire que l'esprit a été la dupe du cœur.

Les esprits-forts, qu'on n'appelle ainsi, dit La Bruyère, que par ironie, déterminés à nier tous les faits merveilleux qui peuvent faire honneur à la religion, se raillent d'une religieuse croyance; mais ont-ils donc plus de lumières et de savoir que les autres? se sont-ils mis en état, par une étude profonde et sérieuse, de prononcer sur cette importante matière avec une parfaite connaissance de cause? et ne sont-ce pas, pour la plupart, des échos subalternes de l'impiété, qui, uniquement occupés de leurs plaisirs, seraient bien fâchés d'avoir des moments de reste pour examiner avec attention ce qu'ils ne se soucient pas de connaître? Ils ont pris une voie plus courte, plus commode, et qui fait sans doute beaucoup plus d'honneur à leur jugement : c'est de dire qu'ils ne croient aucun miracle, parce qu'il n'y en a jamais eu.

Mais, pour soutenir un si étonnant paradoxe, il faut avoir une trempe d'esprit que les plus étranges absurdités ne puissent ébranler; car si les miracles que les évangélistes attribuent à Jésus-Christ et à ses premiers disciples, n'étaient pas incontestables lorsqu'ils les écrivaient, quelle folie peut être comparée à la leur! En les publiant au milieu de Jérusalem, où ils rapportaient que la plupart avaient été faits publiquement, n'est-il pas manifeste qu'ils se seraient exposés au mépris et à la risée de tous ceux qui savaient le contraire ou qui pouvaient si facilement le savoir? Et comment les artisans de la plus

grossière imposture auraient-ils pu la faire croire à tout l'univers, en employant des moyens qui, selon toutes les règles de la sagesse humaine, étaient les plus opposés au succès ?

XV.

A la Religion soyez toujours fidèle :
On ne sera jamais honnête homme sans elle.

Cette importante maxime ne sera pas du goût de nos philosophistes et de ceux qui, à leur exemple, affichent hautement une orgueilleuse indépendance, une malheureuse liberté de penser. Entêtés de leurs présomptueuses lumières, ils ne peuvent souffrir qu'on leur en demande le sacrifice. Fiers de cette raison que le Ciel leur a donnée, ils ne veulent pas qu'une autorité, même divine, entreprenne de la soumettre dans les choses qui, sans être opposées, ne sont qu'au-dessus d'elle.

Philosophes insensés, vous refusez de croire les mystères de la religion, parce que vous ne pouvez les comprendre ! Mais comprenez-vous mieux ceux de la nature? Combien n'en a-t-elle pas où votre esprit se perd, et qui sont pour vous autant d'abîmes ! Tout l'univers est rempli de vérités qui sont en même temps indubitables et incompréhensibles. Nous connaissons les effets, mais souvent les causes sont pour nous comme autant de mystères que la nature nous cache sous ses voiles augustes. Et vous êtes surpris que son divin auteur en renferme dans son propre sein qui passent les bornes de votre intelligence! Vous voulez atteindre jusqu'à l'Être suprême,

vous qui ne pouvez connaître l'essence du grain de sable que vous foulez à vos pieds? Serait-il Dieu, serait-il l'Être infini, si des êtres bornés pouvaient connaître tout ce qu'il est? « Vous seriez bien petit, Seigneur, disait dans sa belle simplicité saint François de Sales, si vous pouviez être compris par un esprit aussi petit que le nôtre. »

Écoutez aussi la sage réponse que fit, trois cents ans avant l'établissement de la religion catholique, un célèbre mathématicien à un sophiste qui lui demanda de quelle nature étaient les dieux : « Tout ce que je sais, répondit Euclide, c'est qu'ils détestent ceux qui prétendent pénétrer les mystères qu'ils leur cachent. »

Mais ce qui doit surprendre encore davantage, c'est que ces prétendus esprits-forts, qui insultent aux vrais fidèles comme à des automates, à des âmes faibles, à des esprits remplis de préjugés, sont quelquefois eux-mêmes les plus crédules et les plus soumis à l'empire du préjugé. Combien parmi eux croient par autorité qu'il ne faut pas croire à l'autorité, et préfèrent celle des hommes à celle de Dieu! Ils nous accusent de ramper sous le joug et de nous laisser entraîner par les opinions reçues; mais ne se laissent-ils pas eux-mêmes subjuguer presque tous par un plus habile?

Qu'il se trouve parmi eux un de ces génies supérieurs, qui, né avec une imagination forte et dominante, aime à donner dans des opinions nouvelles, dans des paradoxes singuliers, et leur prête toute la séduction d'une certaine candeur qui en impose plus que son style mâle et vigoureux; combien aussitôt recevront aveuglément ses décisions tranchantes comme des oracles, et adopteront sans exa-

men les systèmes inintelligibles qu'il a bâtis dans son imagination échauffée, comme le vrai système de la nature !

Qu'il se trouve un de ces hommes hardis qui, désespérant, nouvel Érostrate, de ne pouvoir s'immortaliser autrement que par des sacriléges, ou aimant mieux, comme César, être le premier dans une bicoque que le second à Rome, lève hautement l'étendard de l'impiété, et se mette à la tête des ennemis de la religion; qu'un tel homme, à l'ambition de s'ériger en chef de parti, de se faire un nom par la guerre impie qu'il déclare à Dieu, joigne un esprit vif et facile, une imagination brillante et pittoresque, bientôt il deviendra l'oracle de nos beaux esprits, de nos petits-maîtres, qui sont ou trop légers ou trop superficiels pour vouloir rien approfondir, ou trop corrompus et trop vicieux pour aimer à le faire. Quoiqu'il soit historien sans bonne foi, philosophe sans raisonnement, moraliste sans principes, il sera l'idole de ses admirateurs, qui se laisseront éblouir par le coloris de son pinceau, par la hardiesse de ses décisions, par la douceur et la facilité de sa morale. Des disciples courront en foule dans sa délicieuse retraite entendre ses leçons d'impiété, ou s'empresseront de les aller prendre dans ses ouvrages. Son nom, son autorité, qui lui tiendront lieu de preuves, exerceront sur leurs sentiments un pouvoir despotique qui les pliera à son gré, et les subjuguera sans résistance.

Et ils oseront encore après cela nous traiter d'esprits faibles et serviles, qui croient aveuglément les mystères les plus incompréhensibles, quoique nous ne les croyons que sur le témoignage infaillible de Dieu même! Car, cela mérite d'être observé, il ne

s'agit pas de se récrier sur ce que nos mystères sont inconcevables; il n'est question que de savoir si, tout impénétrables qu'ils sont en effet, ils ont pour eux l'autorité de la révélation divine: c'est là le point décisif de la religion. Si elle peut le prouver, comme elle le prouve invinciblement, dès lors, quelle que soit la profondeur de ces dogmes, il faut nécessairement que la fierté de la raison s'abaisse et plie devant eux; il faut qu'elle consente à croire ce qu'elle ne comprend pas, à moins qu'elle ne prétende que Dieu, qui est la vérité par essence, ait voulu autoriser l'erreur et nous tromper lui-même; ce qui serait mettre une monstrueuse contradiction dans l'idée que nous devons avoir de Dieu.

Jeune homme que je veux instruire ici, je suppose que vous n'êtes point de ces esprits frivoles ou corrompus qui ne lisent qu'avec répugnance ce qui regarde la religion, indice trop certain qu'ils ne l'aiment point, si même ils ne vont pas jusqu'à la haïr secrètement, parce qu'elle les gêne ou les condamne. J'aime au contraire à me persuader que, la regardant avec raison comme la chose la plus importante qui soit au monde, vous lui êtes sincèrement attaché, et que vous relisez toujours avec plaisir les solides preuves qui vous confirment de plus en plus dans la douce et satisfaisante persuasion que la religion que vous avez le bonheur de professer est véritablement divine. Ceux qui, pouvant l'étudier, ne veulent pas s'en donner la peine, marquent peu de religion et une secrète disposition à l'incrédulité ou une indifférence criminelle pour la plus nécessaire de toutes les connaissances. O vous que les leçons de l'impiété ont prévenu contre elle, étudiez-la avec le désir sincère de connaître la vérité, et bientôt

vous serez convaincu qu'elle est marquée du sceau de la Divinité!

C'est ce qui est arrivé à deux savants anglais, milord Littleton et M. Gilbert Werst. Après avoir longtemps fait profession du déisme, ils étudièrent enfin la religion chrétienne avec l'application que mérite une affaire de cette importance. Ils éprouvèrent l'un et l'autre ce qu'ils ont souvent répété depuis, que tout honnête homme qui l'étudie sérieusement ne tarde guère à reconnaître la faiblesse des objections qu'on élève contre elle et la solidité des preuves sur lesquelles elle est établie. La lumière brilla à leurs yeux, les nuages des préjugés se dissipèrent; et, ce qui sera toujours le fruit des recherches en cette matière et de la droiture du cœur, ils reconnurent et embrassèrent enfin la vérité.

Mais que cette droiture du cœur est rare! On cherche moins à s'instruire qu'à se rassurer dans le parti inquiétant de l'incrédulité. Combien de personnes, pour vivre plus tranquillement dans leurs désordres, et pour se livrer plus impunément à leurs passions, voudraient que la religion fût fausse, et cherchent de tous côtés des doutes qu'ils aiment à prendre pour des vérités! Ils applaudissent à tous les traits qu'on lance contre elle. Ils dévorent avec une espèce de volupté tous ces poisons réchauffés qu'ils trouvent dans ces libelles impies dont le public est inondé, tandis que presque aucun d'eux ne daigne jeter les yeux sur les excellents ouvrages qui ont été faits pour défendre la religion. Ils y verraient qu'on ne l'attaque que par le mensonge, par la mauvaise foi, par de misérables sophismes que ses adversaires ne cessent de répéter, quoiqu'on y ait cent fois victorieusement répondu. Ils y verraient que les

preuves qu'elle donne de sa divinité sont non-seulement invincibles, mais si claires et si faciles à comprendre qu'il n'y a personne qui ne puisse en sentir la vérité.

Tel est surtout l'éclatant miracle de la résurrection de Jésus-Christ. Comme il n'y a que la toute-puissance divine qui puisse arracher à la mort ses victimes, et rendre la vie à ceux qui l'ont perdue, il n'y a qu'un Dieu fait homme qui puisse se ressusciter lui-même. Jamais aucun imposteur n'a eu la folie d'annoncer qu'après sa mort il sortirait vivant du tombeau. Jésus-Christ est le seul envoyé de Dieu qui ait osé faire une telle prédiction, et la donner comme la marque la plus certaine de l'authenticité de sa mission. Cette prédiction était devenue si publique et si connue, que le lendemain de sa mort les princes des prêtres et les pharisiens allèrent ensemble chez Pilate, et lui dirent : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que ce séducteur a dit, lorsqu'il était encore en vie : *Je ressusciterai trois jours après.* Commandez que son sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples, venant dérober son corps, ne disent au peuple qu'il est ressuscité; et qu'ainsi la dernière erreur ne soit pire que la première. »

Si donc la résurrection de Jésus-Christ n'est qu'une fable, si les preuves mêmes qu'on en a ne sont qu'équivoques ou incertaines, brisons ses statues et renversons ses autels. Mais s'il est vraiment revenu à la vie, ainsi qu'il l'avait prédit; si la preuve que nous en avons est portée jusqu'au plus haut degré de certitude que les hommes puissent jamais avoir, il faut qu'à son nom tout genou fléchisse, et

qu'on le reconnaisse pour le maître souverain du ciel et de la terre.

Or ce prodige unique et inouï jusque alors, est prouvé par un grand nombre de témoins oculaires et dignes de foi, par l'aveu de ses ennemis, par le témoignage de Dieu même. Il n'y a donc jamais eu d'événement mieux attesté, et la certitude que nous en avons est la plus grande qu'on puisse jamais avoir.

La manière merveilleuse dont cette religion s'est établie ne prouve pas moins invinciblement qu'elle a Dieu seul pour auteur. Jésus-Christ paraissant dans le monde annonce le dessein le plus grand et le plus inouï que jamais homme ait osé concevoir. Toute la terre est plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie. La seule nation juive, méprisée de toutes les autres, connaît le vrai Dieu. La plupart des hommes sont livrés aux plus honteuses passions, aux superstitions les plus ridicules. Jésus-Christ se montre, et il déclare que c'est lui qui est envoyé de Dieu pour renverser les idoles, abattre tous les temples qui leur sont consacrés, convaincre de folie la fausse sagesse des philosophes, éclairer tous les hommes, changer la croyance et les mœurs des nations, détruire les préjugés, abolir les superstitions, et réunir tous les peuples du monde sous une même loi. En formant une telle entreprise, il n'ignore pas que rien n'est plus difficile que le changement de religion, que les hommes sont naturellement portés à respecter celle qu'ils ont reçue de leurs pères et dans laquelle ils ont été élevés. Il sait que les nations auxquelles il veut faire annoncer l'Évangile, entêtées de leurs erreurs et plongées dans les débauches les plus infâmes, tiennent par le

cœur à une religion aisée et commode, qui, loin de contraindre les passions, les autorise et les consacre. Il sait qu'il aura à combattre sa propre nation, infiniment attachée à sa loi, superbement enivrée de la flatteuse espérance qu'un Messie glorieux et triomphant devait rétablir le royaume d'Israël dans toute sa splendeur. Il connaît tous ces obstacles, il les prévoit, et cependant rien ne l'arrête.

On doit convenir qu'il est impossible qu'il réussisse, ou il faut qu'il ait des moyens bien puissants. Oui, il en a certainement, mais qui sont bien différents de ceux que la sagesse humaine aurait employés. Qu'on lise ce que les historiens nous en apprennent, et l'on verra que Jésus-Christ a fait, humainement parlant, tout ce qu'il fallait pour ne pas réussir. Né dans un coin de la Judée, de parents pauvres et sans crédit, il demeure caché pendant trente ans. Il sort enfin de sa retraite pour commencer son grand ouvrage. Il appelle à lui douze personnes, gens sans lettres, sans autorité, sans éducation, sans biens, sans aucun talent pour la parole, et qui n'avaient d'autre métier que la pêche. Voilà les grands instruments qu'il destine à opérer une si étonnante révolution dans le monde. Que fait-il pour se les attacher? Il leur dit de le suivre, et ils le suivent, quoiqu'ils le voient pauvre et sans aucune distinction. Non-seulement il ne les attire par aucune promesse humaine, mais il leur fait entendre clairement qu'ils n'ont à espérer que des persécutions. « Ils vous chasseront des synagogues, leur dit-il, et ils vous feront souffrir toutes sortes de tourments et la mort même à cause de mon nom. » Croit-on qu'une telle promesse fût bien engageante? Cependant ces douze hommes s'attachent à lui, et le suivent partout, jusqu'à sa mort.

Elle arrive enfin, cette mort, et ne devait-elle pas naturellement détruire un ouvrage de cette nature, commencé depuis un si petit nombre d'années, avancé si peu et si faiblement soutenu? Il meurt, et de quelle mort? Il meurt comme un scélérat, par le supplice le plus infâme; il expire, et il est mis dans le tombeau. Ses disciples, timides et dispersés, paraissent abattus et sans espérance. Son projet semble enseveli avec lui. Mais non, c'est lorsque tout est désespéré que tout va commencer. Ce même homme, dont le nom paraît exterminé de dessus la terre, va accomplir le grand œuvre de Dieu. Il avait dit à ses apôtres que ce serait après sa mort qu'il les enverrait prêcher partout son Évangile, établir partout sa religion, et appeler toutes les nations à la connaissance du vrai Dieu. Mais il leur avait promis en même temps de les revêtir de la vertu d'en haut, de leur donner une force et une sagesse à laquelle personne ne pourrait résister, d'opérer par eux les plus grands prodiges, de former par leurs travaux une société nombreuse de vrais adorateurs, et de conserver, jusqu'à la fin des siècles, cette société que l'enfer même, toujours conjuré contre elle, ne pourra jamais détruire.

Or, je le demande aux déistes, ces promesses n'ont-elles pas été accomplies? Ils ne peuvent le nier. La face de la terre a changé, la religion chrétienne a été reconnue pour la seule véritable et a été embrassée dans toutes les parties du monde connu. La lumière a brillé aux yeux des nations qui étaient assises dans les ténèbres, et ceux qui n'adoraient que de vaines idoles n'ont plus adoré que le vrai Dieu: les mœurs sont devenues aussi pures que la doctrine; c'est l'ouvrage des apôtres. Ils ont fait ce

que toute la philosophie n'a pu faire, elle dont le flambeau n'a éclairé aucun pays, dont le zèle n'a renversé aucune idole, dont l'éloquence n'a changé aucun peuple. Platon, avec tout le crédit et l'estime que lui donnaient dans le monde sa science et ses talents, n'a pu engager une seule contrée de la Grèce à vivre selon les lois de la nouvelle république dont il avait tracé le plan; et des hommes obscurs et grossiers réduisent les provinces et les royaumes sous l'obéissance de l'Évangile.

Ils persuadent aux Juifs que Dieu vient d'abolir leur religion, et qu'un nouveau culte a remplacé leurs sacrifices. Ils leur font reconnaître comme le Messie promis par les prophètes avec tant de pompe, celui qui a vécu parmi eux pauvre et méprisé: ils leur font adorer comme Dieu celui qu'ils viennent de crucifier comme un impie et un scélérat. Ils font recevoir aux idolâtres une religion absolument contraire à la leur, une religion qui proscrit tout ce qu'ils aiment le plus, leurs usages, leurs fêtes, leurs spectacles; une religion sévère qui exige, de ceux qui l'embrassent, la plus grande pureté de mœurs. Ils prêchent des mystères inouïs jusque alors, des dogmes qui paraissent révolter la raison humaine, et on les croit. Ils annoncent une morale absolument opposée aux inclinations de la nature, et elle est reçue partout; les grands mêmes, les sages, les philosophes embrassent la doctrine de ces pauvres, de ces hommes sans lettres, et destitués de tout secours humain. Miracle incroyable, si les premiers prédicateurs du christianisme n'ont pas confirmé leurs prédications par les merveilles les plus extraordinaires, par les signes les plus étonnants, et par des prodiges évidemment marqués du sceau de Dieu!

Que fera donc ici le déiste? Avouera-t-il ces prodiges qui sont mille fois plus notoires et plus constants que les faits les plus avérés de l'histoire profane? Dès là il avoue que la religion chrétienne a Dieu pour auteur. Prendra-t-il le parti désespéré de contester la vérité de ces prodiges? mais ne seraitce pas un miracle plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans miracles, d'avoir persuadé des choses incroyables à des incrédules, d'avoir soumis tant d'hommes différents au joug d'une telle religion?

Car il est constant que cette religion a été embrassée par un grand nombre de Juifs, par une infinité d'idolâtres. Saint Justin, qui vivait au second siècle de l'Église, compte une infinité de nations soumises à l'Évangile. Cent ans après, Origène et Arnobe disent que le christianisme est répandu partout où le soleil porte sa lumière.

Selon les prophéties, toutes les nations ont été ébranlées. On les a vues briser leurs idoles, renverser leurs temples, renoncer à toutes leurs superstitions, et former ce peuple saint, ce peuple nouveau qui s'est agrandi et étendu malgré toutes les puissances du siècle qui s'efforçaient de l'exterminer. Rome même, la superbe Rome, après avoir juré la ruine du nom chrétien et s'être enivrée du sang des martyrs, a enfin subi le joug de cet homme crucifié dont elle persécutait les disciples avec tant de fureur.

Ces persécutions ont été si universelles et si violentes, que le sang des martyrs ruisselait dans les rues, et que les rivières en étaient teintes. Elles ont duré plus de trois cents ans, et au bout de ce temps la religion chrétienne s'est trouvée répandue par

toute la terre. Quelle autre religion s'est ainsi accrue malgré les plus grands obstacles, sans autres armes, sans autres moyens que les vertus de ses enfants, que le courage et le sang de ses martyrs? Plus on le répandait, plus on la rendait féconde, semblable à la terre que le soc de la charrue fertilise en la déchirant. Plus les tyrans s'acharnaient à la détruire, et plus les idolâtres eux-mêmes s'empressaient à remplacer ceux que le glaive lui enlevait. Où a-t-on vu ailleurs les bourreaux, tout couverts du sang de leurs victimes, changer tout à coup de sentiment et mêler leur sang à celui qu'ils venaient de verser?

Que l'idolâtrie, l'athéisme, et d'autres sectes vantent le courage d'un petit nombre de leurs sectateurs qui ont prodigué leur vie pour elles : la religion chrétienne seule peut compter des millions de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition qui ont répandu leur sang pour soutenir la religion de Jésus-Christ. En vain Dodwef, Bayle, et d'autres après eux, ont voulu diminuer le nombre de ces généreux athlètes qui ont scellé de leur sang la divinité de la religion que nous faisons gloire de professer. Leur assertion, démentie par les témoignages de Pline, de Suétone, de tous les païens qui ont écrit depuis la naissance du christianisme, de tous les auteurs ecclésiastiques, de toutes les inscriptions, de tous les monuments, ne peut soutenir les regards de la vérité; et la haine seule de la religion peut leur fournir encore des partisans. En dépit de leur audacieuse critique, l'univers équitable respectera toujours ces monuments authentiques que conserve l'Église, et où nous trouvons plus de dix millions de martyrs qui ont rendu témoignage à Jésus-Christ. Toutes les sectes ensemble pour-

raient-elles se mettre en parallèle sur ce point avec la religion chrétienne? et quelle preuve convaincante de sa divinité? Car il faut nécessairement, ou que tant de millions de personnes qui ont répandu tout leur sang dans les plus cruels supplices pour cette nouvelle religion qu'ils venaient d'embrasser, y aient vu évidemment quelque chose de surnaturel et de divin, ou qu'ils aient tous absolument perdu l'esprit et qu'ils soient devenus fous jusqu'à la démence. Mais supposer que tant d'hommes soient devenus fous et insensés, n'est-ce pas, de toutes les suppositions, la plus folle elle-même et la plus extravagante?

L'imposteur Mahomet, que nos impies osent comparer à Jésus-Christ, a bien pu séduire les peuples et contrefaire le prophète par de prétendues révélations qui ne cachaient que sa faiblesse (1); mais il n'a prouvé sa mission par aucun signe éclatant et divin, et jamais ses disciples n'ont osé lui en attribuer. Il est mort sans ressusciter, et la superstition qui honore son tombeau atteste elle-même ce qu'elle en pense. Une ignorance grossière, un silence politique prescrit par le législateur même ensevelissent dans des ténèbres épaisses l'absurdité des dogmes musulmans, et plongent dans une nuit obscure ses disciples aveugles.

Il faut sans doute que cet aveuglement soit bien profond, puisque le témoignage de leur prophète devait suffire pour leur faire ouvrir les yeux. Pourrait-on le croire, si l'erreur était moins accoutumée

(1) Comme il tombait souvent du mal caduc, il persuada d'abord à sa femme, et par elle à beaucoup d'autres, que ces accès d'épilepsie étaient des extases causées par ses communications secrètes avec l'ange Gabriel.

à se contredire? Mahomet avoue lui-même dans son Alcoran que Moïse fut d'abord envoyé de Dieu, et qu'après Moïse vint le Messie, qu'il appelle le Verbe. « Le Messie, Jésus, fils de Marie, dit-il, est prophète et apôtre de Dieu, son Verbe et son esprit. » Mais si Jésus est prophète et apôtre, Mahomet ne l'est donc pas, puisqu'il établit une religion entièrement opposée à celle de Jésus-Christ, car Dieu ne saurait être en contradiction avec lui-même. Mahomet est donc un faux prophète et un imposteur.

La religion musulmane n'a d'ailleurs d'autres preuves de sa révélation que le témoignage de Mahomet. Elle n'a été ni annoncée par des prophéties, ni confirmée par des prodiges. Mahomet disait lui-même qu'il ne faisait point de miracles, et qu'il était venu fonder sa religion par les armes. « Crois que notre prophète a parlé à l'ange Gabriel, ou je te tue. » Voilà, dit d'Alembert, toute la preuve du mahométisme et la raison de ses progrès. Les soldats de Mahomet ont été ses apôtres, au lieu que les apôtres de Jésus-Christ ont été des martyrs.

Qui pourrait donc sérieusement comparer l'établissement de la religion mahométane à celui de la religion chrétienne? Celle-là n'a eu à vaincre que des obstacles ordinaires, et elle les a surmontés par les moyens les plus naturels et les plus propres à assurer l'entreprise : c'est un de ces événements qui n'ont pas de quoi nous étonner beaucoup. L'établissement du christianisme, au contraire, commencé par des moyens naturellement incapables de le faire réussir, continué malgré mille obstacles humainement insurmontables, et couronné du succès le plus étendu, n'a-t-il pas de quoi jeter dans l'étonnement? et ne force-t-il pas à reconnaître le doigt de Dieu?

Veut-on encore une autre preuve non moins sensible et toujours subsistante de la vérité de la religion chrétienne? nos plus anciens ennemis l'offrent à nos yeux. C'est l'état des Juifs, leur dispersion, leur conservation étonnante depuis tant de siècles.

Dès les premiers temps, ils ont vu s'accomplir en eux cette terrible malédiction qu'ils avaient prononcée contre eux-mêmes, lorsqu'au tribunal de Pilate ils avaient osé s'écrier, en maudissant Jésus-Christ : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » Ils ont vu, comme il le leur avait prédit, renverser, détruire de fond en comble, et sans qu'il y restât pierre sur pierre, les murs de Jérusalem et son temple célèbre, que Julien n'entreprit avec tant d'éclat de relever, que pour vérifier plus parfaitement la prédiction de Jésus-Christ, en voulant l'anéantir. Il excita les Juifs à rebâtir leur temple, il leur donna des sommes immenses, et les aida de toutes les forces de l'empire. Écoutez, dit l'illustre évêque de Meaux, quel en fut l'événement, et voyez comme Dieu confond les princes superbes. Les saints Pères et les historiens ecclésiastiques le rapportent unanimement, mais il fallait que la chose fût attestée par les païens mêmes. « Tandis qu'Alipius, dit Ammien Marcellin, officier et zélé défenseur de Julien l'Apostat, aidé du gouverneur de la province, pressait l'ouvrage avec le plus d'ardeur, d'affreux tourbillons de flamme sortirent des fondements par des éruptions fréquentes, et brûlèrent une partie des travailleurs; ceux qui recommencèrent l'ouvrage furent également consumés à diverses reprises; et le lieu devint si inaccessible, qu'il fallut abandonner l'entreprise. »

Les Juifs, ainsi frustrés de leur dernière espé-

rance, ont vu continuer à s'exécuter en eux avec plus de rigueur et moins de ressource que jamais les menaces de leurs prophètes, qui leur avaient annoncé qu'ils seraient longtemps sans chef, sans patrie, sans temples, sans prêtres, sans sacrifices. Cette nation malheureuse, errant de peuple en peuple, conservant partout une existence précaire, et continuée néanmoins depuis si longtemps, porte dans toutes les parties du monde la preuve manifeste de son crime, et démontre à tout l'univers la divinité de ce Jésus qu'elle ose blasphémer.

Si l'on ne saurait, sans renoncer aux plus pures lumières de la raison, révoquer en doute l'authenticité des livres de l'Ancien Testament, parce que nous les avons reçus des Juifs eux-mêmes, nos plus obstinés ennemis, qui nous les ont transmis avec la plus inviolable fidélité, et qui les révèrent encore aujourd'hui comme divins, peut-on douter davantage de la certitude des faits consignés dans les nouvelles Écritures, sur lesquelles est également appuyée la vérité de la religion chrétienne?

Les livres qui composent le Nouveau Testament sont l'ouvrage de huit auteurs contemporains, dont les uns écrivent ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux, et les autres ce qu'ils ont appris de témoins oculaires. Quelle autre histoire a eu autant de garants et des garants aussi authentiques?

Une multitude de peuples divers ont reçu ces écrits et les ont traduits aussitôt qu'ils ont été composés, et ils s'accordent tous à leur donner les mêmes auteurs. Ni le fameux philosophe Celse, qui, presque dans l'origine du christianisme, a attaqué nos livres sacrés avec tant d'artifice; ni Julien l'Apostat, quoiqu'il n'ait rien omis de ce qui pouvait les

décrier; ni aucun autre païen ne les ont jamais soupçonnés d'être supposés. Pour les croire tels, il faudrait admettre que tous les peuples devenus chrétiens se sont unis pour les fabriquer et les répandre ensuite sous des noms imaginaires, ou qu'eux-mêmes y aient été trompés. Mais comment des millions d'hommes auraient-ils tous conspiré à accréditer et à faire prévaloir l'imposture? Quoi! des hommes embrassent une religion qui abhorre le mensonge; ils s'exposent pour elle aux plus violentes persécutions, à la mort même la plus cruelle; et, sans intérêt comme sans raison, ils se seront accordés dans le coupable dessein d'en imposer à tous les siècles; ils auront donné comme des ouvrages divins leurs propres inventions ou celles de l'imposteur qui ose les appeler en témoignage de mille faits dont ils connaissaient la fausseté; et ni les divisions qui se sont élevées entre les Églises particulières, ni la diversité des intérêts, des caractères d'une multitude innombrable de complices, n'auront jamais déterminé personne à dévoiler la fraude ou à désabuser la terre! En vérité, c'est trop accorder à une pareille supposition que de la combattre sérieusement.

Il n'est pas plus vraisemblable que les écrits des apôtres aient pu être altérés ou corrompus. Dans tous les temps l'Église catholique les regarda comme l'ouvrage de l'Esprit saint; elle fut toujours persuadée qu'on ne pouvait y ajouter ou en retrancher sans impiété et sans sacrilége. De là cette attention religieuse avec laquelle elle ne cessa de veiller sur la pureté de ce dépôt sacré. Que d'obstacles d'ailleurs ne se seraient pas opposés au dessein de corrompre ou d'altérer l'histoire de l'Évangile! Les copies en

étaient répandues dans toute la terre. Elle était entre les mains de tous les fidèles : on la lisait sans cesse dans les familles, dans les maisons particulières, et dans les assemblées publiques de la religion. Des écrits si publics, si chers à tous les chrétiens, pouvaient-ils subir la moindre altération, sans qu'il s'élevât de toutes les extrémités du monde mille voix pour réclamer? Et ne résulte-t-il pas manifestement de la réunion de toutes ces circonstances, que les Écritures du Nouveau Testament sont parvenues jusqu'à nous sans aucune altération importante?

Ce n'est pas tout: comme les apôtres n'ont pu être trompés sur les faits qu'ils nous rapportent, puisque ce sont des événements dont ils ont été les témoins oculaires et souvent les principaux instruments, il est également certain qu'ils n'ont pas voulu nous tromper. Sans parler ici de plusieurs autres preuves que nous avons de leur sincérité et de leur bonne foi, la mort seule qu'ils ont soufferte imprime à leur témoignage le sceau irréfragable de la vérité. Car ce qu'il importe surtout de bien considérer ici, ce qui rend invincible la preuve que nous tirons de ces premiers martyrs, et ce qui les met hors de toute comparaison avec ceux que l'incrédule se plaît à nous opposer, c'est que, bien différents des enthousiastes de toutes les sectes, les martyrs du christianisme naissant sont des martyrs de faits et non pas d'opinions.

Qu'un homme obstiné puisse donner sa vie pour un sentiment faux qu'il croit vrai, la conscience alors, quoique dans les ténèbres, tient lieu de vérité et de lumière. Mais que des séducteurs sans intérêt et sans motif, ou pour la seule satisfaction

de faire prévaloir l'imposture, affrontent tout à la fois la rigueur des tourments, les horreurs du trépas, le cri de sa conscience, les menaces de Dieu, et cela sans rien espérer de leur folle obstination, avec la certitude même d'en être les victimes, c'est une espèce de délire qui est contre la nature et dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire. Or les apôtres ont tous offert ou sacrifié leur vie pour attester des faits publics, éclatants, qui ne laissaient aucun lieu à la méprise, tels que la multiplication miraculeuse des pains dans le désert, la résurrection publique de trois morts, celle de Jésus-Christ lui-même, et son ascension triomphante à la vue d'un grand nombre de disciples. Tous ces faits sont donc indubitables, et prouvent en même temps la divivinité du fondateur de la religion chrétienne, et celle de la religion chrétienne elle-même.

Aussi ce qui fait la tranquillité et la joie de tous les véritables chrétiens, c'est d'être assurés qu'ils n'ont rien à craindre pour la vérité de leur religion, parce que, si elle était fausse, ce serait Dieu lui-même qui les aurait trompés.

Laissons donc les impies et les incrédules chercher à se tromper eux-mêmes ou à séduire les autres par les difficultés qu'ils forment contre la religion. S'il y en a quelques-unes qui paraissent spécieuses, on ne doit pas pour cela se laisser ébranler. Répondre aux chicanes éternelles des impies, c'est leur faire trop d'honneur : le mépris est tout ce qu'elles méritent.

L'ouvrage de l'homme se détruira de lui-même : l'ouvrage du ciel, fait pour l'éternité, reparaîtra avec une nouvelle gloire.

C'est un propos assez commun, qu'on peut être honnête homme quoiqu'on n'ait point de religion. La plupart de ceux qui parlent ainsi ne le font que d'après les autres, et n'ont jamais approfondi les devoirs qu'impose la qualité d'honnête homme. Ils consistent sans doute, ces devoirs, à vivre selon les lois de la plus exacte probité; or la première de ces lois n'est-elle pas de s'acquitter fidèlement de tout ce qu'on doit, et aux autres hommes, et bien plus encore au souverain Maître de tous les hommes? l'Être suprême n'a-t-il pas droit d'attendre de ses créatures les justes hommages qui lui appartiennent? et ne devons-nous pas, autant par reconnaissance que par justice, remercier, prier, honorer celui de qui nous tenons tout ce que nous possédons, tout ce que nous sommes?

Que faut-il donc penser de ces discours si ordinaires: « A la religion près, c'est un fort honnête homme; » c'est-à-dire que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il manque au devoir le plus essentiel de l'homme, qui est de reconnaître son Créateur et de le servir. C'est un fort honnête homme, à cela près qu'il a des principes qui ne sont propres qu'à saper la probité par ses fondements.

Car au fond, et à parler exactement, qu'est-ce qu'un homme sans religion? C'est un homme qui n'a d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses penchants, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même. Un tel homme peut bien avoir quelquefois le masque et les apparences de l'honnête homme, mais il n'aura jamais une probité solide et constante. Il ne sera jamais ce que le monde même appelle un parfait honnête homme.

Car à qui doit-on donner ce nom ? C'est sans doute à celui qui ne fait de tort à personne, et qui est si inviolablement attaché à toutes les lois de l'honneur et de la probité, que rien ne saurait l'engager à y donner la moindre atteinte. On peut compter sur sa discrétion, sur sa droiture. On ne craindra de lui ni trahisons, ni fourberies, ni finesses captieuses, ni sourdes intrigues. Il servira sincèrement les autres et ne fera point ses affaires à leurs dépens. Il ne connaît ni les voies détournées, ni les déguisements perfides, ni les dehors imposteurs.

Tel est l'honnête homme, même selon le monde ; mais c'est à la religion seule à le former. Sans elle, la probité tout humaine, n'ayant pas de solides fondements, s'écroulera au premier choc un peu violent, et entraînera avec elle le prétendu honnête homme. Dans combien de circonstances critiques, de rencontres délicates, de positions embarrassantes, sa faible vertu ne sera-t-elle pas renversée, si elle n'est étayée de la religion ! Comment pourra-t-elle résister seule à mille attaques qu'elle aura à soutenir dans le détail ordinaire de la vie, et encore plus dans certains états, dans certaines conditions ? Un magistrat, partout ailleurs ami tendre, fidèle, complaisant, doit à son tribunal oser prononcer même contre ce qu'il aime, et imposer silence à son cœur, pour n'entendre et ne faire parler que la justice. Un négociant, un homme de finances doivent résister à l'attrait que leur offre le moment décisif d'une fortune rapide, avec l'espérance encore plus séduisante de dérober aux regards publics le mystère de leur subite opulence. Dans ce combat des devoirs et des désirs, qu'est-ce qui soutiendra l'homme fragile sur le bord du précipice ? Quels

motifs assez puissants, pour accomplir avec fidélité tout ce qu'ordonne la probité la plus sévère, aura celui qui a secoué le joug de la religion?

Sera-ce l'intérêt personnel? car c'est là le mobile de la conduite des hommes. Mais n'est-ce pas cet intérêt même qui est le père des crimes et qui fait les infracteurs et les coupables, lorsqu'il n'est pas soumis aux lois de la conscience et de la religion? Il est vrai que l'intérêt peut faire garder certains dehors qui en imposent, parce qu'en ne les gardant pas on risquerait sa fortune ou sa réputation ; mais il est facile de faire voir que cette espèce de probité, à laquelle la religion ne prête pas son appui, est chancelante et incertaine, et presque tout extérieure.

Car si c'est précisément l'intérêt qui me conduit, ne me sollicitera-t-il pas lui-même en mille rencontres à tromper l'un, à supplanter l'autre, à décrier celui-ci, à m'élever sur les ruines de celui-là ou à m'enrichir à ses dépens? Toutes les voies honorables, régulières, honnêtes, qui ne m'éloigneront point de mon but, seront de mon goût : je les respecterai; j'aurai soin de faire sonner bien haut ma probité, ma sincérité, mon désintéressement. Mais toutes les sourdes intrigues qui m'en abrégeront le chemin, qui m'en assureront le succès, seront mises en usage. L'honneur est à couvert, l'impunité est assurée, la fortune est brillante, la passion est vive, le plaisir est piquant, le moyen est infaillible. Il ne m'en coûtera qu'un peu de mauvaise foi pour surprendre la simplicité et séduire l'innocence; qu'un peu de médisance pour écarter un rival redoutable, et me laisser libre le chemin de la faveur et des emplois, qu'une com-

plaisance illicite, mais nécessaire, pour m'assurer un protecteur puissant, et me ménager un criminel appui; qu'un peu de détour et d'hypocrisie pour parvenir au comble de mes vœux. Ferai-je ce pas? ne le ferai-je point? *Non*, me dit la probité; *non*, me dit l'honneur. Ah! faibles voix, au milieu de tant d'attraits, de tant de fortes tentations, serez-vous écoutées, si la religion ne vous appuie?

Dans des conjonctures si critiques, dans des pas si glissants, qui est-ce qui se soutiendra, sinon l'homme nourri et pénétré de ces grandes maximes de la religion, que la lumière de Dieu perce tous les voiles de l'iniquité, qu'un jour viendra où le tissu de l'intrigue la plus heureusement conduite, développé aux yeux de l'univers, ne passera que pour le criminel ouvrage d'une noire hypocrisie, et que les fortunes du temps ne dédommagent point des pertes de l'éternité?

Saint Augustin nous en a conservé un bel exemple dans la personne d'Alipe, son ami. Alipe était magistrat: il se comportait dans cette charge avec une probité et un désintéressement que ses collègues ne pouvaient se lasser d'admirer: et lui de son côté admirait bien davantage qu'on pût être autrement, et qu'il se trouvât des gens qui fissent moins de cas de la probité que de l'argent ou de la faveur. Son intégrité fut mise à une grande épreuve. Un sénateur fort puissant, qui s'était concilié bien des personnes par ses bienfaits, et qui en retenait un plus grand nombre encore par la crainte, ayant voulu faire une chose que les lois ne permettaient point, mais à laquelle il ne croyait pas qu'un homme comme lui dût trouver le moindre obstacle, Alipe s'y opposa. On lui offrit des présents, il les rejeta

avec mépris. On en vint aux menaces, il les brava. Tout le monde admira une âme d'une trempe si peu commune, et qui ne pouvait être ébranlée ni par l'envie d'avoir pour ami, ni par la crainte d'avoir pour ennemi, un homme qui avait tant de moyens de faire du bien et du mal. L'intendant même de qui Alipe était adjoint, n'osant résister ouvertement au sénateur, rejetait tout sur son collègue, disant qu'il lui liait les mains; et il disait vrai, car, s'il se fût relâché, Alipe aurait quitté son emploi. Il fut dans la suite évêque de Thagaste en Afrique, et il est mis au nombre des saints que l'Église honore.

Quelque habile que soit l'intérêt à contrefaire la droiture, et malgré toutes les ruses de l'impiété intéressée à se masquer, la probité de l'homme sans religion passe communément pour une probité douteuse et suspecte. Et comment ne le serait-elle pas; puisque tous les principes de l'homme irréligieux tendent à la détruire?

On aura beau chercher, méditer, bâtir des systèmes, on ne trouvera jamais de meilleur appui à la probité que celui de la religion. Aussi les plus sages législateurs de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, ont-ils cru devoir employer ses menaces et ses promesses, ses châtiments et ses récompenses, pour y asseoir en quelque sorte, comme sur le fondement le plus solide, la sécurité et le bonheur publics. Ils ont cru avec raison que la religion seule pouvait former une probité constante et universelle, parce qu'elle seule peut influer sur les actions les plus secrètes comme sur les plus éclatantes, maîtriser tous les cœurs, et subjuguer toutes les passions.

Mais autant la vérité l'emporte sur l'erreur, autant la probité inspirée par la religion chrétienne

est supérieure à celle que peuvent donner les autres religions, parce qu'aucune n'entre dans un détail si exact des devoirs de la société, n'a une morale plus sévère et des vengeances plus terribles. Elle domine sur tous les états et sur toutes les conditions, sur les rangs les plus élevés comme sur les plus bas, en faisant voir sans cesse un maître suprême, qui punira dans les princes, ainsi que dans leurs sujets, les moindres infractions des lois de la probité. Aussi ne trouvera-t-on nulle part plus d'exactitude et de délicatesse sur ce point, que dans les personnes animées de son esprit.

Quelque besoin d'argent qu'eût saint Louis pour l'expédition de la Terre-Sainte, il fit, avant son départ, publier par toute la France qu'il était prêt à réparer, de ses propres revenus, tous les torts que ses officiers auraient faits aux particuliers, et qu'il satisferait à cet égard tous ceux qui lui porteraient des plaintes. Ayant été fait prisonnier de guerre par les Sarrasins, il traita avec eux de sa rançon et de celle de ses principaux officiers. Instruit que les ennemis s'étaient trompés de dix mille livres, et qu'on voulait profiter de ce mécompte en sa faveur, il ne le voulut jamais, et fit tout payer avant de partir,

Dagobert Ier, roi de France, ayant donné à saint Éloi une belle maison dans Paris, celui-ci la convertit en un monastère de religieuses. Il ne lui manquait qu'une petite place qui appartenait au roi. Il la fit mesurer pour savoir au juste ce qu'elle avait d'étendue, et vint la demander ensuite à Dagobert. Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Mais s'étant depuis aperçu qu'il y avait eu de l'erreur dans le mesurage, et qu'il se trouvait un pied de plus qu'il n'en avait

déclaré au prince, il en fut si affligé, qu'il fit cesser l'ouvrage à l'heure même et courut au palais lui en demander pardon. Le roi, fort surpris d'une si grande délicatesse de conscience, dit aux seigneurs de sa cour et aux autres personnes qui étaient présentes : « Voyez quelle est la fidélité de ceux qui sont à Jésus-Christ. Mes gouverneurs et mes officiers ne se font guère scrupule de m'enlever des terres et des seigneuries entières, et ce serviteur de Dieu, que vous voyez, n'a osé nous cacher un pouce de terre au delà de ce que nous lui en avons donné. » Dagobert voulut en même temps récompenser une si grande probité, car il augmenta du double la donation qu'il lui avait faite, et le mit dans la suite son trésorier, persuadé qu'un intendant honnête homme est un trésor plus précieux que tous les trésors qu'on lui confie.

Dans le temps qu'Éloi n'était encore qu'un simple orfèvre, Clotaire II, père de Dagobert Ier, informé de son habileté, jeta les yeux sur lui pour exécuter une nouvelle espèce de chaise d'or enrichie de pierreries qu'il voulait faire faire. Le roi lui fit donner pour cela une grande quantité d'or et de pierreries, qu'il ne reçut qu'après avoir tout fait peser. Il travailla sur le modèle qu'on lui avait donné; mais au lieu d'une seule chaise il en fit deux. Il n'en présenta d'abord qu'une à Clotaire, qui en fut très-content. Il lui présenta ensuite la seconde. Le prince, qui ne s'attendait à rien moins, fut fort surpris; et comme il ne pouvait se persuader que ce qu'on avait fourni à Éloi eût été suffisant pour en faire deux, Il fallut l'en convaincre par le poids, qui se trouva conforme à celui qu'on avait donné. Le roi, ajoute l'historien de sa vie, charmé de la probité et de la

droiture d'Éloi, lui témoigna qu'après une telle fidélité on pouvait bien se fier à lui dans des choses plus importantes.

Quel avantage inestimable ne serait-ce pas pour la société, si tous les hommes, également conduits par l'esprit de la religion, étaient aussi fidèles aux lois de la probité ? Pourquoi donc nos philosophes, qui se piquent de tant de zèle pour l'intérêt de la société, pour le bonheur des hommes, veulent-ils, en enlevant la religion à l'homme, lui ôter ce qui peut seul faire sa sécurité et son bonheur? Cette religion ancienne qu'ils traitent de superstition, cette erreur prétendue dont ils veulent désabuser les esprits, n'est-elle pas plus utile au monde que les vérités imaginaires qu'ils veulent lui apprendre ?

Ils conviennent eux-mêmes avec Bolingbroke, un des plus fameux impies qu'ait produits l'Angleterre, qu'en supposant que le christianisme ait été une invention des hommes, ç'a été l'invention la plus utile pour le genre humain qui pût jamais être imaginée. Ils reconnaissent, avec le célèbre auteur de l'*Esprit des Lois*, que la religion chrétienne, en paraissant n'avoir d'objet que la vie future, fait notre bonheur dans celle-ci, et qu'elle est le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs et de la probité. Pourquoi donc s'efforcent-ils de détruire le chef-d'œuvre, selon eux, de la sagesse humaine, et d'ébranler l'État en sapant les fondements sur lesquels il repose?

Eh quoi! disent-ils, les lumières de la raison, les reproches de la conscience ne suffisent-ils pas pour suppléer à la religion et la remplacer! Mais si la religion est une chimère uniquement propre à épouvanter les simples et les esprits faibles, comme nos

philosophes matérialistes osent le dire, que devient le flambeau si vanté de la raison? à quoi servent les cris de la conscience? Moquons-nous, dira un impie conséquent, de cette loi intérieure, de cette raison tyrannique, de cette conscience importune, instinct trompeur, ouvrage des préjugés et de l'éducation: sacrifions tout à notre propre intérêt.

Aussi, comme l'observe Massillon, toute la vertu des impies se borne-t-elle à cacher la profonde corruption de leur cœur. Ils affectent quelquefois les dehors de la sagesse et de la régularité; ils affichent la modération et la philosophie, parce qu'ils sentent bien que leur vie les rendrait l'opprobre du public, si elle était connue. Ils se piquent des vertus extérieures qui honorent la société; ils veulent passer pour amis fidèles, pour rigides observateurs de leurs promesses; ils ont une vaine ostentation de droiture et de sincérité. Mais il n'en est pas un seul qui ne soit en secret dévoué à tous les vices; pas un qui ne soit parjure et trompeur, quand il peut l'être sûrement et sans que sa gloire en souffre; pas un qui s'abstienne d'un crime utile ou agréable, lorsqu'il ne pourra jamais être connu que de lui seul.

XVI.

Détestez et l'impie et ses dogmes trompeurs:
Ils séduisent l'esprit, ils corrompent les mœurs.

Pour juger sainement de la doctrine de nos philosophes incrédules, il ne faut pas se laisser éblouir par le vernis brillant d'un style séducteur, par

quelques maximes imposantes, par une raillerie maligne, dont les plus habiles d'entre eux ont pris soin de la couvrir, pour mieux séduire et tromper les esprits légers, superficiels et ignorants. Il faut en pénétrer le fond, chercher les causes secrètes qui l'inspirent ou la font adopter à ses partisans, et examiner les effets qu'elle doit naturellement produire.

La religion chrétienne, dit l'auteur de l'*Instruction pastorale* que nous avons déjà citée, est également destinée à soumettre notre esprit et à réformer notre cœur. Elle ne nous propose pas seulement des mystères profonds à croire, elle nous prescrit encore des devoirs pénibles et des vertus sublimes à pratiquer. Si Jésus-Christ est Dieu, si sa doctrine est véritable, il faut nécessairement ou obéir à ses lois, ou s'attendre à subir les peines terribles dont il menace les transgresseurs et les rebelles. Et de quel œil une telle alternative peut-elle être envisagée par des hommes que l'orgueil domine, que la volupté enchante, qui ne connaissent point de plus grand bonheur que celui des sens? Quel intérêt n'ont-ils pas à rejeter une religion qui leur enlève ou qui empoisonne tous leurs plaisirs? Et dès qu'ils sont si intéressés à la croire fausse, doit-on s'étonner qu'ils trouvent tant de facilité à se persuader faussement qu'elle l'est? Qu'on nous vante, tant qu'on voudra, leurs lumières et leurs talents, ils en seront des ennemis plus dangereux, et non des juges plus intègres. Dans l'homme passionné, une plus grande pénétration d'esprit devient une source plus féconde d'égarement, parce qu'elle ne sert qu'à lui fournir plus de moyens de colorer ses erreurs et de se faire illusion à lui-même.

Que les plus habiles de nos impies exagèrent au gré de leurs désirs les doutes qu'on peut avoir sur les vérités de la religion chrétienne, ils ne peuvent au moins s'empêcher de reconnaître qu'on n'a jamais pu démontrer qu'elle fût certainement fausse; qu'au contraire la vie et la mort admirables de son auteur, la sagesse et la sainteté de ses préceptes, l'autorité et la sublimité de nos Écritures, le témoignage des apôtres, le sang de tant de martyrs, l'accomplissement de tant de prophéties, la voix éclatante des miracles, la conversion du monde entier, la perpétuité et l'inébranlable fermeté de l'Église, et tant d'autres preuves qui déposent en faveur du christianisme, sont au moins d'un grand poids aux yeux de la raison.

Oh! que Dieu venge bien l'injure faite à la religion en abandonnant les esprits passionnés pour la gloire à l'illusion de leur vanité et à toute la faiblesse de leur raison! Ses oracles n'en paraissent que plus admirables et plus divins, quand on les compare avec les leurs. Dans ceux de Dieu se découvre partout, à mesure qu'on les examine, le caractère majestueux d'une suprême intelligence; et la religion n'a rien à craindre que de n'être pas assez approfondie. Dans ceux de nos incrédules, le premier coup d'œil ne fait apercevoir qu'un tissu de songes et de visions, embelli, si l'on veut, par les grâces du langage, mais sans réalité: on n'y voit qu'un amas confus d'idées bizarres qui choquent la raison la plus commune, des décisions hardies, des conjectures arbitraires, des suppositions gratuites qui tiennent lieu de preuves. Ils sont donc des séducteurs, de nous donner leurs idées chimériques pour quelque chose de certain; et leurs disciples, des imprudents, d'être

si faciles à contenter dans une affaire où il est si essentiel de ne pas se tromper. Ils sont donc des insensés ; et ceux qui ajoutent foi à leurs discours le sont encore davantage. Le fameux Muncer, chef des anabaptistes et des enthousiastes, ayant, par ses discours séditieux, soulevé un grand nombre de paysans en Allemagne, les rebelles furent taillés en pièces, et leur chef fut pris. On lui demanda pourquoi il avait séduit tant de malheureux. Il répondit en riant : « Pourquoi me croyaient-ils ? » Ne vaut-il pas infiniment mieux soumettre sa raison à l'autorité de Dieu, qui est la sagesse et la vérité même, qu'à l'autorité de nos philosophes, qui, par les absurdités et les contradictions où ils tombent sans cesse, montrent qu'il n'y a rien de moins sûr que leur doctrine, ni de moins infaillible que leur témoignage?

Si l'on était assuré qu'il n'y eût rien à craindre ni à espérer après cette vie, le parti de l'incrédulité serait moins inexcusable. Mais on a beau rêver, méditer, approfondir, on ne peut parvenir qu'à former des doutes, des *peut-être*, des *que sait-on*. Qui le croirait! le patriarche des impies modernes, le fameux Bayle, est forcé lui-même de l'avouer. « Mon talent, dit-il, est de former des doutes; mais ce ne sont pour moi que des doutes. » Philosophes profonds de nos jours, génies rares et sublimes, qui êtes nés pour éclairer la terre, voilà donc où aboutissent toutes vos recherches et toutes vos méditations, à nous remplir de doutes et d'incertitudes! Mais, dans le doute de ce qui arrivera après cette vie, l'homme sage voudra-t-il risquer la perte d'un bonheur infini, s'exposer au hasard de ne trouver dans l'avenir que les maux les plus terribles, la

main d'un Dieu vengeur, d'un Dieu qui, après avoir souffert longtemps et avec une patience étonnante les insultes et les blasphèmes de l'impie, doit à sa justice de punir des attentats d'une énormité infinie, par des châtiments infinis en durée?

En vain, pour détourner sa pensée de cette éternité qui l'attend, et qu'il n'anéantira point en n'y pensant pas, l'incrédule chercherait-il à s'étourdir. Il ne pourrait en venir à bout qu'en imitant cet insensé qui s'avançait en riant vers le précipice affreux dans lequel il allait périr. N'y a-t-il pas de la stupidité et de la folie à s'exposer à des maux éternels pour la jouissance passagère d'un plaisir frivole, qui ne laisse après lui qu'amertume et que remords?

Qu'est-ce que risque au contraire le vrai chrétien? Une vie courte, passée dans l'observation de la loi, dans l'accomplissement de ses devoirs, dans la pratique d'une religion qui ne prescrit rien que de juste et de raisonnable. Si la religion est fausse, ce qui néanmoins est impossible, comme nous l'avons démontré, voilà, si l'on veut, suivant la sage réflexion de La Bruyère, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le chrétien vertueux; il ne court pas un autre risque. Mais si elle est vraie, c'est alors un épouvantable malheur pour l'incrédule, pour le libertin. L'idée des maux qu'il se prépare, de l'éternité malheureuse dans laquelle il court se précipiter en aveugle, fait trembler.

On trouvera peut-être que nous avons trop multiplié nos réflexions sur ce sujet. Mais, tandis que l'incrédulité attaque la religion avec une audace sacrilége, nous conviendrait-il de garder un lâche silence? Et dans un ouvrage destiné aux bonnes

mœurs, nous pardonnerait-on de ne pas nous élever de toutes nos forces contre ceux dont la doctrine téméraire, sous le titre imposant de philosophie, ne tend pas moins, comme nous l'avons fait voir, à saper tous les fondements des mœurs qu'à détruire ceux de la religion ? Si la vérité, dont ils se vantent d'être les interprètes et les organes, ne peut être nuisible aux hommes, ainsi qu'ils le répètent sans cesse, n'est-ce pas une grande preuve que ce qu'ils disent n'est pas la vérité ?

Défiez-vous de leurs discours trompeurs qui en ont séduit tant d'autres. Malheur à ceux qui, en abandonnant la religion, quittent le flambeau pur de la vérité pour suivre les lueurs trompeuses d'une fausse philosophie ! Où pourront-elles les conduire, si ce n'est au plus profond et au dernier des précipices ? car il est rare qu'on sorte des routes égarées de l'impiété. L'âge affaiblit les autres passions, mais l'orgueil de l'incrédulité se fortifie avec les années, ce n'est guère qu'à la mort qu'on le voit se démentir. L'impie, dans la vigueur de la santé, se pique d'une bravoure à toute épreuve contre les frayeurs de l'avenir, mais elle l'abandonne souvent à la vue du tombeau prêt à le recevoir. Alors ses doutes s'éclaircissent, sa fierté se dément ; il pâlit, il se trouble. Est-ce donc qu'un rayon sorti des profondeurs de l'éternité lui a découvert en un moment le secret de ces mystères qui révoltaient sa raison? Non, les dogmes impénétrables de la foi restent encore, à ses yeux, enveloppés des mêmes ténèbres ; mais ses passions expirent, elles s'éteignent avec ses jours ; leurs charmes disparaissent devant la nuit et les horreurs du tombeau, la religion reprend son autorité à mesure qu'elles perdent de leur empire, et

les décisions de l'esprit ont changé avec celles du cœur.

Combien de héros de l'incrédulité ne sont rien moins que ce qu'ils paraissent! Ils ont encore de la religion dans le cœur. Ils croient l'avoir étouffée : ils se trompent, elle existe encore, et reparaît dès que les passions lui font place. C'est un feu caché sous la cendre; ils en ressentent de temps en temps l'activité, et surtout à la vue de quelque péril. On les voit alors plus tremblants que les autres hommes. Le souvenir d'avoir témoigné plus de mépris qu'ils n'en sentaient pour la religion, et d'avoir tâché de se soustraire intérieurement à son joug, redouble leur inquiétude, comme le patriarche des incrédules modernes, Bayle lui-même, le déclare avec beaucoup de candeur ; et peut-être ne parlait-il que d'après sa propre expérience.

S'il s'en trouve quelquefois d'une impiété assez déterminée pour faire parade de leur irréligion, au moment même que la mort va trancher leurs jours et décider de leur destinée éternelle, ils sont en bien petit nombre. Mais quand ce prétendu héroïsme serait moins rare qu'il ne l'est, prouverait-il autre chose que la force d'une passion invétérée, de la prévention, du respect humain et du pouvoir qu'a sur nous la honte de se rétracter? Ne sait-on pas aussi que la grande colère de Dieu n'éclate pas toujours, et que, par un effet de ses redoutables jugements sur les enfants des hommes, il laisse quelquefois dans un mortel assoupissement et dans une fausse paix ceux qui, pendant leur vie, l'ont oublié ou ont affecté de ne le pas connaître?

Il faut convenir qu'une si déplorable indifférence sur son sort éternel est rare. On voit, comme nous

l'avons dit, aux approches de la mort, la plupart des incrédules, mal affermis dans leurs principes, être saisis de frayeur et tomber quelquefois dans le désespoir. Quel exemple plus frappant que celui que nous avons eu dans la personne du chef de nos philosophes! il semble que le Ciel, depuis si longtemps justement irrité de ses blasphèmes, eût attendu à faire éclater sa vengeance, que, ramené dans sa patrie par les vœux ardents de ses sectateurs, ils l'eussent élevé au comble de la gloire, en lui rendant des honneurs presque divins dans l'ivresse de leur admiration. C'est dans ce moment-là même que, devenu, pour ainsi dire, une victime plus digne de la justice divine, il est frappé. Quand il a vu arriver sa dernière heure, quels accès affreux de trouble et de désespoir n'a-t-il pas eus! « Je voudrais, écrivit le jour de sa mort un fameux médecin du roi, que ceux que ses ouvrages ont séduits eussent pu en être les témoins : il n'en faudrait pas davantage pour les détromper. » On l'a entendu plus d'une fois déjà moribond s'écrier : « Dieu m'abandonne ainsi que les hommes ! » Qu'il est malheureux de n'avouer son erreur que quand on sent le bras du Tout-Puissant qui s'appesantit sur soi ! Qu'il est triste de ne reconnaître un Dieu qu'à ses châtiments !

XVII.

Rejetez hautement tout principe hérétique :
C'est peu d'être chrétien si l'on n'est catholique.

Si, parmi tant de sectes qui partagent encore aujourd'hui les chrétiens, toutes pouvaient être la religion véritable fondée par Jésus-Christ et par les apôtres, il serait sans doute assez indifférent d'embrasser et de suivre celle qu'il plairait. Mais comme elles diffèrent toutes en des points essentiels et contradictoires que Dieu ne peut avoir également révélés, il manquerait quelque chose à l'œuvre divine, et la sagesse éternelle se serait manqué à elle-même, si elle n'eût imprimé à la religion vraiment émanée d'elle des caractères de vérité si distinctifs et si lumineux, que les plus simples mêmes ne pussent s'empêcher de les reconnaître.

Car, puisque Dieu a révélé une religion aux hommes, et qu'il leur a imposé une obligation indispensable de la croire et de la pratiquer, il faut qu'il l'ait rendue si visible et si éclatante, qu'elle l'emporte sur toutes les autres, et qu'elle ait des marques plus certaines qu'elle est la religion véritable. Mais où les trouvera-t-on ailleurs, ces marques divines, que dans la religion catholique, apostolique et romaine ?

Et en effet, elle est la seule qui subsiste invariablement depuis Jésus-Christ jusqu'à présent par une succession continuelle de souverains pontifes et d'évêques. C'est en vain que les sectaires tâchent de remonter jusqu'aux apôtres ; on trouve bien des siècles vides et interrompus où leur religion ne parais-

sait nulle part, ou plutôt nous savons exactement quand toutes ces sectes ont commencé : on sait le nom de leurs auteurs qu'elles portent encore aujourd'hui, et celui de leurs premiers sectateurs ; leur nouveauté dépose contre elles. Un ambassadeur de France en Angleterre étant revenu d'une maladie mortelle, des seigneurs de la cour lui demandèrent s'il n'aurait pas été bien fâché de mourir et d'être enterré parmi eux : « Non, répondit-il, j'aurais seulement ordonné que l'on creusât ma fosse un peu plus bas, et je me serais retrouvé avec les miens. »

Toutes les autres sectes sont sorties de l'Église romaine par des divorces scandaleux ; mais l'Église romaine n'est sortie d'aucune autre, parce qu'elle n'a point d'autre origine que Jésus-Christ et ses apôtres. Elle a été avant toutes les sectes et toutes les hérésies. Les hérésiarques, avant leur révolte, ont tous été catholiques et romains. Simon le Magicien, premier auteur d'hérésie, s'étant fait baptiser, était de la religion de saint Pierre, premier pape établi par Jésus-Christ ; Arius était prêtre de l'Église romaine ; Luther était moine ; Calvin, chanoine ; Zuingle, archiprêtre ; et Henri VIII, le fils et le défenseur de l'Église.

Quelle mission ont-ils donc eue ? ou plutôt en ont-ils eu d'autre que celle qu'ils se sont donnée à eux-mêmes, et que chacun peut se donner aussi bien qu'eux ! Où sont les miracles que Dieu a opérés par leur ministère pour l'autoriser ? N'ont-ils pas au contraire établi et étendu leur secte par les intrigues, les factions, les guerres civiles et la force des armes ? Combien de millions d'hommes la seule secte de Luther n'a-t-elle pas fait égorger en Europe ? Dans le

seul royaume de France, les sectateurs de Calvin ont livré dix-sept batailles rangées contre leurs légitimes souverains. Quelle religion ! quelle réforme ! quel évangile ! Toutes les sectes qui n'ont pas été assez puissantes pour pouvoir prendre les armes sont tombées presque dès leur naissance.

Mais qui n'admirera la fermeté inébranlable de la religion romaine ! Elle a été attaquée par toutes les puissances de la terre et de l'enfer. Les empereurs païens n'ont rien oublié pour l'étouffer dans sa naissance. Plusieurs autres princes ont en différentes fois saccagé Rome, massacré ou chassé les papes ; plus de deux cents sectes hérétiques ont attaqué l'Église romaine. Et à quoi ont servi toutes ces attaques ? qu'à la rendre toujours plus ferme et plus invincible. Nous la voyons survivre à toutes les erreurs, traverser avec assurance tous les siècles, et au milieu de cette agitation universelle des choses humaines subsister toujours, sans que ni la puissance des hommes, ni la malice des démons, ni les entreprises des novateurs qui ont voulu la diviser par des schismes, ni les artifices des hérétiques qui ont tâché d'altérer la pureté de sa foi, ni les vices d'un grand nombre de ses enfants, et quelquefois même de ses chefs, qui l'ont déshonorée par leurs scandales, aient jamais été capables de l'abattre ou de l'ébranler.

Portez vos regards, au contraire, sur cette multitude de sectes différentes qui ont paru successivement sur la terre, et qui se vantaient faussement d'être la véritable Église de Jésus-Christ ; et voyez comment, après y avoir fait plus ou moins de bruit, suivant qu'elles ont été plus ou moins protégées, elles sont retombées pour jamais dans l'abîme du

néant et de l'oubli. Celles qui se sont élevées dans ces derniers siècles, après avoir fait d'abord de grands ravages, ont tari tout d'un coup comme des torrents et n'ont plus fait de progrès. Elles ne se sont conservées que dans quelques pays particuliers, où les catholiques romains mêlés même avec elles, ainsi qu'avec presque tous les peuples de l'univers, subsistent malgré leur haine et leurs persécutions. On y voit la religion qu'ils professent, garder au milieu d'elles le beau nom de catholique, ce nom que, pour la distinguer de toute autre Église, elles sont elles-mêmes forcées de lui laisser. Réunies toutes contre elle seule, parce qu'elles ne peuvent souffrir une religion dont elles sentent la supériorité, leurs efforts conjurés et toujours infructueux ne servent qu'à confirmer de plus en plus l'oracle de son divin auteur, que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle* (1).

Quelle consolation pour les vrais fidèles, et quelle conviction de vérité, de voir la religion chrétienne et catholique, depuis dix-neuf siècles, victorieuse de toutes les erreurs et demeurant toujours la même, se conserver un grand nombre de sectateurs dans les pays qui l'ont abandonnée, et regagner avec avantage dans de nouvelles contrées ce que dans d'autres l'esprit d'erreur et de schisme lui a fait perdre! Le malheur est pour ceux qui la quittent, bien plus encore que pour elle. Les branches sèches qui tombent d'un grand arbre ne l'empêchent pas de s'élever avec les autres vers le ciel.

Ce caractère de permanence et d'indestructibilité,

(1) Le mot de *portes* signifie ici *puissances*, parce que chez les Juifs on tenait les assemblées et l'on rendait la justice aux portes des villes.

unique et propre à notre religion, n'est-il pas un miracle toujours subsistant en faveur de ceux qui n'ont pu être les témoins des miracles sans nombre que le bras du Tout-Puissant a opérés aux yeux de l'univers pour la fonder et l'étendre ; une démonstration accablante contre toutes les sectes qui tombent aux pieds de cette Église triomphante, dont elles se sont détachées ?

Aussi ses adversaires mêmes ne peuvent-ils s'empêcher de reconnaître sa supériorité. On a entendu à Strasbourg deux ministres luthériens qui revenaient d'assister un de leurs malades à la mort, se dire l'un à l'autre : « Voilà encore une personne que nous venons d'envoyer en enfer. »

Mais voici un témoignage bien décisif. La princesse Élisabeth-Christine de Volfenbutel, étant sur le point d'épouser l'archiduc Charles d'Autriche, qui fut depuis l'empereur Charles VI, crut devoir, pour la tranquillité de sa conscience, consulter les luthériens mêmes. Les docteurs protestants, assemblés à Helmstod, répondirent : « Que les catholiques ne sont point dans l'erreur pour le fond de la doctrine, et qu'on peut se sauver dans leur religion. » La princesse embrassa la religion catholique romaine. Le duc son père en fit de même, disant que le parti le plus sûr, dans une matière si importante, serait toujours le parti le plus sage.

Nous pourrions rapporter plusieurs autres preuves qui assurent incontestablement à l'Église romaine le titre glorieux de la véritable Église de Jésus-Christ. Mais nous en avons dit assez pour convaincre tout esprit droit et raisonnable qu'elle est la vraie religion que Dieu a révélée aux hommes, la seule véritable Église que Jésus Christ a fondée sur la terre.

XVIII.

Aimez le doux plaisir de faire des heureux,
Et soulagez surtout le pauvre vertueux.

Le premier, le plus naturel de nos sentiments, celui qui naît et meurt avec nous, est le désir d'assurer notre bonheur. Mais l'auteur de la nature, qui nous destinait à vivre en société, a sagement voulu que notre propre bonheur fût lié à celui des autres. La main qui a mis dans notre âme l'amour de nous-même, y a imprimé en même temps un sentiment de bienveillance pour nos semblables. Aussi les cœurs bien faits et généreux éprouvent-ils la satisfaction la plus pure à faire du bien aux autres hommes.

Faites des heureux, vous le serez. Le plaisir le plus délicat est de travailler à celui d'autrui, de rendre un cœur content, de combler de joie une âme.

Quel plaisir en effet ne doit-on pas sentir à soulager ceux qui souffrent, à régner sur les cœurs, à mériter le tribut de leurs actions de grâces! Et la majesté même du trône a-t-elle rien de plus délicieux que le pouvoir de faire grâce! « Quel usage plus doux et plus flatteur, disait à la cour la plus brillante de l'Europe l'ingénieux et élégant Massillon, les grands peuvent-ils faire de leur élévation et de leur opulence, que de faire des heureux! Qu'ils emploient tant qu'il leur plaira leurs biens et leur autorité à tous les usages que l'orgueil et les

plaisirs peuvent inventer, ils seront rassasiés, mais ils ne seront pas satisfaits; la joie pourra se montrer à eux, mais elle ne pénètrera pas dans le cœur. Qu'ils les emploient au contraire à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau : ils sentiront alors le plaisir d'être nés grands; ils goûteront la véritable douceur de leur état, c'est le seul privilége qui le rende digne d'envie. »

Ceux qui s'exercent à la bienfaisance sentent la vérité de cette belle maxime de Jésus-Christ, « Qu'il est beaucoup plus heureux de donner que de recevoir. » Oui, quoi qu'en pensent les hommes durs ou intéressés, la joie de faire du bien est la plus douce de toutes. Quel plaisir est comparable à celui de rencontrer les yeux de la personne qu'on vient de rendre heureuse! Quel son de voix plus touchant que celui du malheureux qu'on vient de combler de joie, et qui ne sait comment exprimer sa reconnaissance! Si l'on a dit de la louange qu'elle était la plus agréable de toutes les musiques, on peut dire aussi que de toutes les louanges la plus agréable est celle qu'on a méritée par sa bienfaisance. Les seuls éloges dont les riches et les grands soient en droit de ne pas se défier, ce sont les éloges qu'ils obtiennent de la reconnaissance : toute autre louange peut s'adresser à leur fortune, celle-là ne s'adresse qu'à leur personne.

Quel spectacle plus ravissant que celui de se voir aimé ! Tous les objets qui s'offrent sont agréables; tous les mouvements qui s'élèvent dans le cœur sont

de plaisir. Voulez-vous les goûter, ces plaisirs si vrais, si touchants, si dignes d'une belle âme? vivez pour les autres; vivez surtout pour placer le mérite, pour protéger l'innocence, pour secourir l'homme qui souffre. Faites couler la joie dans des cœurs flétris par l'adversité : entrez chez des misérables comme une divinité tutélaire qui préserve de la mort, étudiez toutes les occasions d'épargner du mal aux autres ou de leur procurer du bien; répandez des grâces à propos sans en être sollicité; épargnez une pudeur timide qui les achète toujours trop cher, dès qu'on l'oblige à les acheter. Vous goûterez une satisfaction plus flatteuse, plus douce que celui-là même qui aura senti les effets de votre humanité. Si vous ne la trouvez pas telle, si vous éprouvez la moindre amertume dans le souvenir d'une bonne action, si vous vous la reprochez, j'y consens, n'y revenez jamais.

On s'accoutume à la prospérité, et on y devient insensible; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui. Chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret de notre âme. Le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible.

Si vous avez des trésors, quel emploi plus avantageux et plus honorable pouvez-vous en faire que d'en acheter les cœurs! La joie sombre et toujours inquiète de l'avarice contemplant ses amas d'or et d'argent, aussi inutiles pour elle-même que pour les autres, pourrait-elle jamais être comparée à celle que sent une âme généreuse, en se faisant aimer par ses bienfaits? Un calife, qui faisait jeter de l'or dans les coffres de son palais, s'écriait : « Fasse le Ciel que je vive assez pour les remplir. »

A ces mots, son favori frémit d'indignation et voulut s'éloigner. Le calife l'arrêta. « Où vas-tu? lui dit-il. — Pardonnez-moi, seigneur, répondit le favori : je me suis ressouvenu d'avoir accompagné votre aïeul en ce même lieu. Son père avait fait, comme vous, remplir ces coffres. En les voyant il soupira; des larmes coulèrent de ses yeux, et il dit : « O Dieu de Mahomet! faites-moi vivre assez pour employer ces richesses à rendre mes sujets heureux. »

On est digne de son bonheur quand on aime à le partager. Tel fut Henri II, duc de Montmorency, qui par ses belles qualités s'acquit l'estime de toute la France. Voyageant en Languedoc, dont il était gouverneur, il aperçut dans un champ quatre laboureurs qui dînaient à l'ombre d'un buisson. « Approchons-nous de ces bonnes gens, dit-il à ceux qui l'accompagnaient, et demandons-leur s'ils se croient heureux. » Trois répondirent que, bornant leur félicité à certaines commodités de leur condition que Dieu leur avait données, ils ne souhaitaient dans le monde rien de plus que ce qu'ils avaient. Le quatrième avoua franchement qu'une chose manquait à son bonheur, c'était de ne pouvoir acquérir un certain héritage que ses pères avaient possédé. « Et si tu l'avais, cet héritage, dit M. de Montmorency, serais-tu content? — Autant que je puis l'être, répondit le paysan. — Combien vaut-il? — Deux mille francs, répondit-il. — Qu'on les lui donne, reprit le duc, et qu'il soit dit que j'ai rendu un homme heureux en ma vie. »

On lit dans la vie du chevalier Bayard un trait qui nous paraît encore plus beau, parce que ce guerrier n'avait ni les moyens ni la fortune du duc de Mont-

morency. Durant les guerres d'Italie, Bayard apprit qu'un trésorier devait porter aux ennemis une forte somme. Résolu de mettre la main sur l'homme et sur son trésor, il alla se placer en embuscade avec vingt hommes, et envoya d'un autre côté Tardien, l'un de ses hommes d'armes, avec vingt-cinq soldats, afin que, si le trésorier échappait à l'un, l'autre ne le manquât pas. Il passa par où était Bayard, qui fondit sur lui. Le trésorier et son escorte, croyant avoir toute une armée à leurs trousses, s'enfuirent sans regarder derrière eux. On atteignit le trésorier : il fut conduit à la ville où Bayard était en garnison, et l'on trouva dans la caisse quinze mille ducats.

En ce moment arriva Tardien, qui fut ébloui de ces belles pièces, et qui n'en regrettait que plus que la fortune ne lui eût pas donné la préférence sur Bayard. « Mon camarade, lui dit-il, j'ai ma part là-dedans, comme ayant été de l'entreprise.— Vous avez été de l'entreprise, répliqua Bayard, mais non pas de la prise ; et même quand vous en auriez été, n'êtes-vous pas sous mes ordres? » Tardien devint furieux à cette réponse, et alla porter ses plaintes au général français, qui adjugea la prise à Bayard. Celui-ci, pour se divertir aux dépens de Tardien, mit devant lui les ducats en monceau sur une table. « Camarade, lui dit-il, voilà de belles dragées, qu'en dites-vous ? — Je dis, répondit-il avec un grand soupir, qu'elles sont belles, mais que je n'en tâterai pas : cependant la moitié de cela m'aurait bien accommodé, et me mettrait à mon aise pour le restant de ma vie. — Ne tient-il qu'à cela, mon ami, reprit Bayard, pour que vous soyez heureux le reste de vos jours ? Ne regrettez pas de n'avoir pas mis la main plus tôt que moi : ce que le hasard

ne vous a pas adressé, je vous le donne de bon cœur : la moitié de cela est pour vous. »

Tardien croyait que le chevalier continuait encore à le badiner ; mais quand il vit compter et partager l'argent, et que Bayard lui eut mis la moitié entre les mains : « Hélas ! mon cher maître, mon ami, s'écria-t-il, en se jetant aux genoux du chevalier, et versant des larmes de joie, comment reconnaîtrai-je le bien que vous me faites ? — Ne parlez pas de si peu de chose, mon compagnon, répondit Bayard, c'est le moins que je voulusse faire et que je ferais pour vous si j'en avais la puissance. »

Si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne seraient ni les plus nobles ni les plus vaillants qu'ils choisiraient ; ce seraient les plus tendres, les plus humains, des maîtres tels que fut surtout un des plus illustres rois de France, Louis XII. Lorsque ce prince fut monté sur le trône, il diminua les impôts de plus de moitié, et ne les rétablit jamais. Il aima ses sujets, et témoigna pendant tout son règne un désir extrême de les rendre heureux. Aussi tous les Français l'aimaient-ils comme on aime un bon père. Partout où il passait on allait au-devant de lui, on le suivait à son départ pendant trois ou quatre lieues. Un gentilhomme de la suite du roi demanda un jour à un vieux laboureur qui courait de toutes ses forces, où il allait, en lui disant qu'il se ferait du mal à courir si fort. Le bon vieillard lui répondit qu'il courait pour voir le roi, qu'il avait pourtant vu en passant, mais qu'il le voyait si volontiers qu'il ne pouvait s'en rassasier. Ce sont les termes de l'historien contemporain. A sa mort, chacun crut perdre son père, et on l'honora à ses funérailles du titre le plus

glorieux qu'ait jamais eu aucun souverain : il fut proclamé à son de trompe, le *père du peuple.*

Après Louis XII, aucun de ses successeurs ne mérita mieux ce beau nom que Henri IV. Que n'aurait-il pas fait, si une main sacrilége n'avait tranché les jours d'un prince qui méritait de ne mourir jamais ! Des troupes qu'il envoyait en Allemagne ayant fait du désordre en Champagne et pillé quelques maisons de paysans, il dit aux capitaines qui étaient demeurés à Paris : « Partez en diligence, donnez vos ordres, vous m'en répondrez. Quoi ! si on ruine mon peuple, qui me nourrira, qui soutiendra les charges, qui paiera vos pensions, Messieurs ? Vive Dieu ! s'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi ! »

Entre les pauvres qui peuvent être l'objet de votre bienfaisance, vous devez surtout préférer ceux qui, ayant de la conduite et de la vertu, ne méritent pas leur mauvaise fortune. Il y en a toujours beaucoup de cette espèce.

Attachez-vous encore par préférence aux vieillards, aux malades, aux pauvres honteux, aux personnes malheureuses que votre charité pourra retirer du désordre ou empêcher d'y tomber. Une femme fort pauvre, mais qui avait la consolation d'avoir une fille aimable dont les grâces modestes annonçaient la sagesse, se présenta avec cette jeune personne à l'audience du cardinal Farnèse. Elle lui exposa qu'elle était sur le point d'être renvoyée avec sa fille d'un petit appartement qu'elles occupaient chez un homme fort riche, parce qu'elle ne pouvait lui payer cinq écus, qui lui étaient dus. Le ton d'honnêteté avec lequel elle faisait connaître son malheur,

fit aisément comprendre au cardinal qu'elle n'y était tombée que parce que la vertu lui était plus chère que les richesses. Il écrivit un billet, et la chargea de le porter à son intendant. Celui-ci, l'ayant ouvert, compta sur-le-champ cinquante écus. « Monsieur, lui dit cette femme, je ne demandais pas tant à Monseigneur, et certainement il s'est trompé. » Il fallut, pour la tranquilliser, que l'intendant allât lui-même parler au cardinal. Son Éminence, reprenant son billet, dit : « Il est vrai, je m'étais trompé, le procédé de Madame le prouve. » Et au lieu de cinquante écus il en écrivit cinq cents, qu'il engagea la vertueuse mère d'accepter pour marier sa fille.

Une des charités les plus louables est sans doute celle qui a pour objet l'âme encore plus que le corps, ou qui entretient dans l'amour du travail. L'aumône qui nourrit le vice ou la fainéantise ne mérite pas d'en porter le nom. Un jeune roi de Perse, touché de compassion, fit donner à un pauvre une somme considérable. Quelque temps après on lui fit des plaintes du désordre dans lequel vivait le pauvre qu'il avait enrichi. Il ne tarda pas à le voir lui-même à la porte du palais. Il était couvert de lambeaux, et il revenait demander l'aumône. Le roi le montrant à un des sages de sa cour : « Voyez-vous, dit-il, les effets de la bonté? Vous m'avez vu combler cet homme de richesses; en voilà le fruit : mes bienfaits ont corrompu ce pauvre; ils ont été pour lui une source de nouveaux vices et d'une nouvelle misère. — Cela est vrai, lui répondit le sage, parce que vous avez donné à la pauvreté ce que vous ne deviez donner qu'au travail. »

On rapporte de M. de Launai, célèbre avocat de

Paris, qu'il refusait rarement l'aumône aux pauvres; mais en la donnant il leur recommandait de travailler pour gagner leur vie : « Je me lève, leur disait-il, tous les jours à cinq heures du matin pour gagner la mienne. »

Mais quoique la charité et la bienfaisance ne soient jamais mieux placées que quand elles servent à entretenir l'amour du travail, à soutenir les restes d'une vie infirme et languissante, à soulager la vertu malheureuse, ou bien à retirer du désordre des personnes que l'indigence ou le libertinage y avait précipitées, on ne doit pourtant pas refuser d'étendre vers les autres malheureux une main généreuse et compatissante. Il ne faut pas même la fermer entièrement à ceux qui d'ailleurs en seraient indignes, lorsqu'ils se trouvent dans une vraie nécessité.

Les abus inséparables de la mendicité publique et les vices dont elle est souvent accompagnée, ne sont donc pas une excuse légitime pour refuser tout secours aux mendiants. Nous n'en serions pas moins coupables devant Dieu de leur mort, s'ils périssaient par notre faute, ni moins responsables à la société des crimes auxquels la faim les porterait.

Une des plus libérales mères des pauvres qui existèrent jamais, ce fut l'impératrice Éléonore. Toutes les fois qu'elle sortait de son palais, elle trouvait une troupe importune de mendiants qui l'attendaient, et à peine était-elle descendue de carrosse, qu'ils l'environnaient à l'envi. On la voyait tranquille au milieu de cette foule, qui sans nul égard l'étourdissait de ses cris, la pressait, la heurtait, la tirait par ses habits, et lui arrachait l'aumône de la main. Pour se dérober à ces importuni-

tés, elle allait quelquefois sans suite et sans prendre avec elle ses aumônes ordinaires. Mais bien souvent les pauvres devinaient sa marche, comme si sa charité l'eût trahie et ne lui eût pas permis de demeurer longtemps cachée. Fâchée alors de se voir seule et dépourvue d'argent, et se sentant d'ailleurs les entrailles déchirées par les cris de ces malheureux, elle empruntait au premier venu quelque argent pour le distribuer aussitôt de ses propres mains. On ne sera pas surpris que dans un si grand concours de pauvres il se glissât souvent des fourbes qui abusaient de sa bonté. Un jour, entre autres, elle rencontra cinq soldats qui paraissaient assez misérables : elle leur donna à chacun une pièce d'or. Quelques moments après ils eurent l'audace de revenir sous un autre déguisement; elle feignit d'abord de ne les pas reconnaître et leur donna pour eux tous une pièce d'or, par un excès de bonté qui lui faisait excuser ces sortes de supercheries en faveur des misères véritables qu'elles couvrent quelquefois. « Tenez, mes enfants, leur dit-elle, prenez encore celle-ci; mais souvenez-vous que j'ai bien des pauvres à nourrir. » Il y en avait qui, pour la tromper, jouaient vingt personnages en un jour. D'autres feignaient d'être nouveaux convertis, ou de grande qualité, ou ruinés par la guerre; et ce qui était pire, il s'en trouvait qui employaient ses aumônes à alimenter leur vie libertine. Éléonore, avertie de ces désordres, et voyant que les remontrances qu'on lui faisait à cet égard tendaient à lui faire diminuer ses charités, disait en soupirant : « Hélas! je ne puis discerner les vrais pauvres d'avec les autres; dois-je donc les punir tous et n'écarter ceux-ci qu'au préjudice de ceux-là? Dieu voit la droiture de mes

intentions, il m'en tiendra compte. Eh! ne fait-il pas lui-même luire son soleil sur les bons et sur les méchants? »

On n'a jamais tant parlé d'humanité que dans notre siècle; mais en substituant le beau mot d'*humanité* à celui de *charité,* parce que l'humanité n'est qu'une vertu païenne, et que la charité est une vertu chrétienne, nos philosophes ont voulu, à l'exemple des plus habiles sectaires, couvrir de séduisantes couleurs la noirceur de leur doctrine et prêter du moins à l'erreur le masque de la vérité. Ils ont préconisé, exalté l'humanité, la bienfaisance; mais s'ils ont peut-être réveillé dans quelques cœurs ces sentiments si naturels, et engagé à faire quelques actes de bienfaisance dont les malheureux ont profité, nous osons le dire à la gloire de la religion, ces sentiments d'humanité ne germeront jamais plus sûrement, ni avec plus de rapidité dans les cœurs, que quand ils se seront vivifiés par la charité chrétienne.

Quelle religion a plus fortement recommandé l'amour du prochain, le soin des pauvres, et surtout en a donné de plus héroïques exemples! combien ne pourrions-nous pas en rapporter! Les annales ecclésiastiques et l'histoire des saints en sont remplies; et ces grands tableaux de charité, ou, si l'on veut, d'humanité et de bienfaisance, la persuaderont toujours bien mieux que toutes les brillantes et sèches maximes de la philosophie. Qui peut en effet ne pas se sentir porté à soulager les pauvres, en y voyant un Sérapion, pauvre lui-même, se dépouiller de tous ses habits pour en revêtir un malheureux qui mourait de froid? Interrogé qui l'avait dépouillé de la sorte, il répondit en montrant le livre de l'É-

vangile : « C'est celui-ci. » Une autre fois il vendit même ce seul livre précieux qui lui restait, pour donner l'aumône, et dit à son disciple : « En vérité, mon fils, parce que j'ai lu qu'il m'avait dit : *Vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres,* je l'ai vendu lui-même pour le donner, afin qu'au jour du jugement j'aie sujet d'avoir une plus grande confiance en Dieu. » Une autre fois, ajoute l'auteur de sa vie, une veuve dont les enfants mouraient de faim, lui ayant demandé l'aumône, comme il n'avait rien du tout à lui donner, il se vendit lui-même à des Grecs qui, touchés d'une action si généreuse, se convertirent peu de jours après au christianisme.

Lorsque vous faites l'aumône, faites-la promptement et de bon cœur. La faire à regret, pour se délivrer de l'importunité, c'est vouloir en perdre tout le mérite. Mais que faut-il penser de ces charités barbares, précédées de regards si hautains, jetées d'une main si dédaigneuse, accompagnées de paroles si offensantes, que le bienfait même est un outrage? Riches superbes et orgueilleux, donnez-vous l'aumône, ou achetez-vous le droit d'insulter? — *Mais le pauvre est importun.* Devrait-il vous importuner? devrait-il vous demander même? est-ce que sa misère ne parle pas assez? — Si vous étiez sensibles, si vous étiez hommes, serait-il besoin qu'il vous en fît l'aveu humiliant? Permettez-lui du moins de vous exposer son triste état, puisque vous ne songez pas à lui dans votre abondance. — *Mais il en impose par des maux simulés, par des misères feintes.* — Pourquoi le forcez-vous d'en venir là? Cessez de lui reprocher un artifice que votre dureté lui a rendu comme nécessaire ; il serait moins imposteur, si vous étiez plus charitables.

Si Dieu vous a donné beaucoup de richesses, témoignez-lui-en votre reconnaissance en les partageant avec les pauvres, et ne craignez que de ne pas donner assez. Si vous n'avez pas beaucoup de bien, soyez encore charitable : les moins riches peuvent secourir ceux qui sont dans la nécessité. Il ne faut pas de grands trésors pour être bienfaisant. Tant de personnes ont besoin d'une recommandation, d'une parole consolante, d'un morceau de pain. « Mon fils, disait le vertueux Tobie, faites l'aumône de votre bien, et ne détournez jamais les yeux d'aucun pauvre : par là vous mériterez que les yeux de Dieu ne se détournent jamais de vous. Soyez miséricordieux, selon l'étendue de votre pouvoir. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous n'avez que peu, donnez peu, et donnez-le volontiers. Ce sera un trésor que vous amasserez, et une grande récompense que vous vous préparerez, pour le jour où vous en aurez besoin. Car l'aumône expie tous les péchés, délivre de la mort éternelle, et elle empêchera l'âme de tomber dans les ténèbres. L'aumône deviendra, pour tous ceux qui la font, le sujet d'une grande confiance devant le Dieu souverain. »

Et en effet, à ce jour redoutable où le juge suprême doit rendre à chacun selon ses œuvres, et surtout selon les œuvres de miséricorde qu'on aura faites ou négligées, avec quelle assurance croyez-vous qu'un homme charitable doive se présenter à son tribunal? Escorté de ses aumônes, accompagné des affligés dont il a essuyé les larmes, des prisonniers qu'il a visités, des malades dont il a soulagé les douleurs; au milieu de ce magnifique et nombreux cortége, il marchera plutôt en vainqueur qui

va être couronné, qu'en suppliant qui va entendre son arrêt.

C'est ce qui enflammait la charité de Mme Dacier, cette dame si estimable par la vaste étendue de ses connaissances, et qui l'était encore plus par les qualités de son cœur. Sa compassion pour les pauvres était si grande, qu'elle se mettait souvent à la gêne pour les secourir. Son mari lui représentant un jour qu'elle devait se modérer et avoir égard à l'état de leur fortune : « Ce ne sont pas, lui répondit-elle, les biens que nous avons qui nous feront vivre, ce sont les charités que nous ferons; elles nous rendront amis de Dieu, et elles contribueront à effacer nos péchés. »

« Les temps, dites-vous, sont mauvais, ou peuvent le devenir. » Riches sans humanité, si les temps sont mauvais, pour qui le sont-ils? Est-ce pour vous, qui dans tous les temps ne manquez jamais de rien, ou pour le pauvre, qui presque toujours manque de tout, et qui est d'autant plus à plaindre, que les temps sont plus malheureux? Toute la rigueur n'en retombe-t-elle pas sur lui, qui seul en est la victime? Et puisqu'il y a un grand nombre de gens qui sont dans le besoin, ne devez-vous pas aussi plus que jamais prodiguer vos largesses? N'est-ce pas dans le temps de calamité que l'obligation du précepte étant plus expresse, vous devez épargner, ménager, retrancher même, pour être en état de donner davantage?

Vous craignez ou paraissez craindre pour l'avenir des révolutions de fortune. Mais ces craintes excessives, injurieuses à Dieu et à sa providence, dont les soins bienfaisants n'oublient pas les oiseaux du ciel ni les animaux de la campagne, ne sont-elles

pas d'ordinaire les craintes hypocrites de l'avarice, cachée sous le masque trompeur de la prudence? Elles ne servent qu'à pallier une avidité sordide qui fait son dieu de son trésor, ou à servir d'autres passions. On craint l'avenir, quand il s'agit de subvenir aux besoins des pauvres, et on ne le craint pas quand il s'agit du jeu, du luxe ou de la débauche, qui renversent si souvent les fortunes les plus brillantes.

« Mais, ajoutez-vous, ne doit-on pas soutenir son rang? » Et moi, je vous demande à mon tour quel est votre premier rang. N'est-ce pas celui d'homme et de chrétien? C'est cette dernière qualité surtout, bien au-dessus de toutes les autres, que vous devez être le plus jaloux de soutenir; et la soutiendrez-vous, si vous n'avez une charité bienfaisante pour des hommes malheureux, qui sont vos frères, selon l'ordre de la religion encore plus que de la nature? Leur vie ne doit-elle pas l'emporter sur toutes les bienséances, souvent imaginaires et presque toujours exagérées de votre état?

« Mais, continuez-vous, le pauvre n'a droit qu'au superflu du riche, et je n'en ai point. » Non, votre avidité d'acquérir, votre ambition, votre sensualité n'en ont pas. Mais mettez un frein à votre fureur d'amasser, à vos projets ambitieux d'élévation, à vos dépenses excessives, à vos intempérances, et votre bien vous fournira du superflu.

Un seigneur de la cour d'Alexandre IX, duc de Savoie, avait un nombre prodigieux de chiens, qu'il nourrissait uniquement pour les plaisirs de la chasse. Un jour qu'il s'entretenait avec ce prince de la grande dépense que lui causaient ces animaux, le roi, indigné d'un argent si mal employé, lui dit d'un ton

sévère : « Apprenez, Monsieur, qu'il ne faut point nourrir d'autres chiens que les pauvres; du moins ils servent pour prendre le ciel. »

On a vu le célèbre curé de Saint-Sulpice, M. Languet, vendre en un temps de cherté ses meubles, ses tableaux, et d'autres effets rares et curieux qu'il avait amassés avec beaucoup de peine. Il n'eut depuis ce temps-là que trois couverts d'argent, point de tapisseries, un simple lit de serge, qu'une dame ne fit que lui prêter, afin qu'il ne le vendît pas pour les pauvres, comme il avait fait de tous ceux qu'il avait eus. Il avait déjà vendu son patrimoine, qui était considérable, et il en avait employé le prix en œuvres de charité. Quel exemple pour ceux qui, par leur état, ainsi que par la nature des biens dont ils jouissent, sont encore plus obligés que les riches et les grands du monde, d'être les premiers pères nourriciers des pauvres !

L'archiduc Ferdinand, lorsqu'il était gouverneur de la Lombardie autrichienne, donna un jour aux grands un exemple de sensibilité pour les malheureux, aussi digne de leur imitation que de nos éloges. Pendant les différentes fêtes qui se firent à l'occasion de son mariage, on lui montra en présence de l'impératrice-reine les dessins d'une illumination superbe qu'on avait résolu de faire à Schœnbrunn, l'avant-veille de son départ pour son gouvernement, et qui aurait coûté beaucoup. Le jeune prince considéra ces dessins attentivement, parut rêver, soupira, et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux. L'impératrice, étonnée et inquiète de cet attendrissement, lui en demanda vivement la cause. « Ma mère, lui dit-il, voilà assez de fêtes qu'on me donne : encore une illumination ! cela coûtera tant ! et c'est

un plaisir si peu durable, si même c'en est un ! La cherté des grains et les malheurs des temps ont réduit quantité de familles honnêtes à la dernière misère; on pourrait employer l'argent que cette illumination coûterait à soulager les plus indigents. » L'impératrice, charmée de trouver dans ses enfants cette humanité et cette bienfaisance qui faisaient son caractère, embrassa tendrement son fils, mêla ses larmes aux siennes, et lui fit remettre une somme considérable. Tout le jour fut employé à la distribuer dans le plus grand secret, et le lendemain l'archiduc parut devant l'impératrice, la joie peinte sur le visage, l'embrassa, et lui dit avec l'enthousiasme d'une belle âme transportée du plaisir d'avoir fait une belle action : *Ah ! ma mère, quelle fête !*

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

TOURS, IMP. MAME.

